

Université Libre de Bruxelles
Institut de Gestion de l'Environnement et d'Aménagement du Territoire
Faculté des Sciences
Master en Sciences et Gestion de l'Environnement

**« Approche anthropologique de l'intensification de la
technique du brûlis sur base d'une étude de cas : le village de
Djoulafondo (Mali) ».**

Mémoire de Fin d'Etudes présenté par
Aït Iftène, Thiziri
en vue de l'obtention du grade académique de
Master en Sciences et Gestion de l'Environnement
Année Académique : 2011-2012

Promoteur : Prof. Jean-Michel Decroly

Résumé

Ce mémoire est le résultat d'une étude de terrain menée au Mali dans le village de Djoulafondo.

Les bases de ce travail sont des entretiens et des discussions avec les villageois et les institutions maliennes, mais aussi une approche multidisciplinaire (de l'anthropologie à l'économie en passant par l'agronomie) et multiéchelle (du local à l'international). S'appuyant sur ces regards multiples nous avons tenté de répondre à la question suivante : « Quels sont les facteurs responsables de l'intensification de l'Agriculture itinérante sur Brulis dans le village de Djoulafondo ? ».

Au Mali, l'agriculture intensive est apparue suite à l'introduction de l'agriculture du coton. Pourtant, c'est l'agriculture sur brûlis que l'on accuse de participer à la déforestation. L'observation de ces « nouvelles » pratiques agricoles a révélé de nombreux changements au village de Djoulafondo. Les aspirations de chacun ont augmenté mais suite à l'inflation, aux variations climatiques et à la dégradation du milieu, les moyens n'ont fait que diminuer.

Remerciements

Si je rends mon mémoire aujourd'hui, c'est grâce à de nombreuses personnes qui ont été auprès de moi tout au long du processus, dans les meilleurs moments comme dans les pires.

Tout d'abord, je remercie mes parents qui m'ont soutenue et encouragée tout au long de mes études que, par ailleurs, je n'aurais jamais pu accomplir sans mes compagnons de voyage, Louise et Célia.

Je ne remercierai jamais assez ceux qui ont été près de moi jusqu'à la dernière minute : Chouta, Frédéric, Gous, Marie, Julie

Du fond du cœur, je voudrais remercier Z., mes parents d'accueil ainsi que tous les villageois sans qui mon mémoire n'aurait pas lieu d'être. Je les remercie profondément pour leur accueil, ainsi que pour toutes les choses qu'ils m'ont apprises durant mon enquête de terrain.

Bien sûr, je remercie Monsieur Decroly pour son esprit de synthèse qui me fait tant défaut. De plus je remercie mes lecteurs: Madame Visser qui m'a mise sur la bonne voie et qui m'a tellement inspirée, Madame Joiris qui m'a si bien guidée dans mon cursus académique, et Madame Godart, je vous remercie pour le temps que vous consacrerez à lire ce mémoire.

Enfin, je voulais remercier Martin pour avoir été si patient et présent à la fois.

Merci à vous tous.

Table des Matières

LISTE DES ABREVIATIONS ET DES ACRONYMES	8
INTRODUCTION.....	9
PARTIE I : METHODOLOGIE ET PRESENTATION DU TERRAIN	12
CHAPITRE 1 : METHODOLOGIE	12
1. <i>Multidisciplinarité et interdisciplinarité.....</i>	12
2. <i>Analyse systémique</i>	12
3. <i>Arrivée sur le terrain et évolution de la question de recherche</i>	13
4. <i>Approche anthropologique.....</i>	14
5. <i>Entretiens.....</i>	15
6. <i>Informateur privilégié.....</i>	16
7. <i>Limites.....</i>	17
CHAPITRE 2 : PRESENTATION DU TERRAIN DE RECHERCHE	19
PARTIE II : REPERES THEORIQUES	25
PARTIE III : ANALYSE D'UN CAS PARTICULIER, LE VILLAGE DE DJOULAFONDO	34
CHAPITRE 1 : PRESENTATION DU VILLAGE	34
CHAPITRE 2 : ANALYSE DES CAUSES ET CONSEQUENCES DU PROCESSUS D'INTENSIFICATION	41
1. <i>Causes de l'intensification</i>	41
Introduction	41
1.1. Changements exogènes.....	43
1.1.1 Les politiques agraires gouvernementales pro-exportations	43
1.1.2 La diffusion du modèle consumériste.....	44
1.1.3 L'hétérogénéisation du système technique, économique et social.....	45
1.1.4 Un milieu en dégradation	48
1.1.5 L'inflation.....	49
Conclusions des changements exogènes	49
1.2 Contexte	50
1.2.1 Croissance démographique	50
1.2.2 Les aspirations augmentent alors que les moyens diminuent.....	51
Conclusions du contexte	52
1.3 Changements endogènes	52
1.3.1 L'intensification agraire	52
1.3.2 L'introduction de nouvelles sources de revenus	59
Conclusions des changements endogènes.....	63
Conclusions des causes de l'intensification	63

2. <i>Conséquences de l'intensification</i>	64
2.1 Changements exogènes.....	64
2.1.1 Dépendances	64
Conclusions des changements exogènes	66
2.2. Changements endogènes.....	67
2.1.2 Dégradation de l'agroécosystème	67
Conclusions des changements endogènes.....	70
2.3 Contexte.....	71
2.3.1 L'accroissement démographique se maintient	71
2.3.2 Les aspirations augmentent alors que les moyens diminuent.....	72
Conclusions du contexte	74
Conclusion des conséquences de l'intensification	75
CHAPITRE 3 : CONCLUSIONS ET DISCUSSION	76
CONCLUSION	79
BIBLIOGRAPHIE	81
OUVRAGES SCIENTIFIQUES	81
ARTICLES ET CHAPITRES D'OUVRAGES.....	83
SITES INTERNET	84
LITTÉRATURE GRISE	84
BIBLIOGRAPHIE : OUVRAGES UTILISES MAIS NON CITES	85
OUVRAGES SCIENTIFIQUES	85
ARTICLES ET CHAPITRES D'OUVRAGES.....	86
SITES INTERNET	87
ANNEXES	88
1. PARTAGE ET ORGANISATION DES CHAMPS FAMILIAUX : LA FAMILLE DE Z	88
2. TRANSEPT DU VILLAGE D'OUEST EN EST	91
3. TABLEAU DES ENTRETIENS.....	92
4. RETRANSCRIPTIONS D'ENTRETIENS.....	95

Table des figures

Figure 1: Carte des régions du monde où se pratique encore l'agriculture d'abattis-brûlis (Warner 1991:1).....	9
Figure 2 : Carte des principales unités agroécologiques du Mali (Lux Dev, 2009).....	19
Figure 3: Part des différents secteurs économiques du Mali dans le PIB (M.E.A., 2011).....	20
Figure 4 : Calendrier agricole 2010-2011 (réalisation personnelle).....	36
Figure 5: Paysage villageois (Google earth, 2004)	55
Figure 6: Transept du village d'Ouest en Est (réalisation personnelle)	91
Tableau 1 : Degré d'autoconsommation des productions en 2010, sur base de la famille de Z. (Réalisation personnelle).....	58

LISTE DES ABREVIATIONS ET DES ACRONYMES

Dans le corps du texte :

AMCFE	Association Malienne pour la Conservation de la Faune et de son Environnement
CMDT	Compagnie Malienne de Développement Textile
CFDT	Compagnie Française du Développement Textile
FAO	Food and Agriculture Organization
Franc CFA	Franc de la Communauté Financière Africaine
IGEAT	Institut de Géographie et Aménagement du Territoire
INSTAT	Institut National de la Statistique de la République du Mali
Lux Développement	Agence Luxembourgeoise pour la coopération au Développement
MA	Ministère de l'Agriculture
MAEE	Ministère des Affaires Etrangères et Européennes
MEA	Ministère de l'Environnement et de l'Assainissement
MMEE	Ministère des Mines, de l'Energie et de l'Eau
MO	Matière Organique
OHVN	Office de la Haute Vallée du Niger
ONG	Organisation Non Gouvernementale
PAS	Politiques d'Ajustements Structurels
PIB	Produit Intérieur Brut
RGPH	Recensement Général de la Population et l'Habitation
s.d.	Sans Date

Dans la retranscription des entretiens :

E= Enquêteur

INTRODUCTION

L'agriculture itinérante sur brûlis (AIB) est une technique agricole qui alterne une phase de défriche, une phase de cultures et une phase de régénération naturelle spontanée. Cette technique est donc, par nature, itinérante.

Celle-ci est l'une des plus anciennes techniques connue de notre histoire (Mazoyer et Roudart, 2002). C'est aussi la technique qui s'est le plus répandue sur notre globe. Pratiquée encore au XX^{ème} siècle dans certaines régions des Etats-Unis ou de France, elle demeurait toujours significative dans l'économie japonaise dans les années 1960. Aujourd'hui, c'est encore cette technique qui fonde l'économie de millions de familles paysannes dans les tropiques. (Ducourtieux, 2009)



Figure 1: Carte des régions du monde où se pratique encore l'agriculture d'abattis-brûlis Warner 1991:1)

La subsistance de l'AIB est étroitement liée à la pression démographique puisque celle-ci influence directement sur les possibilités de temps de jachère, élément fondamental au bon déroulement de la technique. Or, l'Afrique subsaharienne et plus particulièrement l'Afrique de l'Ouest, connaît une croissance démographique des plus spectaculaires au monde.

Au Mali, où la population est majoritairement agricultrice, le gouvernement développe les conditions rurales à l'aide de techniques occidentales, apportées grâce à la culture du coton.

En effet, ces techniques permettent d'investir du capital afin d'améliorer la productivité. Il s'agit d'une intensification, fruit d'une évolution agraire occidentale appliqué à un contexte préindustriel.

Afin de comprendre les conditions au sein desquelles une telle situation a pu émerger, nous allons nous basés sur un village malien ; Djoulafondo. Et poser la question : « Quelles sont les facteurs responsables de l'intensification de l'AIB dans le village de Djoulafondo? ».

La première hypothèse émise est que l'accroissement démographique n'est qu'un facteur parmi d'autres poussant à l'intensification.

La deuxième hypothèse est que les conditions à la transition agraire vont au-delà de l'apport technique. Par transition, nous entendons le passage d'une exploitation destructrice de l'environnement à une exploitation durable de celui-ci (Jouve, 2004).

Au cours de cette analyse nous allons tenter d'appréhender cette problématique à l'aide d'une approche systémique, qui permet la mobilisation des différentes disciplines et échelles. En premier lieu, nous allons aborder la méthodologie qui a été appliquée pour réaliser ce travail. Ensuite, nous allons présenter dans quel contexte national se situe le village étudié. Puis, nous allons poser les repères théoriques nécessaires à la compréhension de cette technique traditionnelle, qui a attiré l'attention de nombreux scientifiques. Enfin, nous allons rentrer dans l'analyse des causes et conséquences de l'intensification telles qu'elles ont été identifiées lors de notre enquête de recherche et de terrain. Tout au long de cette partie, nous allons tout d'abord exposer les causes et les conséquences de ce processus, bien que celles –ci soient fréquemment synonymes. Ainsi toutes les parties sont imbriquées de telles sorte qu'elles créent des boucles de rétroaction non-isolables Cette analyse s'attache dès lors à aborder ce processus via un découpage arbitraire qui nous permet d'appréhender ce processus dans toute sa complexité.

PARTIE I

METHODOLOGIE ET PRESENTATION DU TERRAIN

PARTIE I : Méthodologie et présentation du terrain

Chapitre 1 : Méthodologie

1. Multidisciplinarité et interdisciplinarité

Bien que l'approche soit anthropologique, c'est avant tout une compréhension et une analyse interdisciplinaire qui a permis l'évolution de ce mémoire. La bibliographie, multidisciplinaire, a été constituée sur base de lectures tant du domaine de l'agronomie, de l'économie, du politique que du social. Quant à l'analyse, elle a été construite en fonction des réponses des acteurs à leur propre réalité sans s'arrêter à un seul champ d'étude.

2. Analyse systémique

La complexité d'analyse d'une pratique agricole tient tant de la nécessité de mobiliser plusieurs disciplines que des différentes échelles avec lesquelles il importe de travailler afin de cerner la globalité du sujet étudié.

Ainsi, pour permettre ce type d'analyse, qui est par nature complexe, c'est la démarche systémique qui a été privilégiée.

L'originalité de cette démarche est qu'elle repose sur l'interaction de tous les éléments qui composent la réalité que l'on étudie. Or, l'interaction oblige à passer du général au particulier et inversement, de pouvoir mobiliser différentes échelles. Dans le cas présent, l'échelle mondiale, nationale et locale sont mobilisées pour expliquer un même processus. Chaque étape apporte une série de questions qui ne trouveront des réponses qu'en prenant appui sur les différentes échelles d'analyse. Aussi, le niveau de détail recherché à chaque étape est déterminé par l'étape précédente. Par exemple, si le niveau local est influencé par le national, nous n'expliquerons pas toute la politique nationale mais uniquement les éléments en son sein qui influencent la réalité locale (Benkahla, Ferraton, Bainville, 2003).

3. Arrivée sur le terrain et évolution de la question de recherche

Il m'a semblé pertinent de m'exprimer à la première personne du singulier pour ce chapitre qui est, par nature, très personnel.

Le choix de l'Afrique plutôt que l'Asie ou l'Amérique latine où se pratique également le brûlis, répondait à un souci de facilité. J'avais à l'esprit qu'il serait plus simple de cerner une technique traditionnelle là où la révolution verte n'avait pas été amorcée, je ne savais pas encore que j'allais découvrir un autre type de révolution. Ensuite, le choix du pays fût tout à fait subjectif puisqu'il dépendait entièrement des possibilités qu'offraient les programmes de recherches ou Organisation Non Gouvernementale (ONG) en terme de dates durant lesquelles ils acceptaient de me recevoir.

Ne disposant que de deux mois pour réaliser le travail de terrain, j'ai cherché un organisme travaillant directement avec la population locale afin qu'il me permette une insertion rapide au sein d'un village. J'ai trouvé une ONG française qui s'occupait, entre autre¹, d'un programme de reforestation dans un village malien : Djoulafondo, et qui me permettait de mener ma recherche de manière autonome en échange d'informations pouvant leur être utiles. Arrivée sur les lieux, n'étant, dès le début, pas du tout en accord avec leurs manières de procéder, j'ai décidé au bout d'une semaine de m'organiser avec une famille du village pour y loger. Je me suis présentée au chef de village² afin qu'il me donne la permission de rester et c'est la famille du directeur de l'école qui m'a offert son hospitalité. Ce mémoire n'a donc finalement aucun lien avec cette ONG qui d'ailleurs, s'est déjà retirée du village sans que son programme n'ait dépassé le stade du projet.

Construite sur base des lectures préparatoires, la question de recherche centrale de ce mémoire, fût en premier lieu : « Comment pratique-t-on l'AIB aujourd'hui, dans le village de Djoulafondo? ». Dès l'arrivée sur le lieu de recherche où l'observation a révélé la coexistence de différentes techniques agricoles, la question devint : « Quelles sont les différentes techniques agricoles qui se pratiquent dans le village de Djoulafondo? ».

1 Cette ONG était active dans ce seul village au Mali ainsi que dans d'autres villages au Togo, au Bénin, au Burkina Faso, en Côte d'Ivoire et au Sénégal.

2 Avec, par convention, les sept noix de Kola.

PARTIE I: Méthodologie et présentation du terrain

Ce n'est qu'après l'analyse des entretiens, du carnet de terrain et la maturation des observations que le processus d'intensification en cours s'est imposé. L'objet finalement dévoilé, la problématique devint possible et a permis l'ultime formulation de la question de recherche : « Quelles sont les facteurs responsables de l'intensification de l'AIB dans le village de Djoulafondo? ».

Le schéma systémique que nous découvrirons dans l'analyse n'a donc plus pour centralité la technique agricole du brûlis ni les conditions de diminution du temps de jachère mais l'intensification agraire avec ses causes et conséquences.

4. Approche anthropologique

Ne connaissant pas encore l'objet d'étude, j'ai commencé par un temps d'observation, parfois participante, avant de me lancer dans les entretiens.

Une fois l'objet relativement cerné ou du moins, pressenti, j'ai d'abord beaucoup fréquenté les administrations et sociétés d'Etat où la pratique du français permettait les entretiens. Mais j'ai bien vite senti que le contexte de décentralisation en cours au Mali engendrait une administration désorientée qui ne me permettrait pas d'appréhender les réalités du village. Toutefois, cette expérience m'a permis de comprendre les difficultés rencontrées par les paysans ainsi que par les organismes extérieurs voulant faire évoluer la condition rurale.

Par la suite, j'ai poursuivi mon travail via l'observation et des discussions en allant voir tantôt un agronome malien, tantôt le service technique des eaux et forêts de la commune ou encore la mairie et ses adjoints. Mais c'est vraiment au village que j'ai le plus appris, dès la rencontre de mon informateur privilégié, Monsieur Z. qui sera présenté par la suite.

C'est le carnet de terrain et les différents documents locaux recueillis qui m'ont permis, lors des entretiens, causeries et observations de faire évoluer la formulation de ma question.

Une difficulté à surmonter fut mon statut d'occidentale. Bien que fiers d'être accompagnés d'une blanche, les villageois estiment qu'il y a des choses que le blanc ne pourra pas comprendre et desquelles il faut le protéger, spécialement en matière de sorcellerie et de symbolisme en général. Inversement, plusieurs d'entre eux, déjà fort habitués aux blancs qui amènent de l'argent ou des projets, ne saisissaient pas que je vienne comprendre sans agir, que l'occidentale n'ait rien projeté pour résoudre leurs problèmes dits « tiers-mondistes »

PARTIE I: Méthodologie et présentation du terrain

(Singleton, 2004). Ils ont alors exagéré leur précarité durant les entretiens afin de me convaincre de leur nécessité en cas de don ou de projet.

Il a donc fallu me montrer prudente et persévérante en recoupant systématiquement les informations auprès d'autres villageois afin d'atteindre une certaine compréhension des logiques d'acteurs et de ne pas parler de l'autre mais avec l'autre comme le disait l'anthropologue Mondher Kilani, 2000.

Ainsi, l'approche anthropologique ne trouve pas seulement son sens dans l'angle d'étude culturel qui est le sien mais offre aussi la compréhension des autres angles d'étude tels que l'agronomie ou l'économie, et ce, par son approche des stratégies et des logiques d'acteurs concernés (Singleton, 2004). Ce sont ensuite les autres disciplines qui permirent de comprendre les mécanismes, avantages et inconvénients des choix d'acteurs conscients ou pas de la situation.

L'analyse sera effectuée selon plusieurs angles d'étude, non pas en juxtaposant les résultats mais en les articulant au delà du canevas de leur discipline d'origine. La transdisciplinarité autorise ainsi l'accès à une vision globale bien qu'imparfaite d'une situation donnée à un moment donné.

L'approche anthropologique, riche de par la qualité des informations recueillies, a aussi aidé à relativiser et à garder un fil conducteur, c'est-à-dire à canaliser au mieux les informations et l'analyse sur l'intensification de la technique agricole, à filtrer ce qui correspondait aux réalités du village et à la question de départ sans se perdre dans une multitude d'informations plus intéressantes les unes que les autres. Prétendre à l'exhaustivité serait justement commettre l'erreur de croire à la possibilité d'exposer qualitativement et quantitativement tous les détails de la vie des villageois de Djoulafondo.

5. Entretiens

La plus grande difficulté rencontrée fût celle de la langue. Le français, langue nationale, n'est dans les faits pratiquée que par peu de personnes ; presque pas dans le village et pas du tout par les femmes. Au total, trois personnes parlaient le français. Deux avec qui il a été possible de mener des entretiens rudimentaires et Monsieur Z. qui a est devenu mon interprète pendant tout mon séjour. J'ai réalisé 36 entretiens allant du semi-directifs aux discussions ouvertes

tant dans le village que dans les administrations, à Bamako ou à Kati³. Selon la pertinence vis-à-vis de ma question de recherche, certains ont intégralement été retranscrits quand d'autres ont été synthétisés voire écartés. Le nombre d'entretiens et leur durée étant assez important, j'ai suivi la méthode d'un découpage transversal par thèmes afin d'interpréter et d'analyser.

Certaines personnes ne souhaitaient pas que leur identité soit révélée dans ce travail. J'ai donc arbitrairement choisi une lettre pour chaque interlocuteur. Ceux-ci sont présentés à la suite du tableau des entretiens. Le tableau récapitulatif des entretiens, la retranscription des entretiens ainsi que la présentation des interlocuteurs se trouvent en annexe 3 p. 97

S'ajoutant à la difficulté linguistique, j'ai également été confrontée au manque de documentation sur place (telle qu'un cadastre, des données démographiques, etc.) ou dans la littérature scientifique concernant les processus d'intensification de l'AIB ou tout simplement, la zone d'étude. J'ai donc réalisé énormément d'entretiens ou de causeries quotidiennes au cours desquelles j'ai décidé d'enregistrer. Cela afin que les logiques d'acteurs, selon qu'ils soient cultivateurs de coton ou pas, agents de l'Etat, agronome, encore selon leur genre, puissent être confrontées. La triangulation de l'information s'est donc faite via les catégories d'acteurs ou via l'observation.

6. Informateur privilégié

Enfin, il faut le souligner, j'ai eu la chance de rencontrer Monsieur Z., un informateur privilégié particulièrement stratégique de par son âge, sa profession, son expérience de vie et son genre.

C'est par le biais de mon père d'accueil que j'ai fait la rencontre de monsieur Z. avec qui j'ai passé la plupart de mon séjour. Z est un paysan de 65 ans, à la retraite depuis 2 ans qui, déjà avant l'arrivée des intrants chimiques, était cultivateur de coton. Il a donc connu les évolutions des techniques agricoles du village. Ce vieux Monsieur connaît tout le monde au village, ce qui m'a permis de m'entretenir avec certaines personnes qu'il m'a soigneusement conseillées de rencontrer ainsi qu'avec les personnes avec qui je voulais échanger mais qui ne parlaient pas le français. Le fait de passer par Z. m'offrait leur (mise en) confiance dès la première rencontre.

3 Cercle de la commune de Siby à laquelle appartient le village de Djoulafondo.

PARTIE I: Méthodologie et présentation du terrain

Z., en même temps informateur privilégié, traducteur et ami, a tout de suite remis en question ma vision du brûlis, qui consistait à considérer cette technique comme l'unique moyen de restituer la fertilité au sol. Lui et ses frères ont accès à l'attelage et aux bœufs. Ils plantent du coton, culture de rente par laquelle ils accèdent à l'économie de marché.

Monsieur Z. est parti durant 17 ans en Côte d'Ivoire pour travailler la terre et ramener de l'argent. Par la même occasion, il y a appris le français. Il est ensuite revenu pour s'occuper de la famille, se remarier et durant 17 ans, gérer les crédits contractés par les agriculteurs de coton. Cette aventure à Abidjan lui permet de prendre du recul et de relativiser la situation locale par rapport à ce qui existe à l'extérieur tant culturellement que techniquement parlant.

Plusieurs fois, il m'a aidée dans ma réflexion quand il estimait mes questions alambiquées, mal dirigées ou totalement hors de propos.

Le fait qu'il soit un vieil homme m'a permis de communiquer avec tous les autres hommes et femmes du village mais a sûrement parfois aussi court-circuité certaines informations que les femmes auraient peut-être plus facilement divulguées en l'absence d'homme. J'ai donc parfois posé plusieurs fois les mêmes questions sous des angles différents afin de contrer au mieux le biais du genre.

Monsieur Y., collaborateur de l'ONG, a traduit quelques entretiens et m'a aidée dans mes recherches durant son temps libre.

7. Limites

Comme tout travail, celui-ci aussi comporte ses propres limites.

La majorité des informations recueillies ou enregistrées auprès des villageois implique qu'il a souvent fallu passer par une traduction, ce qui peut amener à douter de la fiabilité des informations. Cette démarche offre néanmoins l'avantage de présenter un travail principalement construit sur la vision des acteurs concernés.

D'autres sources d'information, les miennes comprises, sont venues compléter la documentation recueillie sur place qui, bien que précieuse, est malheureusement peu fiable et souvent incomplète. La mention sans date (s.d.) est donc signalée dans les citations ou dans la bibliographie.

PARTIE I: Méthodologie et présentation du terrain

Les mois de février et mars de l'année 2011 que j'ai passés au village, ne permettaient pas une comparaison avec un autre village de la région, or cela aurait favorisé un certain recul.

J'ai bien sûr participé aux tâches féminines quotidiennes telles que la cuisine, l'approvisionnement en eau, la recherche de bois de chauffe, etc. Mais pas aux travaux champêtres puisque nous étions en saison sèche, époque durant laquelle ceux-ci sont remplacés par le jardinage, la cueillette, la pêche et la production de charbon de bois.

D'un autre côté, cette saison sèche est l'unique moment de l'année durant lequel les habitants avaient du temps à me consacrer. Ainsi, mon informateur privilégié a pu m'accompagner presque quotidiennement.

Certaines informations importantes n'ont pas été recherchées sur place. Par exemple les constituants exacts des intrants chimiques ou des produits phytosanitaires. Nous ne nous avancerons donc pas sur ces points et nous contenterons de ne parler que des intrants chimiques.

Enfin, il aurait été intéressant de mener une recherche plus quantitative afin de comparer toutes les familles du point de vue de leurs revenus, des techniques pratiquées ou des besoins quantitatifs en engrais chimiques. Ces informations figurent dans la transcription des entretiens mais ne sont basées que sur les déclarations de la personne interrogée au moment de la rencontre.

L'idéal serait de retourner, dès à présent, sur le terrain afin d'approfondir les contradictions et étendre le champ d'analyse.

Chapitre 2 : Présentation du terrain de recherche

Vaste pays continental d'une superficie de 1 241 238 km², le Mali est enclavé au cœur de l'Afrique de l'Ouest et jouit d'un climat tropical, sa latitude le situant entre l'espace sahélo-saharien et l'Afrique subsaharienne (M.E.A, 2011).

On peut y rencontrer quatre zones bioclimatiques : la zone saharienne, la zone sahélienne, la zone soudanaise et enfin, la zone Guinéenne ainsi que la vaste région inondable du delta intérieur (fleuve Niger).

Suivant le gradient de pluviométrie et de qualité des sols, les possibilités de culture sont croissantes du Nord vers le Sud (Coulibaly, 2003). Cependant, hors zones irriguées, la population ne bénéficie que d'une seule saison des pluies donc d'une seule période de culture, l'hivernage.

Les cultures paysannes portent essentiellement sur les céréales (mil, maïs, sorgho, riz, blé), denrées vivrières de base.

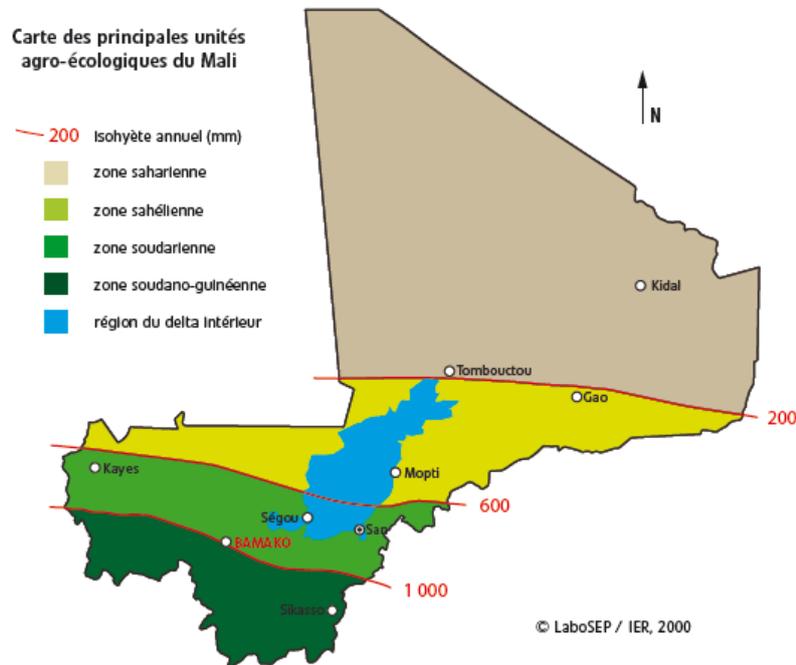


Figure 2 : Carte des principales unités agroécologiques du Mali (Lux Dev, 2009)

PARTIE I: Méthodologie et présentation du terrain

Selon les estimations du dernier Recensement Général de la Population et de l'Habitat (RGPH) réalisé en 2009 par l'Institut National de la Statistique (INSTAT)⁴ la population malienne s'élève à 14 528 662 personnes. Le taux de croissance de celle-ci est estimé à 2.613% (CIA, 2012).

La moitié de la population est âgée de moins de quinze ans ce qui implique une pression très forte sur un marché du travail, en dégradation. Le recours à la migration s'accroît alors (Lux Dev, 2009). Le chiffre de la densité de population estimé à 11 habitants par km² est à relativiser car la population est inégalement répartie. La densité s'élève à moins de deux habitants par km² dans le nord alors qu'elle excède les 25 habitants par km² dans les régions du centre et du sud (FAO, 2012). Aussi, un quart de la population vit en milieu urbain pour trois-quarts en milieu rural (Lux Dev, 2009). C'est, entre autre, cette répartition fortement inégale de la population qui a poussé à la décentralisation administrative et politique que nous allons bientôt aborder.

L'activité principale du Mali est l'agriculture qui, en 2011, représentait 45% du PIB et occupait 80% de la population active (M.E.A, 2011). Environ un tiers de celle-ci est concernée par la filière coton alors que la pratique de l'agriculture de subsistance reste majoritaire (Samake *et al.*, 2007) et compte lourdement sur l'aide extérieure et la diaspora malienne à l'étranger (Lux Dev, 2009). Les secteurs secondaires et tertiaires comptent respectivement pour 16% et 39% du PIB (M.E.A, 2011).

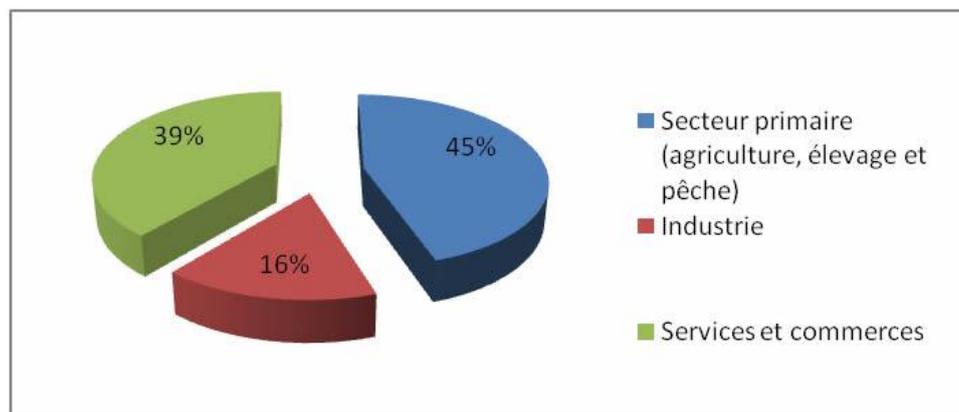


Figure 3: Part des différents secteurs économiques du Mali dans le PIB (M.E.A., 2011)

Souffrant de sa continentalité et de son enclavement, cet immense pays aux deux tiers désertique est également sujet aux catastrophes naturelles telles que les inondations, les

⁴ <http://www.nada.instat.gov.ml/rgph2/>

invasions acridiennes ou encore les sécheresses sévères qui ont touché le pays à de multiples reprises durant les périodes 1977-78, 1982-83 et 1985-86. Les taux d'accroissement démographiques annuels les plus faibles ont été enregistrés pour la période 1976-1987 et ont provoqués de fortes migrations (Samake *et al.*, 2007). De fait, ces épisodes climatiques engendrent de maigres récoltes et peuvent mettre, par exemple, en péril la filière halieutique qui ne parvient plus à satisfaire une demande croissante de la principale source de protéines des maliens. Les périodes de sécheresses accélèrent la désertification au Nord pendant que des pluies abondantes sur des sols érodés engendrent des inondations et le lessivage dans le Sud (LuxDev, 2009).

Depuis la transition démocratique de 1992, beaucoup de choses ont changé et les réformes abondent. En termes d'orientations économiques, il s'agit d'une période d'intensification des politiques d'ajustement structurel (PAS) qui ont émergé durant la deuxième république (1968-1991) qui aspirait à une économie indépendante et planifiée (Samake *et al.*, 2007). Cette période correspond aux sécheresses successives ainsi qu'au choc pétrolier qui a engendré la hausse des cours mondiaux du pétrole et la dégradation des termes de l'échange qui implique une faible valeur ajoutée des productions nationales, les populations étant dès lors contraintes d'importer des produits de plus en plus chers (Lux Dev, 2009).

Ainsi, de manière contradictoire, les filières du coton et du riz, pourtant parmi les plus importantes d'Afrique subsaharienne, ne parviennent pas, au vu de l'augmentation des coûts de production⁵, à protéger les agriculteurs locaux confrontés aux productions internationales⁶ subventionnées. La population, par économie quotidienne, se nourrit de riz importé pourtant de moindre qualité que le riz qu'elle produit (Congo, 1995).

Les PAS, mises en place dès les années 80, avaient pour objectif de revaloriser l'économie en difficulté en libéralisant les prix et le commerce des produits agricoles. Cependant, l'augmentation générale des prix des céréales locales n'a pu avantager qu'une certaine partie de la population, délaissant la majorité pauvre. Ce faisant, elles ont renforcé la dégradation des termes de l'échange. Toujours sous la pression des instances internationales, l'Etat a graduellement supprimé les systèmes de subventions aux producteurs et a soumis plusieurs secteurs à la privatisation, et a fini par dévaluer le franc CFA en 1994. (Congo, 1995 ; Samake *et al.*, 2007).

5 Suite à l'augmentation du prix des intrants et du carburant.

6 Nous désignons les subventions européennes et surtout américaines.

PARTIE I: Méthodologie et présentation du terrain

En termes d'orientations politiques, il s'est opéré un repositionnement de l'Etat via la décentralisation dont l'objectif est de transférer les compétences de l'Etat aux collectivités. Pour ce faire, la nation a été administrativement redécoupée en 8 régions⁷ subdivisées en 49 cercles également subdivisés en 703 communes. C'est un mouvement du sommet vers les bases, c'est à dire, les collectivités, qui devront être capables de gérer ce pouvoir, que ce soit en termes d'aptitudes techniques et administratives, mais aussi en termes de gestion des finances (Kassibo,1997). Les compétences transférées sont la gestion de l'eau, la santé et l'éducation. La gestion des ressources naturelles n'a pas encore été transférée car l'Etat attend une certaine maturation de la part des collectivités (Samake *et al.*, 2007). La difficulté est que l'administration doit passer d'une structure de commandement à une structure de conseil, de développement et d'arbitrage.

Les agents de l'Etat voient cette décentralisation d'un mauvais œil, ils la vivent comme une dépossession. S'en suivent des exploitations frauduleuses bien souvent sous le couvert de l'Etat qui n'a toujours pas clarifié le droit foncier en vigueur sur les territoires des collectivités, ni la compétence de gestion des ressources naturelles.

Une certaine réconciliation doit avant tout se faire entre l'Etat et les populations locales qui ont quelque peu perdu confiance (Kassibo, 1997).

Au vu des difficultés à résorber la dette extérieure malienne, le Sommet du G8 a voté, en 2005, son annulation totale. Cependant, le pays reste à la merci des instabilités climatiques, politiques et économiques internationales. La diminution de 1,5% du taux de croissance⁸ en 2004 en témoigne. Simultanément, la filière élevage a vu ses exportations entravées par l'entrée en crise de son premier importateur : la Côte d'Ivoire. L'activité agraire était, au même moment, touchée par les sécheresses et les invasions acridiennes alors que la production aurifère diminuait et que le cours mondial du coton chutait (Lux Dev, 2009).

La spécialisation de l'économie à certains secteurs, hérités de la période coloniale (Samake *et al.*, 2007) est telle que le bétail, l'or et le coton dit aussi l'or blanc constituent 95 % des exportations (Mainguy, 2007). Mais cette spécialisation représente aussi un manque de diversification qui expose d'avantage le pays aux fluctuations des prix mondiaux.

Notons qu'il faut se méfier des chiffres utilisés à titre informatif. Une des sources actuelles les plus fiables, la FAO, prend d'ailleurs la précaution d'indiquer que les chiffres concernant le

7 Dont un district urbain: Bamako.

8 Le taux moyen est de 5 pour cent pour la période 1994-2004.

PARTIE I: Méthodologie et présentation du terrain

Mali sont généralement non-officiels⁹. Il serait donc plus correct, non pas de se baser sur des chiffres qui diffèrent selon les sources mais sur des tendances avec lesquelles elles s'accordent.

En guise de conclusion, nous pouvons donc exprimer ces quelques tendances : une forte croissance démographique, un milieu fragilisé ainsi qu'une activité nationale économique et vivrière, essentiellement basée sur la spécialisation des ressources issues du secteur primaire, particulièrement vulnérable aux aléas climatiques, aux conditions de gestion nationale ainsi qu'aux instabilités internationales.

⁹ Comment avoir des chiffres nationaux fiables alors que les naissances ne sont pas rigoureusement enregistrées ?

PARTIE II :

REPERES THEORIQUES

Partie II : Références théoriques

Qu'elles viennent de la sphère des scientifiques, politique, ou encore, des organisations internationales, les critiques portées à l'AIB abondent depuis le milieu du 19^eS. Cette technique serait responsable de la perte de biodiversité, de la prolifération des adventices, et contribuerait à l'effet de serre, etc. Mais surtout, elle serait responsable de la déforestation, sujet délicat de nos jours, sur la scène internationale (Ducourtieux, 2009).

«Pour ses détracteurs, 70 % de la déforestation en Afrique, 50 % en Asie, 35 % en Amérique latine, sont imputés à l'agriculture itinérante sur brûlis, à laquelle on reproche d'appauvrir et d'éroder les sols. 5 % de la population mondiale exploite grâce à l'agriculture itinérante sur brûlis 30% de la surface agricole exploitable» (Gutelman, 1989 in Ducourtieux, 2009 : 11).

Avec de telles estimations, le rapprochement des traits "itinérant" et "extensif" de ces pratiques fait tomber le couperet : Les détracteurs de l'agriculture itinérante sur brûlis la décrivent comme une méthode agricole qui gaspille la terre et les ressources. En outre, plusieurs décennies d'actions de développement ont échoué, car plus animées par des convictions préétablies sur base d'un modèle occidental que par une réelle compréhension des pratiques agricoles dénoncées. Lorsque les mouvements conservateurs et indigénistes ont pris de l'ampleur au cours des deux dernières décennies, la grande majorité des agriculteurs tropicaux sur brûlis se sont retrouvés sur le banc des accusés. Accusés d'être les principaux fautifs de la destruction du poumon de la planète.

Pourtant si on considère l'histoire, on s'aperçoit que cette technique s'est répandue dans le temps et dans l'espace, et dès lors elle a su être adaptée à des environnements différents. En effet, cette technique est complète, du fait qu'elle permet d'intégrer toutes les activités des paysans. *«L'amalgame, qui se veut négatif, entre l'agriculture itinérante sur brûlis et la cueillette ne fait que souligner le fait que l'activité agricole est indissociable des autres activités de production que sont la chasse, la pêche et la collecte. Ces activités ne sont pas simplement juxtaposées, elles interagissent.»* (Dounias, 2000 : 75)

Ce qui spécifie l'AIB des autres techniques agraires sont les quatre phases de la technique qui permettent une régénération naturelle de la fertilité : la succession écologique, définie par une succession ininterrompue des phases Silva, Ager, Saltus.

Partie II: Repères théoriques

La première phase est le défrichement¹⁰ des superficies destinées à la culture. En termes de succession écologique, nous assistons là à la transformation de la silva en ager. Le défrichement, pris dans son sens large, permet l'accès à la lumière nécessaire à la croissance végétale. On prend soin d'épargner les souches qui stabilisent le sol et favorisent, par leurs rejets, la succession écologique lors de la mise en jachère. La biomasse défrichée sèche à même le sol avant son brûlis qui constitue la deuxième phase. La combustion de la MO restitue temporairement au sol, sous forme de cendre, des nutriments rapidement assimilables par les végétaux. Les cendres permettent de réduire l'acidité et la présence d'aluminium, caractéristiques des sols forestiers. De plus, le feu épargne l'énorme travail de préparation du sol avant les semis et « stérilise » le sol durant un certain temps, ce qui diminue considérablement le temps de travail consacré au désherbage (Nye et Greenland, 1960). La troisième phase est la culture des champs dont la durée est limitée par la prolifération des adventices et la diminution de la fertilité qui impliquent une moindre productivité du travail. L'ager est alors abandonnée et la succession écologique spontanée peut alors se réaliser. Plus on lui laissera de temps, plus l'accumulation de biomasse sera importante. On passera successivement d'un saltus à une silva.

Dans un agroécosystème, c'est à dire

« Un écosystème cultivé qui comporte un ager (un champ), centré le plus souvent autour de la culture d'une céréale, parfois une plante à tubercules. L'intervention humaine se situe dans les apports et la dissipation d'énergie d'une part et les modalités des transferts minéraux d'autre part une grande partie de biomasse est exportée. Chaque année, au fil des récoltes, la fertilité diminue. Pour que le système puisse perdurer, il faut donc restituer les minéraux exportés tout en protégeant le sol de l'érosion »

La forêt, où silva, est la condition à l'agroécosystème. On met la terre en jachère lorsque l'on constate une baisse de la productivité du travail attribuée à la prolifération des mauvaises herbes et à une diminution de fertilité.

Le rôle de la jachère est primordial puisqu'elle commence le cycle de la succession écologique. L'abandon de l'ager implique que nous revenons là à un écosystème qui possède son propre cycle de recyclage et d'accumulation de biomasse, il s'auto-entretient.

10 Précédé d'un abattage □ selon les pratiques ou appelé débroussaillage selon la végétation

Partie II: Repères théoriques

En plus d'un recru forestier, la mise en jachère permet une biodiversité utile également à l'homme (possibilité de pêche, cueillette alimentaire ou médicale et chasse). Nous repassons alors d'un agroécosystème à un écosystème, l'élément déterminant n'étant plus l'humain.

Reste à avoir une bonne gestion et organisation de l'exploitation agraire puisque l'écosystème nécessite de 5 à 10 fois plus de temps que les cultures (2 à 3 ans) pour pouvoir perdurer (Dounias, 2000). On comprend alors pourquoi cette agriculture est qualifiée d'itinérante. Elle ne saurait, par nature, être permanente.

Ces trois phases (défriche, brûlis, culture et mise en jachère) sont nécessaires à l'installation et croissance des cultures plantées dans les cendres et abandonnées à la jachère (phase d'exportation de biomasse). A l'origine, l'élevage n'était pas nécessaire au système.

« Quand agriculture traditionnelle rime avec biodiversité, on est bien loin d'une agriculture intensive et mono-spécifique typique de la production agricole des pays industrialisés. En effet, sur le plan descriptif, de nombreuses monographies sur les différents systèmes d'agriculture itinérantes (Conklin, 1957; Geertz, 1963; Dove, 1985; Dounias, 1993) montrent à quel point ce système est diversifié en partie parce qu'il est associé à une multitude d'activités de subsistance concomitantes et complémentaires (chasse, pêche, collecte). » (Carrière, 1999 :19)

L'ethnobiologiste Serge Bahuchet (1997) précise que l'agriculture d'abattis sur brûlis comporte de nombreux avantages, il souligne que celle-ci fait partie de la dynamique propre au cycle de la forêt. En outre, il précise que le fonctionnement de ce système a été jusqu'à très récemment mal compris et mal jugé par ses détracteurs. Ainsi, il souligne que les agronomes, notamment René Dumont, se méprennent quant à l'évocation de la limitation de la croissance démographique comme facteur indispensable au développement de l'agriculture africaine.

En fait, elle est dénoncée car mal connue. Edmond Dounias, identifie 4 origines à la vision négative portée à l'AIB.

C'est un système agricole mal vu par les agronomes qui considèrent l'itinérance comme du vagabondage qui impliquerait nécessairement un gaspillage du milieu. Ils ne décrivent que les absences. En terme d'outillage rudimentaires, d'absence d'intrants, de superficies réduites, de préparation et d'entretien du sol nuls, de structure sociale floue, etc. (Jouve, 1991). Cette manière d'envisager l'AIB voire, la volonté de l'éradiquer vient d'une méconnaissance du milieu que les agronomes ont du mal à appréhender. Cela parce qu'ils se cantonnent aux limites de leurs disciplines. *« Ce qui nous apparaît en fait comme la stabilité de certains systèmes socio-biophysiques n'est que la conséquence de notre perception du temps, de la*

Partie II: Repères théoriques

construction que nous avons faite et de l'échelle temporelle que nous utilisons pour en juger »
(Picouet *et al.*, 2004 : 18)

Ainsi, Picouet et al précisent que les théories déterministes et linéaires qui évoquent la pression anthropique comme responsable de la déforestation et de la dégradation des sols sont basés sur des modèles mathématiques élaborés lors d'expériences en laboratoires.

Or « *Les écosystèmes, comme les sociétés, ne sont jamais parfaitement stables, pas plus qu'ils ne sont homogènes. Ce sont deux conditions nécessaires à leur survie. Comme le souligne Barbault (2000) un système ne perdure que dans la mesure où il peut se transformer, s'adapter aussi bien du fait de l'intervention externe que sous l'effet de sa propre dynamique et c'est grâce à la diversité qu'il peut intégrer le changement* » (Picouet *et al.*, 2004 : 30)

Par ailleurs, le dialogue entre les différentes disciplines est extrêmement difficile. On reproche aux anthropologues le manque de quantitatif, de rigueur scientifique ainsi qu'une fâcheuse tendance à la défense subjective des populations étudiées. Aux écologues, on reproche le manque de considération du facteur humain. En bref, on reproche à chacune de ces disciplines d'être trop cloisonnées.

L'anthropocentrisme occidental nous pousse à considérer l'évolution agraire selon notre propre histoire au sein de laquelle la forêt a toujours revêtu l'image d'un obstacle à l'emprise de l'homme sur la nature. Nous qui pensons contrôler et maîtriser la nature, ne pouvons ressentir qu'un certain dédain pour des techniques telles que l'AIB, dépendantes de la nature.

«En effet, ces systèmes sont jugés responsables de la destruction de la forêt tropicale. Or dans le système originel, la jachère longue permet la reconstitution d'un couvert arboré, qui certes n'est pas la forêt primaire, mais qui garantit la reproduction et la durabilité de ce mode de production» (Jouve, 2004 : 104)

Bahuchet (1997) va même plus loin en explicitant que la forêt primaire ou vierge n'existe pas. A cette image particulière de la forêt, s'additionne un imaginaire collectif qui confond déforestation et désertification. On imagine des coupes à blanc telles que pratiquées ici avec à l'appui, des images et des chiffres apocalyptiques d'organisations renommées, telle que la FAO. Il souligne ainsi que la mondialisation de l'économie capitaliste implique également une argumentation de la défense de la nature basée sur les mêmes principes. «N'est-ce pas une fois encore l'arrogance des Blancs qui est en jeu, avec l'expansion de leur modèle de société et d'économie ?» (Bahuchet, 1997: 26)

Partie II: Repères théoriques

Enfin, une vision linéaire de l'évolution agraire où l'AIB est assimilée à la cueillette, aux proto-agricultures qui doivent nécessairement évoluer vers notre modèle occidental le plus abouti. Si l'on veut faire évoluer la situation rurale des pays tropicaux, il faut aller de l'avant et abandonner ces pratiques dites « primitives », bien trop tributaires de leur environnement.

« Dans le domaine des rapports entre sociétés et milieux, tous ceux qui dérivent d'une vision statique et finie ou d'une évolution linéaire, l'équilibre la capacité de charge la dégradation, la surpopulation, et même le fameux développement durable n'ont sens que localement et temporairement. Ils sont fonction d'un certain instant de l'histoire des interactions permanentes entre, d'une part, des hommes, leur territoire, leurs techniques, leurs organisations et décisions politiques, sociales, économiques, et d'autre part, leur environnement biophysique. L'état des techniques, de l'utilité et de l'utilisation qu'une société a des ressources n'est pas figé. » (Picouet et al., 2004 : 33)

On oublie souvent l'incroyable flexibilité de la technique et on pense qu'elle n'est pas soutenable hors du cadre d'une économie de subsistance à petite échelle, que c'est un système irrationnel, archaïque voire figé qui est peu productif et dépend de la nature puisque le facteur limitant est la main d'oeuvre. Picouet *et al.* mettent en exergue que les évolutions des systèmes de production ne sont pas fonction d'un « déroulement temporel » unilinéaire ni des lois du déterminisme scientifique. Ainsi, de nombreuses voix s'élèvent pour vanter les qualités d'un tel système. En effet, ces auteurs insistent sur le fait que ni la population ni la nature ne sont exclusives.

« Être conscient de cette double complexité est sans doute la meilleure façon de ne pas se laisser séduire par la tentation du choix idéologique pro- ou antimalthusien mais elle conduit à penser que les questions d'échelles d'analyse ne peuvent être résolues qu'au cas par cas, en fonction des questions posées. » (Picouet et al., 2004 : 38)

La présente étude repose sur l'analyse de l'intensification de l'agriculture sur abattis - brûlis et implique ainsi de s'intéresser tant aux causes et conséquences de ce processus qu'aux dysfonctionnements relevés par les détracteurs de cette technique.

La biologiste Stéphanie Carrière précise que la mise en jachère implique des conditions enchevêtrées et parfois indépendantes que sont l'absence de pression foncière, la disponibilité des terres arables et l'absence de pression démographique. Toutefois, elle précise que ces conditions sont également indissociables.

Partie II: Repères théoriques

«L'impitoyable logique des impératifs à court terme force le paysan sans terre à défricher des parcelles dans la forêt pluviale, à labourer des pentes trop raides et raccourcir les périodes de jachères. En retour, le déclin écologique perpétue la pauvreté car les écosystèmes dégradés ne donnent plus aux paysans pauvres que des rendements en diminution» (Picouet et al., 2004 : 18)

Ainsi les paysans sont piégés dans un cercle vicieux dans lequel l'allongement des temps de culture induit la diminution des temps de jachère et dès lors la perte de la fertilité des sols mais également de la biodiversité.

«Le point de départ (bien que les causes soient extrêmement diverses) de la plupart des déséquilibres consiste en une augmentation brutale de la densité de la population par rapport à une unité de surface arable disponible dans une zone considérée.» (Carrière, 1999 : 16)

Les thèmes de croissance démographique et réserves foncières reflètent finalement l'objet d'un célèbre débat entre la pensée malthusienne exposée dans son *« Essai sur le principe de population (1798) »* et la pensée boserupienne développée dans l'ouvrage *« The conditions of agricultural growth (1965) »*.

Malthus et par après, les néoclassiques estiment que la croissance démographique est une variable dépendante du système agraire. Boserup, quant à elle, estime qu'une croissance démographique rapide et soutenue permet l'apparition de nouvelles adaptations, permet une transition agraire qui pourra supporter plus de personnes tout en étant en équilibre avec l'environnement.

Elle ne s'attarde ni sur les causes des différentes vitesses d'évolution selon les endroits, ni sur les causes de l'évolution démographique mais étudie ses effets sur l'agriculture. Elle décrit historiquement et à l'échelle mondiale, une évolution graduelle des agricultures extensives vers les formes intensives des sociétés préindustrielles. Elle classe alors les systèmes d'utilisation du sol en 5 catégories selon un degré d'intensité croissant.

La première catégorie est la culture à jachère-forêt. Suite à l'abandon d'une parcelle cultivée, la végétation nécessitera 20 à 25 ans pour redevenir une forêt alors qu'il ne lui faudra que 6 à 10 ans pour obtenir une jachère arbustive qui est la deuxième catégorie. Si on ne laisse qu'une ou deux années à la végétation pour croître, nous sommes là dans la troisième catégorie : la culture à jachère herbeuse. Viennent ensuite la quatrième et cinquième catégorie ; la récolte annuelle et la récolte multiple sur une année.

Partie II: Repères théoriques

La pression démographique conduit à une intensification qui se traduit par des cultures à intervalles plus rapprochés. La friche devient donc de plus en plus courte, la succession écologique ne permet plus aux sols de restaurer leur fertilité. Pour que cette intensification soit durable, une évolution technique s'impose.

Nous sommes là face à une contradiction de taille. Si Malthus considère que la croissance démographique est une variable dépendante de la production agricole, Boserup pense à l'inverse que c'est la croissance démographique et les besoins¹¹ qu'elle implique qui rendront possible l'intensification du système agraire. La question ici, est de savoir si l'intensification actuelle de l'AIB entre dans une logique Malthusienne de dégradation des terres ou boserupienne qui implique une intensification adaptée, durable, une transition.

A ce stade, le concept d'intensification nécessite une clarification.

Avant d'identifier les facteurs responsables de l'intensification de l'AIB, il serait judicieux de clarifier ce que nous entendons par intensification.

De manière générale, l'intensification est définie en fonction d'une productivité ou rendement de base (output/input) qu'il est possible d'augmenter, d'intensifier de trois manières. Par les facteurs de production terre, travail ou capital. L'intensification est l'augmentation d'un ou de plusieurs de ces trois facteurs avec pour objectif d'augmenter le numérateur, les outputs ou de diminuer le dénominateur, les inputs. L'intensification peut aussi être la somme de deux ou des trois facteurs de production intensifiés (output/ \sum des inputs).

L'économie rurale définit l'intensification agricole par la voir de l'intensification du travail ou du capital par unité de surface cultivée (Jouve, 2004).

Le travail est une énergie biologique alors que le capital est une énergie industrielle Quand on intensifie par rapport à un facteur de production, on désintensifie un autre facteur, souvent le facteur limitant. «suivant la rareté et le caractère stratégique de chacun de ces facteurs les agriculteurs viseront à valoriser une productivité plutôt que l'autre.» (Jouve, 2004 :102).

11 " L'expression avoir besoin de exprime une situation de tension ou un sentiment de manque résultant d'un déséquilibre." Ces besoins ne sont pas invariants de la nature humaine et vont varier en fonction du milieu social dans lequel est beigné l'individu. (Boudon, 2008)

Partie II: Repères théoriques

Selon le facteur de production intensifié, on parlera d'une productivité de la terre ou du travail.

PARTIE III :

ANALYSE D'UN CAS PARTICULIER
LE VILLAGE DE DJOULAFONDO

Partie III : Analyse d'un cas particulier, le village de Djoulafondo

Chapitre 1 : Présentation du village

Précédemment nous avons placé le décor de notre enquête en décrivant rapidement les conditions qui caractérisent le Mali aujourd'hui. Au sein de cette partie nous allons nous attarder sur les éléments constitutifs du village de Djoulafondo. Sachant que l'homme s'adapte à son environnement et que l'inverse est également vrai, il importe de décrire Djoulafondo, l'organisation sociale de ses habitants et le milieu au sein duquel cet ensemble s'insère.

Non-loin de la frontière guinéenne, le village de Djoulafondo se situe au nord-ouest du chef lieu de la commune de Siby par laquelle il faut passer pour aller à Bamako dans la même direction, à 50 km. La commune de Siby¹² s'étend sur une superficie de 1001,25 km² et comprend 21 villages dont Siby (son centre administratif), Djoulafondo, Djelibani, Dogoro, Guenakoro, etc.

Le village est dans la vallée des Monts Mandingues, limité à l'est par une frontière naturelle : les collines du Mandé. Les frontières avec les autres villages sont à l'ouest par Djelibani, au sud par Guenakoro et au nord-ouest par Dogoro.

Selon les anciens, c'est le chasseur Kobala Mori Keita qui, il y a plus de 250 ans, a fondé le village de Dioulafoundo ou Djalafoundo ou encore Dyoulafondo selon les appellations dérivées du terme Dioula qui signifie commerçant. Et pour cause, le village actuel est sur la route que les commerçants empruntaient pour aller à la foire aux esclaves de Samania. Ce chemin de terre est le seul axe routier qui traverse le village. Cette région offre un paysage montagneux et vallonné au creux duquel le village semble coincé.

Sur la colline, les villageois cultivaient des céréales et des légumineuses pour leur autoconsommation, pour avoir une monnaie à échanger avec les peuls en transhumance qui vendent du lait et des étoffes, ainsi que pour payer leur tribut à l'Empire du Mali. Les

¹² La commune de Siby est rattachée au cercle de Kati lui-même rattaché à la deuxième région du Mali : Koulikoro

cultures, pluviales, étaient exploitées grâce à l'AIB. L'outil manuel principal, la daba¹³, limitait la surface de sarclage à un peu moins d'un hectare par agriculteur (Dufumier, 2004).

De la colline¹⁴, devenue une des zones actuelles d'exploitation de bois de chauffe et de charbon de bois, les villageois ainsi que leurs cultures ont migré dans la plaine. Cette migration correspond à l'époque où les hommes ont commencé à faire du coton sous la contrainte des colons français. De fait, les semis en ligne du coton nécessitent des surfaces planes. « *Quand le coton est arrivé, les gens ont laissé la colline. Parce que le coton, il faut le cultiver sur la terre plate. C'est en ligne et puis on traite* ». (Extrait de l'entretien n°22).

Les femmes ont suivi leurs hommes pour continuer à leur apporter les repas sur les champs et pour ne pas se risquer à aller cultiver seules sur la colline. Les villageois estiment pourtant que les collines étaient plus faciles à travailler et plus fertiles parce que les feuilles et les arbres y retiennent l'eau et les minéraux.

« Là-bas, après un bingourou¹⁵ tu pouvais cultiver sept à huit ans sans engrais ni rien et ça donnait beaucoup parce que les fumures sur la colline étaient meilleures que sur la plaine ». (Extrait de l'entretien n°16)

Monsieur S., agronome malien, donne son aval sur le point de la facilité puisqu'il y a significativement moins de désherbage¹⁶ à effectuer sur la colline où les sols sont moins profonds mais estime les plaines plus fertiles car les minéraux y ruissellent au lieu de rester « accrochés » aux feuilles sur la colline (Carnet de terrain, p 112).

Aucun témoignage n'aborde ce sujet, mais on peut penser que cette migration a en même temps permis à la population et leurs cultures de se rapprocher des points d'eau¹⁷ et de la nappe phréatique qui alimente les puits des jardins ainsi que de l'unique axe routier qui traverse le village. Aussi, rester sur la colline pour se protéger des invasions n'est peut-être plus si nécessaire. De fait, le pouvoir colonial, afin de promouvoir les cultures d'exportation, a imposé une certaine paix entre les belligérants à la recherche d'esclaves (Dufumier, 2004).

13 La daba ou la houe est l'outil traditionnel des agriculteurs d'Afrique de l'ouest.

14 Position stratégique durant les invasions.

15 Le bingourou désigne un retour sur une jachère de longue date.

16 Le désherbage est l'activité, qui à l'échelle mondiale, prend le plus de temps. Les adventices ont effectivement moins d'opportunités sur la colline, vu les sols peu profonds

17 Ce qui a permis de diminuer les trajets de la colline aux marigots pour l'approvisionnement en eau.

Partie III : Analyse d'un cas particulier : le village de Djoulafondo

Le réseau hydrographique est peu développé puisqu'il n'y a que la nappe phréatique et deux points d'eau dans le massif : le lac où se déroule la pêche collective de six villages une fois par an et la cascade, source d'eau coulant de la montagne où s'abreuvent les animaux de brousse et d'où proviennent les rivières et les marigots de faible importance. Pour la consommation quotidienne et afin d'arroser les jardins qui se cultivent en saison sèche, des organismes extérieurs, gouvernementaux ou les villageois ont creusé des puits qui sont alimentés par la nappe phréatique. Celle-ci permet également la production de mangues, à des fins commerciales.

Selon les sources consultées, le village est situé soit en zone soudanienne, soit en zone guinéenne. Si nous considérons que la pluviométrie annuelle est de 998.82 mm (MMEE, s.d.), et si l'on se rapporte aux isohyètes annuels de la figure 2, p.19 nous constaterons que nous sommes en fait à la limite de ces deux zones. Le village est donc en zone soudano-guinéenne. Le climat de type soudano-guinéen correspond bien aux observations faites sur place. Il comprend une longue saison sèche soumise à l'influence de l'harmattan qui s'étend de janvier à juin, une seule courte saison des pluies sous l'influence de la mousson de début juin à septembre (ou octobre selon les conditions pluviométriques) et une intersaison aussi appelée hivernage, période de culture du sol qui commence à l'ensemencement (fin juin, début juillet) et se clôture par la dernière récolte en janvier.

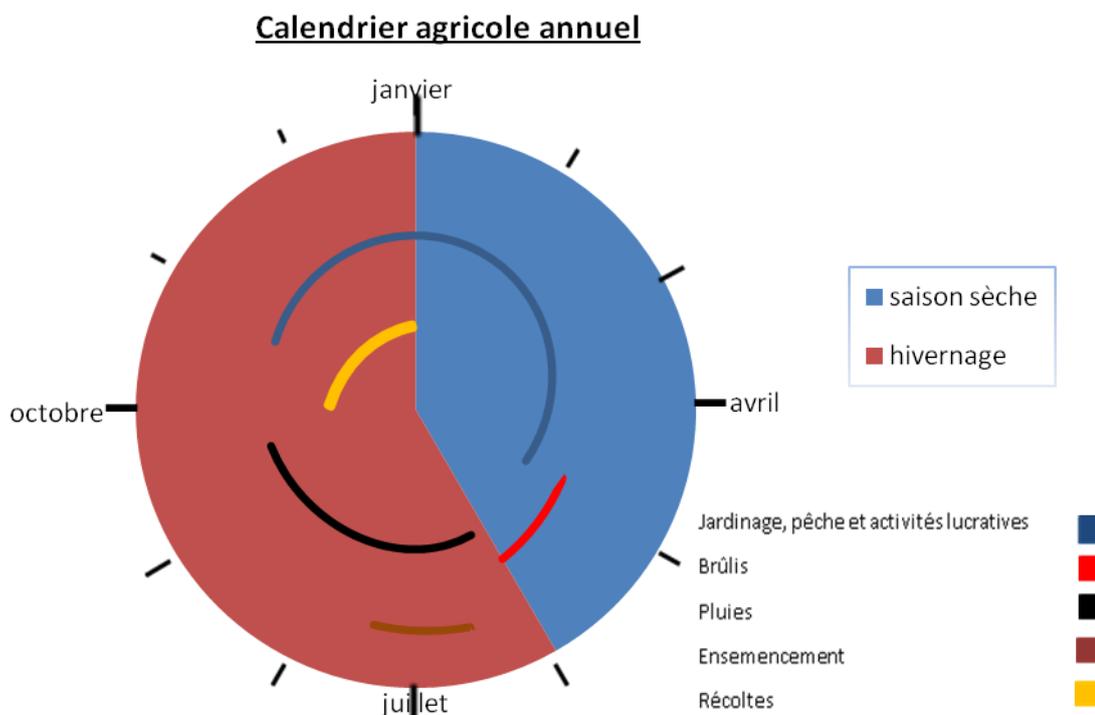


Figure 4 : Calendrier agricole 2010-2011 (réalisation personnelle)

Les villageois estiment et organisent leurs activités quotidiennes en fonction de deux saisons bien différentes : la saison sèche et l'hivernage qui comprend la saison des pluies. Nous avons regroupé les activités selon ces deux saisons puisque finalement, les villageois vivent au rythme de ce qu'elles permettent en termes d'activités agraires.

Durant la saison sèche, on laisse tout pousser. Les animaux occupent les parcelles dès que les récoltes sont achevées. Au même moment, commence le jardinage, activité principalement féminine tout comme la pêche alors que la chasse concerne uniquement les hommes : les chasseurs. Les jardins sont abandonnés en mai pour aller brûler les futures parcelles de cultures, avant qu'il ne fasse trop humide. Le brûlis, qui peut se faire jusqu'à 15 jours, un mois avant l'hivernage, est directement suivi de l'ensemencement.

Quand l'hivernage ou saison des pluies arrive, la population déménage aux champs. Durant cette période, la divagation des animaux est interdite. Ils sont donc parqués, sauf bien sûr, pour effectuer les labours. Le parcage des animaux est destiné à toute la population.

« Tous les animaux du village sont parqués. Même ceux qui n'ont pas d'animaux, eux ils vont ramasser. Quand on préparer le parque, toute la population est là, que tu aies un animal ou pas, tu vas aller

E : donc il faut quand même une charrette ?

Oui mais ceux qui n'en n'ont pas, ils aident et après on va leur en apporter sur leur champ. Et puis, les ordures que les femmes jettent quand elles balaient la cour. On prend la charrette et on emmène ça aux champs aussi. Ca c'est plus fertile que les bouses de vaches ».

(Extrait de l'entretien n°1)

A la fin de l'hivernage : les récoltes qui commencent par l'arachide (octobre), le maïs (novembre) et le mil (décembre). Le coton se récolte en dernier car il se conserve. Dès que les pluies cessent, vers la fin de septembre, on débroussaille et laisse la biomasse sous forme de tas qu'on brûlera en mai.

« Il ne faut pas se caler sur le nombre de mois, c'est en fonction de la pluviométrie. Ca varie beaucoup car la pluie peut prendre du temps. Toute l'activité est déclenchée à partir de la pluie. Si la pluie ne tombe pas au mois de juin, ils sont obligés d'attendre le mois de juillet pour mener leurs activités. Généralement, ça coïncide avec le mois de

juin mais il se peut que ça décale parce que le phénomène naturel suit un cycle ».

(Extrait de l'entretien n°1)

L'activité villageoise dépend donc entièrement du climat. On comprend alors pourquoi l'imprédictibilité des pluies est si contraignante. Ce sont les oiseaux qui permettent aux villageois de prédire l'arrivée des pluies. Lorsque celles-ci se font trop attendre, tout le monde va prier dans la cour de l'école.

Le village de Djoulafondo se situe sur plateau mandingue qui s'étend de l'ouest de la zone soudanienne à la zone guinéenne et montre un relief morcelé formé d'une succession de plateaux gréseux séparés par des bassins et des plaines (Coulibaly, 2003).

Les monts qui entourent le village sont constitués de terrains cuirassés et rocheux peu profonds formés de sols latéritiques, caractéristiques des climats chauds, qui ont été lessivés au point de ne plus contenir que des oxydes de fer et d'aluminium, d'où leur apparence rougeâtre. (Autret, 1983). Les dépressions entre les monts et les plaines sont des glacis¹⁸ d'épandage qui offrent, dans les zones actuelles de culture, des sols d'origine colluviale qui s'accumulent. Leur structure est sablo limoneuse à limono argileuse et possède une fertilité naturelle moyenne (AMCFE, 2010). Les terrains cuirassés y sont plus profonds.

Soumise à l'influence du climat et des sols, la végétation du village se présente sous forme de savane avec des forêts claires dominées par les espèces ligneuses. Sur les terrains cuirassés, la végétation se présente sous la forme de taillis sous-futaie avec un aspect de savane arbustive à boisée (AMCFE, 2010). Des vergers de manguiers bordent le village alors que certains arbres fruitiers ou utiles parsèment les champs. Le climat de la région et les sols limoneux profonds offrent un cadre idéal pour les mangues.

Les peuples du Mandé, de langues mandées sont composés de Malinké, de Bambaras ou Bananan ainsi que de Sonikés ou Sarakolés selon les appellations.

Les langues pratiquées dans le village sont le malinké, le bambara ainsi que l'arabe, dans une moindre mesure.

Bien qu'une distinction soit usuellement faite entre les malinkés, islamisés, et les bambaras ou bamanans qui seraient restés animistes, la religion musulmane est actuellement pratiquée par la majorité des villageois. Néanmoins, des pratiques animistes subsistent et sont encore très

¹⁸ Sol en pente douce qui s'érode.

Partie III : Analyse d'un cas particulier : le village de Djoulafondo

présentes. Il existe de nombreux lieux sacrés¹⁹ où seules certaines ethnies peuvent aller méditer, tel que le célèbre arc de Kamadjan où nul n'ose s'introduire. A cela s'ajoute la sorcellerie, les griots, les chasseurs ou certains rapports particuliers avec la nature et ses entités.

Au village de Djoulafondo, le droit foncier repose sur le chef de village qui donne son autorisation pour les dons de terres. Quand un étranger cherche une terre pour s'installer, il doit d'abord la choisir afin que le chef de village appelle le propriétaire si celle-ci est occupée. Celui-ci recevra une autre terre, en compensation. Une fois la terre donnée, on ne la reprend jamais. La seule condition à respecter est de ne pas y planter d'arbres, signe de propriété.

Au niveau de la législation, cette reconnaissance du droit coutumier n'est que tacite, l'Etat pouvant se réappropriier une partie du domaine rural pour l'exploitation des ressources minières ou pour des travaux d'intérêt commun. Rappelons ici que les compétences sur les ressources naturelles n'ont pas encore été transférées aux collectivités. Tout en reconnaissant l'application du droit coutumier, la législation ne fixe pas de limite d'application au droit foncier (Coulibaly, 2003). Il y a donc une superposition du droit coutumier et du droit étatique.

Les activités économiques sont organisées et gérées selon la dynamique interne du village, c'est-à-dire via les ton²⁰ villageois, les multiples associations ou coopératives (associations des jeunes, des femmes, des vieux, des chasseurs. Coopérative agricole, des élèves, etc.) qui permettent de se rassembler pour certains travaux champêtres ou pour certaines décisions liées à la gestion des caisses d'épargne ou des biens communautaires.

Au-delà de ces associations, une partie de l'économie est « privée », laissée à la grande famille, la petite famille et la cellule familiale²¹ qui ont chacune leur propre dynamique économique interne. Le détail du partage des champs figure en annexe, page. L'essentiel à retenir est que les champs ainsi que les greniers sont partagés entre les cellules familiales. Aujourd'hui, il y a 11 grandes familles dans le village. (Voir annexe 1 : Partage et organisation des champs familiaux p. 87)

19 Souvent dans les collines. Par exemple, le Bobokoloni, lieu de méditation.

20 Le ton est une forme d'association qui a pour objet, de façon générale, l'entraide entre les villageois.

21 Il est rare d'avoir plus que deux femmes par ménage dans les villages car cela implique des moyens financiers importants.

Partie III : Analyse d'un cas particulier : le village de Djoulafondo

Une telle organisation des champs et des greniers permet d'assurer une garantie alimentaire de toutes les cellules familiales en cas de mauvaises récoltes.

Chapitre 2 : Analyse des causes et conséquences du processus d'intensification

1. Causes de l'intensification

Introduction

Afin de comprendre les mécanismes qui nous mènent à l'intensification du schéma d'exploitation, nous allons décortiquer le processus en identifiant les causes et conséquences de l'intensification, les nouveaux facteurs influençant la situation ainsi que les réponses et stratégies des acteurs face à cette situation en évolution.

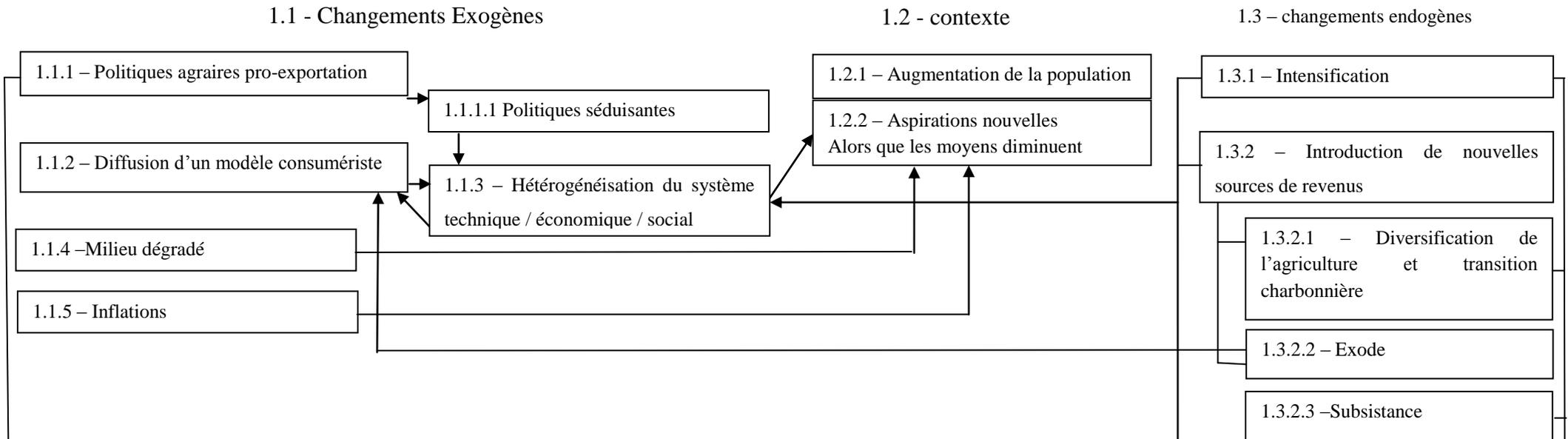
Il est important d'avoir à l'esprit que ce découpage a été fait pour une meilleure compréhension mais que celui-ci ne s'observe pas dans la réalité où toutes les parties sont imbriquées de telle sorte qu'elles créent des boucles de rétroaction non-isolables. Aussi, ces mécanismes figés le temps de l'analyse, sont temporellement mouvants et en interrelation. Le terme contexte (point 1.2 et 2.2) est à comprendre comme la situation actuelle observée. Comme dit plus haut, le découpage en causes, conséquences, changements exogènes ou endogène aide à la compréhension. La réalité est celle des causes et conséquences fréquemment synonymes. Ce sont des boucles de rétroaction.

Nous considérerons les changements exogènes (point 1.1-2.3) comme des faits qui s'imposent et qui influencent la dynamique interne du village alors que les changements endogènes (points 1.3-2.1) sont les stratégies d'acteurs face à l'évolution de leur situation. C'est une réaction d'adaptation, une façon de vivre leur réalité rarement maîtrisable ou consentie.

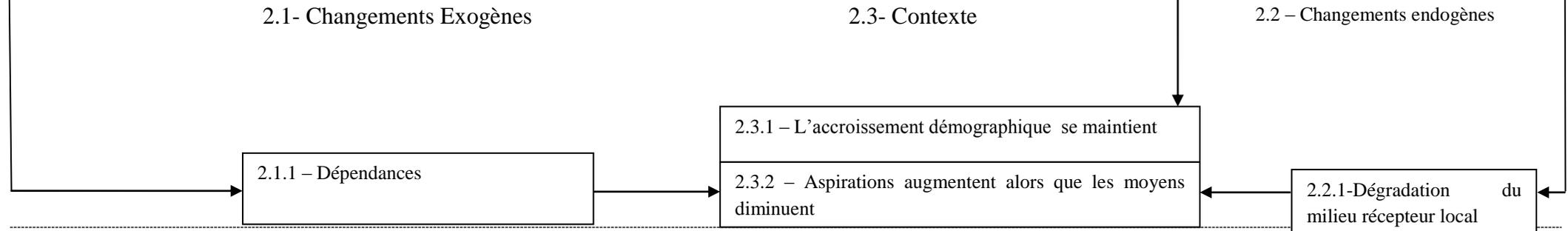
Comme les changements exogènes, les changements endogènes ont leurs propres mécanismes. Chaque sphère, qu'elle soit de l'ordre des choix sociaux, des contraintes naturelles ou des mécanismes plus globaux (telles que la politique villageoise, malienne ou mondiale) est en interrelation avec les autres sphères, toutes échelles confondues. Des boucles de rétroaction positives ou négatives se produisent suivant la complexité du réel.

Causes et conséquences de l'intensification

1 - Causes de l'intensification



2 - Conséquences de l'intensification



1.1. Changements exogènes

1.1.1 Les politiques agraires gouvernementales pro-exportations

Reprenant le modèle colonial français, le gouvernement malien a continué à promouvoir l'exportation du coton et de l'arachide. Cela permettait d'importer les moyens de production jugés nécessaires au développement économique du pays ainsi que d'acheter les biens de consommation auxquels aspiraient les nouvelles classes dirigeantes (Dufumier, 2004).

Les politiques agraires gouvernementales reposent essentiellement sur l'agroexportation. Le gouvernement mise sur l'intégration des cultures de coton au sein des villages afin de développer les conditions rurales. Cela dit, aucun appui spécifique aux cultures vivrières de la part du gouvernement n'est ressenti par la population, comme en témoigne cet extrait.

« La seule aide que l'Etat peut nous faire c'est quand on cultive du coton. Parce que l'Etat lui-même dit « ceux qui ne font pas du coton ne seront jamais aidés » ». (Extrait de l'entretien n°7)

Afin de contrôler et de prendre le monopole du commerce des cultures d'exportation, l'Etat a mis en place des compagnies agricoles. Les plus importantes sont l'Office de la Haute Vallée du Niger (OHVN créé en 1932) qui concerne surtout les agricultures irriguées de type rizicultures situées beaucoup plus au nord de notre zone d'étude. Ainsi que la compagnie malienne pour le développement textile (CMDT), créée en 1974 suite à la signature d'une convention avec la Compagnie Française du Développement Textile (CFDT) en 1971, 11 ans après l'indépendance malienne. La CMDT, à 60% nationale, est une société d'économie mixte encore en partie privatisée. Celle-ci approvisionne, achète, encadre et aménage des puits bétonnés afin de permettre le bon développement de la culture du coton dans la partie sud, entre les isohyètes 800 à 1.100 mm (Coulibaly, 2003).

1.1.1.1 Politiques séduisantes

Durant la période coloniale, l'imposition de la culture du coton n'intéressait guère les villageois car elle représentait une diminution de la productivité du travail. Mais en obligeant le paiement d'un impôt monétaire, les colons ont réussi à intégrer les villageois dans l'économie de marché. Ils ont alors commencé à produire pour la ville afin de payer leurs impôts (Dufumier 2004).

Pour que le coton soit mieux intégré au sein des villages, le gouvernement a mis en place des politiques séduisantes. L'accès au crédit fût la première. Ils sont octroyés par la Banque

Nationale de Développement Agricole (BNDA), en passant nécessairement par la Compagnie Malienne de Développement Textile (CMDT), donc par la production de coton.

Ce qui a particulièrement séduit les villageois est la sécurité financière qu'offre la CMDT en annonçant, à l'avance, le prix d'achat du sac de coton. La compagnie s'occupe de trouver la demande solvable et en cas échéant, stocke les productions.

Plus ou moins cinq ans après sa création, la CMDT donnait l'accès aux engrais chimiques également accessibles via les crédits de la BNDA, et ce, uniquement pour la culture du coton.

Afin d'intégrer la culture du coton dans le village, la CMDT encadre les paysans via des projets de vulgarisation concernant les crédits, le matériel agricole, les techniques, les infrastructures, les intrants, etc. La compagnie vient chercher le coton au village et se charge de l'approvisionnement en semences améliorées et en engrais chimiques subventionnés avec pour seul objectif l'intensification des cultures d'exportation : le coton cultivé par les hommes, et l'arachide qui demeure une denrée alimentaire avant d'être une culture de rente, cultivé par les femmes et les enfants.

Si les agriculteurs n'aimaient pas la culture du coton qui avait un rendement à l'hectare faible durant la période coloniale, la croissance de production et les meilleurs rendements ont attiré des milliers d'agriculteurs.

Les engrais chimiques pour l'arachide sont également subventionnés par l'Etat mais aucune structure d'approvisionnement et de commerce, telle que la CMDT, n'est prévue. Les hommes ont vite abandonné la culture de l'arachide qui aujourd'hui est une culture principalement féminine. Si les agriculteurs désirent des engrais chimiques pour leurs cultures vivrières, ils doivent les acheter à prix plein sur les marchés.

La CMDT achète les intrants chimiques et produits phytosanitaires au Sénégal, à la Côte d'Ivoire et à la France (CMDT, 2004)

1.1.2 La diffusion du modèle consumériste

Entendu que la mondialisation en cours est aussi un processus par lequel l'acculturation n'est plus freinée par la distance (Dutour²², 2004), grâce à l'existence d'outils de diffusion tels que le téléphone, la télévision, Internet, etc. et peut-être plus violemment encore, via la colonisation, le tourisme ou les projets occidentaux. Tous ces raccourcis créés sur la carte mondiale

22 La mondialisation, une aventure urbaine. Du Moyen Âge au "Globalblabla", Thierry Dutour, Vingtième Siècle. Revue d'histoire, No. 81 (Jan. - Mar., 2004), pp. 107-117(JSTOR)

permettent la diffusion mais amènent aussi de nouvelles aspirations²³. L'émergence de nouvelles aspirations vient de la diffusion d'un modèle consumériste provoquant l'élargissement de la gamme des produits de consommation.

Cette diffusion passe par la proximité avec la capitale mais surtout par l'arrivée des moyens de communication qui offrent une ouverture sur le monde. Certaines radios fonctionnant à l'énergie solaire y contribuent, au même titre que l'unique télévision²⁴ du village. Les moyens de diffusion de ce nouveau modèle de consommation étant en place et en augmentation, la gamme de produits de consommation s'élargit et crée de nouvelles aspirations telles que les coiffures, les soins de beauté, le café, les cigarettes, les vêtements de marque ou en bazin²⁵, les mobylettes, les engrais chimiques, le charbon de bois, les tronçonneuses ou même les jeux d'argent telles les courses hippiques via la radio, qui se déroulent... en France. Un exemple de nouvelle aspiration sans rapport avec sa nécessité ; les jeunes villageois qui possèdent des téléphones portables alors qu'il n'y a ni réseau, ni électricité au village.

1.1.3 L'hétérogénéisation du système technique, économique et social

C'est d'abord l'attelage qui a aidé à introduire la culture du coton dans les cultures villageoises parce qu'il permet de semer et de labourer plus rapidement et offre donc une meilleure productivité du travail. De plus, avant que l'on exploite les mangues et le charbon, le coton était l'unique voie pour se faire de l'argent, via les crédits qu'octroyait la BNDA.

Cependant, la culture de coton comportait un gros inconvénient aux yeux des villageois. En effet, cette culture demande beaucoup d'espace, c'est-à-dire, beaucoup de travail de défriche. De plus, afin de pouvoir manier la charrue, il est impératif de d'abord dessoucher les arbres abattus. La pénibilité de défriche remet alors en cause la meilleure productivité du travail que semblait apporter l'attelage. De même, cette productivité du travail est également remise en cause lors du sarclage et des récoltes qui sont toujours réalisés manuellement (Bassett, 2002).

23 "L'aspiration est un processus par lequel un individu ou un groupe social est attiré vers un but et s'assigne des objectifs" (Boudon et al., 2008: 13)

24 Fonctionne avec un disjoncteur relié à un panneau solaire

25 Le bazin très à la mode à Bamako, est un tissu de coton damassé, plus précieux que le pagne. De meilleure qualité, brillant et sonore lors des déplacements, le port du bazin désigne une certaine aisance.

Partie III : Analyse d'un cas particulier : le village de Djoulafondo

Dans les faits, peu de villageois ont intégré le coton et l'évolution technique qui allait de pair car en adoptant cette culture, ils n'étaient pas certains d'avoir une meilleure productivité du travail. Mais surtout, l'achat d'une charrue demeure un frais important.

Cependant, l'introduction du coton et de l'attelage a créé une hétérogénéité technique et économique puisque certains ont pu accéder au revenu et ainsi acquérir du matériel agricole (tels que la charrue et les bœufs) à l'inverse d'une autre partie de la population qui souligne continuellement son manque de moyens. Aussi d'un côté, les nouvelles aspirations ont trouvé les moyens nécessaires à leur réalisation alors que de l'autre côté elles restent toujours en attente.

« Avant les gens n'avaient pas les moyens de cultiver ici. Tout était à la daba. Le coton a apporté les moyens de cultiver ici. Grâce au coton, les gens ont eu beaucoup de choses. Toutes les tôles qu'on a ici sur les maisons, c'est grâce au coton. Avant le coton il n'y avait pas de bœufs, pas d'engrais, pas de monde non plus. Même les bœufs tu peux les acheter avec les crédits(...) mais ça dépend de ta production ». (Extrait de l'entretien n°11)

Afin de pouvoir rembourser les crédits nécessaires à l'attelage et aux bœufs, certains villageois se sont regroupés pour contracter des crédits groupés. Ils ont alors commencé à agrandir leurs parcelles, en se partageant le matériel.

Peu après l'introduction de l'attelage, la CMDT a introduit les engrais chimiques via des parcelles témoin. Les agriculteurs ont tout de suite vu les incroyables bénéfices qu'apportaient ces intrants. Le coton fut alors beaucoup mieux accepté puisqu'une meilleure productivité de la terre fut observée. Cela dit, les villageois nécessitaient toujours l'obtention au préalable d'une charrue pour assurer la production nécessaire au remboursement des crédits, cette fois octroyés pour les engrais chimiques.

Afin de contracter des crédits suffisants pour se procurer et se partager quelques charrues supplémentaires, les villageois ont alors créé un ton qui regroupe tous les agriculteurs de coton du village. Chacun y annonce la quantité d'engrais chimiques nécessaire à la surface de coton qu'il compte cultiver. On additionne les surfaces et un agent de la CMDT vient vérifier les semis. La BNDA concède alors les crédits et à la fin des récoltes, la CMDT vient chercher la production de coton. La BNDA reprend alors ses crédits et paie les productions excédentaires aux villageois qui alors divisent l'argent selon leur consommation d'engrais chimiques et leur production de coton. Si la production de coton est insuffisante par rapport

aux crédits contractés, la BNDA bloque les crédits. Celui qui n'a pas produit en suffisance doit rembourser le ton afin que la BNDA rouvre les crédits. Les agriculteurs de coton ont une responsabilité envers le ton qui peut être parfois dangereuse.

« E : Si tu n'as pas les moyens pour acheter des engrais, il te suffit d'emprunter au ton ?

I : Oui mais parfois c'est très mauvais parce que si tu fais un crédit avec le ton mais que tu ne produis pas assez, tu vas devoir ouvrir ton grenier de mil pour payer le crédit du ton. La famille va manger avec quoi maintenant ? Je serai obligé de chercher des crédits encore pour payer du mil, pour la nourriture ». (Extrait de l'entretien n°11)

En plus d'accéder au revenus, les agriculteurs de coton ont pu utiliser dans leur travail de cultures vivrières, non seulement l'attelage mais aussi les engrais chimiques via la rotation biennale pratiquée par tous les villageois.

A nouveau, on observe une hétérogénéisation économique et technique puisqu'émerge une nouvelle culture dans l'assolement mil-maïs-arachide. L'organisation de la rotation biennale s'en trouve alors modifiée. Pour les villageois qui n'ont pas accès au coton, il s'agit d'une rotation: mil-arachide. Le mil est toujours planté là où il y a eu de l'arachide et inversement. Le mil profite de l'azote fixé par l'arachide qui est une légumineuse. Le maïs n'est, quant à lui, pas privilégié dans l'ordre de la rotation. Pour ceux qui ont intégré la culture du coton, la rotation biennale devient : mil/maïs-coton. De la sorte, le mil et le maïs profitent indirectement des engrais chimiques destinés au coton. Les villageois essaient de donner le plus de place possible au mil sur les anciennes parcelles de coton, cela pour des raisons d'exigences de la culture. Le maïs profite alors du reste de la parcelle où il y a eu du coton. L'arachide sera alors mis en rotation avec une parcelle laissée en jachère l'année d'avant. La jachère qui ne dure qu'un an est donc intégrée dans la rotation biennale qui devient arachide-jachère.

Il importe de souligner l'inégale répartition de l'apport technique et chimique qui s'observe dans le village. *« Avec la daba à la main, tu ne peux pas gagner de l'engrais chimique parce que tu ne peux pas faire un grand champ »* (Extrait de l'entretien n°7). Ainsi, n'ayant pas accès aux crédits puisqu'incapables de cultiver du coton sans matériel agricole et inversement, les paysans qui ne cultivent pas de coton n'ont pas non plus accédé aux engrais chimiques alors que les cultivateurs de coton en faisaient déjà profiter leurs cultures vivrières via la rotation biennale.

Cette différenciation matérielle influence tant sur la technique pratiquée (par exemple, la possession de charrue et bœufs permet le labour), que sur la rémunération (l'accès au crédit et aux cultures d'exportation sont une nouvelle source de revenu), que sur le social puisqu'on touche là au prestige, au capital culturel, à ceux qui pourront ou pas répondre à leurs nouvelles aspirations.

L'hétérogénéisation du système technique, économique et social a, à son tour, favorisé la diffusion du modèle consumériste au sein même du village. Ensemble, ils engendrent de nouvelles aspirations qui seront plus ou moins comblées selon les moyens. Les aspirations augmentent d'autant plus pour ceux qui n'ont pas accès aux nouvelles sources de revenu.

1.1.4 Un milieu en dégradation

Les villageois subissent de plus en plus de catastrophes naturelles : sécheresse, invasions acridiennes, inondations diluviennes, suite auxquelles certaines cultures maraichères ont été abandonnées, tel fût le sort de la tomate.

Les villageois se souviennent de saisons des pluies bien plus longues et de marigots profonds.

« E : Donc il y a moins de pluie qu'avant ? Tu l'as vu de toi-même ?

Ouais, ouais. Avant, quand on grandissait, à 8 ou 9 ans. Et bien, tout là, c'était des marigots. Actuellement il pleut mais l'eau passe et puis il n'y a pas de fortes pluies. Dans l'année tu peux avoir 60 mm, 50 mm une ou bien deux fois. Sinon avant, il pouvait commencer à pleuvoir le matin jusqu'au soir et c'était plus souvent ». (Extrait de l'entretien n°7)

Les habitants se souviennent aussi du temps où le travail était plus facile et de récoltes qui donnaient bien, du temps où il y avait beaucoup de bois et de forêts.

Le chef du village, ponctue son récit de constatations plutôt négatives sur l'état actuel de l'environnement :

« Il y a encore des terres fertiles, mais moins. (...) Sur la colline, sans engrais ni rien ça donnait bien pendant 8 ans. Mais ici dans la plaine, sans engrais tu ne peux pas faire 8 ans. (...) Plus je vieillis, moins il y a d'arbres et plus la terre s'appauvrit. Le désert s'approche, ça se voit bien » (Extrait de l'entretien n°16).

Aujourd'hui, sous l'effet des changements climatiques et des pressions anthropiques, la végétation est clairsemée et le sable prend de plus en plus de place sur les sols latéritiques. Le relief reste peu accidenté mais les massifs montrent des traces de ravinement à certains

endroits, dus aux effets combinés de l'érosion hydrique et éolienne. Les sols sous jachères, même les plus longues, ne constituent plus toujours des terres fertiles. Soit parce qu'ils ne l'ont jamais été, soit parce que la succession écologique ne permet plus aux sols de renouveler leur fertilité. Pour obtenir un même rendement, les agriculteurs doivent alors intensifier leur travail.

1.1.5 L'inflation

Pour contrer et réduire son problème de dette extérieure, le Mali, poussé par le FMI et la Banque Mondiale, a dû opérer depuis 1980 à un ajustement structurel qui s'est traduit par une diminution des budgets sociaux et par la privatisation de plusieurs secteurs de l'économie. Cet ajustement structurel désavantage les productions nationales qui doivent faire face à une concurrence internationale souvent subventionnée.

Toujours dans le cadre des politiques d'ajustement structurel, couplées à une logique de libéralisation de l'économie nationale, une dévaluation du franc CFA est en cours depuis 1994 afin de rendre les produits exportés moins chers et donc plus compétitifs. Cela a, dans les faits, accentué la précarité à laquelle doivent faire face aussi bien les producteurs qui doivent vendre plus pour une même quantité de devises étrangères que les consommateurs qui paient plus cher les marchandises. Tous les prix des produits non productibles au village ont augmentés, intrants compris alors que le prix du coton diminue.

Les villageois subissent également les importantes inflations dues aux catastrophes climatiques telles les sécheresses, les inondations diluviennes ou encore les invasions acridiennes comme celles qui, en 2005, ont conduit à une pénurie alimentaire. Ces troubles climatiques sont particulièrement difficiles à gérer puisqu'ils touchent tout le village mais aussi à toute la région. La demande explose alors que l'offre vivrière chute. L'inflation est meurtrière et amplifie la diminution des revenus. En effet, dans ce type de situation, la population ne peut faire face à la flambée des prix des denrées agricoles (MAEE, 2010).

Conclusions des changements exogènes

A l'issue de cette présentation des facteurs exogènes de l'intensification, il importe de comprendre les relations et l'influence mutuelle qu'exercent ces facteurs les uns envers les autres. Nous comprendrons donc qu'afin d'intégrer les cultures d'exportation au sein des systèmes agricoles ruraux, le gouvernement a ouvert l'accès à l'économie de marché via les crédits. Cela dans un contexte où les populations sont petit à petit séduites par un modèle

consumentiste porté par la mondialisation alors que l'agroécosystème est touché par la dégradation environnementale et les inflations. Bienvenue, cette meilleure productivité des rendements s'est donc opérée par une intensification du capital et du travail. L'ouverture économique et technique va avoir une influence sur la structure sociale qui se réorganise mais aussi se polarise. Il s'agit d'une polarisation qui n'est autre que le résultat qu'une différence dans l'accès aux moyens qui permettent d'augmenter la productivité de la terre. Et c'est finalement cette polarisation qui va participer au renforcement de la diffusion du modèle consommériste au sein même du village et ainsi renforcer le pouvoir de séduction des politiques gouvernementales en faveur des cultures d'exportation. La boucle est ainsi bouclée et exclu de son rouage la partie pauvre de la population.

1.2 Contexte

1.2.1 Croissance démographique

Afin d'estimer l'évolution démographique du village, plusieurs document ont été successivement récoltés auprès de la matrone²⁶, du chef de village, de la mairie et enfin de la cellule des statistiques nationales, en vain.

La matrone s'est régulièrement emmêlée dans ses cahiers, le chef de village a perdu certaines années de recensement dans les inondations et la population du village ne va pas nécessairement déclarer les nouveaux nés à la commune de Siby.

Si les recensements qui ont été faits au village par la matrone et le chef de village sont si lacunaires, on comprend maintenant pourquoi il est dangereux de se fier aux chiffres nationaux. Néanmoins, afin de se faire une idée, voici ce qu'apportent les informations récoltées : en 2004, le nombre total de villageois était estimé à 708 habitants avec un taux de croissance annuel moyen de 3,5 % (Mairie de Siby, 2004).

Cette population, si l'on tient compte du taux d'accroissement naturel aura atteint le double de sa taille en l'espace de vingt années. Il faut néanmoins souligner l'importante mortalité infantile qui atténue quelque peu cette croissance.

26 Appelée « matrone » par les villageois, cette femme tient le rôle d'infirmière et d'accoucheuse. Elle tient un registre des naissances de temps en temps.

Bien qu'il faille rester très prudent face à ces chiffres, nous pouvons admettre que la tendance au village est une forte croissance démographique qui implique non seulement des bouches supplémentaires à nourrir mais aussi une main d'œuvre en quête de travail.

1.2.2 Les aspirations augmentent alors que les moyens diminuent

En plus de la diffusion du modèle consumériste renforcée par l'hétérogénéisation technique, économique et sociale du village, il faut également considérer l'apparition de nouveaux coûts. Ceux-ci sont liés aux initiatives gouvernementales ou extérieures qui ont souligné la nécessité de la scolarisation et de la santé. Des moyens supplémentaires sont donc à prévoir par la population. La scolarisation n'est pas gratuite, ni le paiement des médecins dans un milieu à fortes contraintes sanitaires et où les familles comptent beaucoup d'enfants.

Les aspirations en augmentation contrastent avec la diminution des moyens. Nous venons de voir que le pouvoir d'achat diminue suite à une inflation qui persiste. Mais par moyens, nous n'entendons pas que le revenu ou le pouvoir d'achat. Nous entendons aussi les possibilités qu'offre le milieu naturel dont nous avons établi en amont le degré de dégradation.

Et pour cause, dans un village où le travail du sol est l'unique possibilité de survie possible, et dès à présent, l'unique activité rentable, la dégradation des sols et de l'environnement signifie aussi que les moyens diminuent. Cela en termes de qualité mais aussi en termes de quantité puisque l'agrandissement des surfaces destinées au coton restreint les surfaces disponibles pour les cultures vivrières. La terre devient alors un facteur de production limitant.

Face aux moyens économiques et écologiques en diminution, les acteurs vont se tourner vers des techniques plus rentables. Nous considérons ici que les moyens techniques sont également en diminution car les innovations techniques intégrées grâce au coton occultent celles qui auraient pu émerger de la dynamique interne du village.

Enfin, pour agir en connaissance de cause, il faut savoir que les intrants chimiques comportent certes des avantages à court terme mais d'énormes inconvénients à long terme. Les agriculteurs sont les mieux placés pour adapter leurs techniques selon les évolutions du milieu. Or, l'intensification via des cultures de rente et l'utilisation d'intrants chimiques sont des techniques venues de l'extérieur. Elles ont bouleversé tant l'équilibre avec le milieu que la vision que les agriculteurs ont de leur travail. Ceux-ci voient effectivement les bienfaits qu'apporte la chimie comme l'exprime une femme du village : « *Je trouve que la fertilité est meilleure avec le temps car maintenant on a les engrais. En plus on peut rester longtemps sur la même terre puisque c'est toujours fertile* » (Extrait de l'entretien n°26). Mais ce n'est que

dans quelques années ou générations qu'ils s'apercevront des conséquences de leurs choix. Il sera alors trop tard, ce sont des dégâts irréversibles pour les sols et l'eau dans un écosystème à la base fragile.

Conclusions du contexte

En conclusion, retenons que nous observons une diminution des moyens tant économiques, écologiques que techniques ainsi qu'une réduction des capacités de prises de décision avertie. Cela parce que les villageois n'envisagent pas les revers qu'une intensification par la voie du capital peut générer à long terme mais apprécient les bénéfices qu'elle peut apporter à court terme.

Parallèlement, nous avons vu que les aspirations augmentaient. Nous sommes là face à deux tendances à la base sans lien évident mais qui finissent par être antinomiques pour les villageois. Cette dichotomie : augmentation des besoins et diminution des moyens, est au centre de la logique des acteurs qui, selon leurs convictions et possibilités, vont y répondre de multiples manières. La pluralité des réponses ainsi que leur accessibilité selon les moyens va également renforcer l'hétérogénéisation du système ainsi que la diffusion du modèle consumériste.

Ces deux points ont été rassemblés dans le contexte tellement le paradoxe qu'ils représentent constitue la centralité de la situation, du contexte.

1.3 Changements endogènes

1.3.1 L'intensification agraire

Au Mali, sauf zones irriguées, la fréquence de culture ne peut excéder une exploitation annuelle puisqu'il n'y a qu'une saison des pluies. Par contre, l'augmentation de la fréquence de retour sur une même parcelle correspond effectivement à une diminution du temps de jachère. Nous allons voir quelles voies de l'intensification permettent de diminuer le temps de jachère tout en ayant pour objectif d'augmenter la productivité de la terre.

Le débat vieux de quarante ans, sur l'emploi du terme friche ou jachère (Ducourtieux, 2009) n'est pas l'objet de ce travail. Quant aux villageois, ils utilisent le terme jachère dans tous les cas puisque leur préoccupation n'est pas la durée de jachère ou de friche, mais le travail que représente la défriche pour la prochaine culture.

Cependant, ils parlent de « bingourou » ou nouveau champ pour désigner la défriche d'une jachère de longue date ou des parcelles qui n'ont jamais été cultivés de mémoire d'homme. Pour les friches ou jachères de courtes durées, ils parlent d'ancien champ. C'est soit un champ qui, comme nous l'avons vu en amont, entre dans la rotation biennale, soit un champ qui a été cultivé 3 à 4 ans, voire rarement 5 ans auparavant (mouvement ager-saltus) sur lequel on revient. On y restera un an ou plus alors qu'on restera minimum trois ans sur un nouveau champ, en fonction de la productivité du travail. « *Si tu n'as pas les moyens et que tu n'arrives pas à avoir de l'engrais, il faut changer. Après trois ans de travail, ta terre s'appauvrit donc on est obligé d'aller faire un nouveau champ et de laisser l'ancien champ un peu en jachère* » (Extrait de l'entretien n°7). Pour ce nouveau changement ils auront le même choix. Aller sur un ancien ou nouveau champ.

La fertilité est jugée nettement supérieure lorsqu'on opte pour le « bingourou », le nouveau champ. De plus, la défriche passée, le travail d'entretien du champ sera considérablement réduit puisque le temps de désherbage est significativement amoindri²⁷.

Par contre, le temps et la difficulté de travail augmenteront significativement tellement le travail de coupe est important. Il faut compter une semaine pour apprivoiser une friche alors qu'il faut un mois pour arriver au bout de la jachère, que tout puisse brûler. Si on fait un ancien champ (qu'on revient sur une friche), on débroussaille puis on brûle. C'est beaucoup plus rapide mais l'entretien du champ est continu, les adventices repoussent durant les cultures et la fertilité est moindre que celle d'une jachère.

On ne décide pas de faire une friche ou une jachère, on décide de retourner sur ce terrain plutôt que l'autre avec comme facteur limitant le travail, mais aussi la fertilité.

« E : pour en revenir au temps de jachère. Comment sais-tu vers où aller quand tu abandonnes un champ ?

I : Ca dépend de la fertilité de la terre. Je sais par exemple que le champ que j'ai laissé est mieux mais je sais aussi qu'on ne peut pas durer ici parce que la terre qu'on a laissée plus longtemps sans y toucher est plus fertile qu'ici. Mais si je vois une terre encore devant qui est plus fertile, là je laisse l'ancien champ ». (Extrait de l'entretien n°7)

27 Les villageois expliquent cela par une protection qu'offrirait les herbes et végétaux autour du champ fraîchement défriché.

L'introduction de la culture du coton et ce qu'elle implique en termes techniques a chamboulé les stratégies des acteurs qui, jusqu'ici, intensifiaient par la voie du travail ou de la terre. Les bœufs, la charrue et les intrants chimiques représentent un certain coût. Lorsqu'un capital supplémentaire est investi par unité de surface cultivée, on parle d'intensification du capital.

Si l'accès à la charrue semblait augmenter la productivité du travail, nous avons vu qu'il s'agissait plutôt d'une modification de sa nature. Le sarclage et les récoltes plus importantes, toujours réalisés manuellement ainsi que les dessouchages sur de grandes parcelles augmentent considérablement la pénibilité de défriche, travail le plus astreignant. Les agriculteurs défrichent alors plus volontiers des jeunes jachères où les arbres et leurs souches sont moins importants. On peut donc estimer que la culture attelée pousse à diminuer le temps de jachère. Le souci étant que les mauvaises herbes posent plus de problèmes dans les jeunes jachères (Bassett, 2002) et que la fertilité y est moindre.

L'accès aux engrais chimiques a alors permis d'allonger le temps de culture et d'agrandir les parcelles. Mais encore une fois, la meilleure productivité du travail que les engrais chimiques semblaient apporter a été remise en doute puisque les engrais chimiques et les cultures devenues sédentaires favorisent également la prolifération des adventices et imposent de nombreux labours. Cela étant dit, il en résulte que la jachère est raccourcie au point de ne plus figurer dans l'assolement.

Pour ceux qui n'ont pas pu se tourner vers la culture du coton et ce qu'elle apporte en terme technique, la pratique de l'AIB est devenue difficile. Cela car les meilleures terres arables sont occupées par le coton. Pour profiter de la succession écologique, ils doivent maintenant aller plus loin. Mais ces agriculteurs sont justement ceux qui n'ont pas les moyens de s'offrir le transport.

« Si tu veux pas être trop loin, tu seras obligé de retourner vite sur des terres où tu as déjà travaillé sauf si tu as les moyens pour le transport. Sinon t'es obligé de continuer, prendre cette souffrance là de la distance ou alors choisir de revenir sur une terre qui n'est pas encore fertile ». (Extrait de l'entretien n°7)

Or, lorsque le temps de jachère diminue, la prolifération des adventices et les défriches rapprochées rendent le travail encore moins productif. Ces agriculteurs sont donc contraints de retourner sur un ancien champ où la productivité du travail et de la terre décline si rapidement qu'il faut de nouveau défricher une autre parcelle. L'augmentation

Partie III : Analyse d'un cas particulier : le village de Djoulafondo

démographique pousse ces agriculteurs à cultiver plus sur un sol qui se dégrade, sans aucun moyen de restituer sa fertilité au sol.

Finalement, nous constatons que la phase de jachère diminue, que l'on fasse du coton ou pas, que l'intensification se fasse par la voie du capital ou du travail. Il en résulte que la silva, disparaît du paysage.

Bien que Google earth ne soit pas considéré comme une source scientifique, aucune photographie aérienne du village n'a pu être trouvée. Ce paysage, figure 9, permet néanmoins une appréciation visuelle d'un paysage fortement anthropisé où les composantes nécessaires à la succession écologique ne se retrouvent plus dans les proportions qui permettraient la pérennité de l'agroécosystème.

De fait, on voit que la silva, élément fondamental au bon fonctionnement de l'AIB, n'existe plus. Seules les mangeraies à la sortie du village et les arbres utiles tels le karité sont encore visuellement perceptibles.



Figure 5: Paysage villageois (Google earth, 2004)

La composante la plus présente est difficile à définir mais reste néanmoins, soit l'ager, soit un saltus.

Bien que les villageois estiment qu'il y a encore bien assez de terres, leur qualité et proximité avec le village ont une influence certaine sur l'organisation des champs.

Idéalement et comme faisaient les ancêtres, lorsque l'on changeait de champ, on gardait les parties de l'ancien champ encore fertiles et on défrichait la parcelle voisine.

Suite à l'extension des champs de coton et à la croissance démographique, il n'y a plus toujours de parties fertiles ou de parcelles libres à côté de l'ancien champ, il faut aller ailleurs. On peut alors avoir chaque culture sur un champ différent. Les rotations biennales demeurent mais il faut se déplacer. On obtient alors un assolement en mosaïque qui explique la difficulté à distinguer les deux éléments (*ager-saltus*) dans le paysage.

Si les paysans qui cultivent du coton comptent sur la fertilisation par la voie chimique, les agriculteurs qui pratiquent l'AIB ne peuvent plus compter sur la succession écologique.

Certains estiment que la meilleure fertilisation pour l'environnement se fait via les fumures organiques. Mais cela représente un énorme coût puisqu'il faut alors posséder une charrue et des bœufs afin de transférer la fertilité aux champs.

« Les déjections animales, ça prend pas beaucoup de place. Quand tu as eu 10 charrettes, tu as eu de la chance. On renforce avec les ordures des familles mais on est basés sur l'engrais même(...) Bon, aucune famille ici n'a les moyens d'avoir plus de 30 têtes ici. Et faut payer le Peul aussi (...) Il n'y a pas une somme collective dans la famille pour prendre le peul. Donc chacun se débrouille et finalement on ne fait pas. Si il faut payer 1000 CFA pour une vache à chaque fin de mois et tu en as 8. Donc tu ne le fais pas ». (Extrait de l'entretien n°1)

Les agriculteurs qui pratiquent l'AIB ne peuvent pas s'adresser au ton afin d'avoir accès aux crédits nécessaires à l'achat d'animaux et d'une charrette puisqu'ils sont incapables d'honorer une production de coton. Par contre, ils peuvent s'engager à rembourser des crédits au ton, s'il s'agit d'accéder aux intrants chimiques qui représentent un moindre investissement en une fois. La meilleure productivité de la terre leur permettra un surplus de cultures qu'ils pourront alors vendre.

Au-delà du moindre coût que représentent les engrais chimiques, certains sont convaincus que les bénéfices apportés sont supérieurs à la fertilisation par la voie organique. Quelle que soit leurs croyances vis-à-vis de la fertilisation, une forte adhérence aux engrais chimiques se marque au sein du village.

« Avec les engrais c'est vite fait et ça donne beaucoup aussi ». (Extrait de l'entretien n°6)

« L'engrais c'est mieux parce que ça peut servir deux ans ». (Extrait de l'entretien n°7)

« Le mil va bien pousser avec l'engrais qu'on avait mis sur le coton. Parce que l'engrais reste deux ans dans le sol, c'est pourquoi on l'aime tant ». (Extrait de l'entretien n°26)

« Même si la culture de l'arachide rend la terre plus fertile, il faut de l'engrais parce que quand tu en mets, la production marche, ça donne assez de graines et les coques sont plus grosses ». (Extrait de l'entretien n°7)

« L'engrais chimique qu'apporte la CMDT est beaucoup mieux que les fumures et le brûlis. Si on enlève les crédits, on cultivera comme ça sans rien. On va se contenter du peu qu'on trouvera, sans engrais ni rien. Alors on sera obligé de travailler encore plus. Le problème c'est que c'est cher et que tout le monde n'a pas les moyens pour en avoir ». (Extrait de l'entretien n°16)

Il s'agit là des paroles du chef du village qui pourtant, plus tard dans la conversation, rajoutera :

« Pour la nature c'est mieux les fumures qu'on met en tas mais on n'a pas les moyens d'utiliser ça parce que tout le monde n'a pas des charrettes. On ne sait pas transporter ça à la main. Sinon c'est ça qui protège le mieux la terre que les engrais chimiques ». (Extrait de l'entretien n°16)

Cette contradiction dans le discours est très fréquente chez les intervenants. Elle révèle la complexité du choix que doivent opérer les agriculteurs. En effet, beaucoup de facteurs entre en ligne de compte lorsqu'il s'agit de juger la qualité d'un produit : disponibilité, rapidité, coût, efficacité, charge de travail, etc. L'impact sur la productivité prime alors souvent sur les conséquences environnementales de la technique. Encore une fois l'analyse à long terme est occultée par les soucis du court terme.

Conscients ou pas de ce que sont les engrais chimiques pour l'environnement, la population est persuadée de ses bienfaits tant sur les cultures d'exportations que sur les cultures vivrières. Dorénavant, l'objectif est de se procurer de l'engrais chimiques qui devient alors la solution pour restituer la fertilité au sol. De plus, les engrais sont également accessibles aux femmes qui n'ont pas accès à l'attelage.

Au vu de cette demande croissante pour l'obtention d'engrais subventionnés, cette fois à des fins vivrières, la CMDT a tenté de permettre l'organisation d'un transfert de la gestion de sa sous-filière intrants à des organisations de producteurs. L'échec d'un tel transfert et ce qu'il met en jeu demeure controversé (Coll., 2004). Néanmoins, commence à se développer des

Partie III : Analyse d'un cas particulier : le village de Djoulafondo

réseaux informels d'approvisionnement en engrais, en provenance du Sénégal. Des associations de femmes ou de paysans non-équipés, identiques aux tons pour les cultivateurs de coton se forment.

Selon le ministère de l'énergie, des mines, et de l'eau, la production agricole du village est autoconsommée à 90% (MMEE, s.d.). Nous serions donc dans une agriculture de subsistance qui, en plus d'avoir un degré élevé d'autoconsommation, se caractérise par un système où l'élevage est de moindre importance que la culture des sols, avant tout, céréalière (Bogaerts, 2009).

Or, si nous faisons le calcul, sur base de la famille de Z. qui cultive le coton et qui a donc accès aux intrants subventionnés, le degré de consommation est largement inférieur à celui qui caractérise les agricultures de subsistance. De plus, la production d'arachide excède la production de mil alors qu'elle est largement moins autoconsommée.

Pour ceux qui en ont les moyens, nous assistons là au passage d'une agriculture de subsistance à une agriculture commerciale. Seule la dominance de l'agriculture correspond toujours à la définition de l'agriculture vivrière. Mais la culture la plus importante en termes de production et d'exportation est dorénavant l'arachide, culture féminine.

L'autoconsommation n'est pas synonyme d'autosuffisance. Cette mesure aide juste à nous situer dans la logique économique villageoise. Pour ceux qui ont les moyens, on passe d'une agriculture vivrière d'autoconsommation à une agriculture commerciale dont les excédents sont vendus aux villageois ou au marché de Siby.

Production, consommation et vente de la famille de Z.	Mil (175 CFA/kg)	Maïs (125 CFA/kg)	Coton (170 CFA/kg)	Arachide (275 CFA/kg)
Production	33 sacs	27 sacs	17 sacs	40 sacs
Autoconsommation	23 sacs	10 sacs	/	5 sacs
Pourcentage d'autoconsommation	69,4	37	0	12,5
Vente	10 sacs	17 sacs	17 sacs	35 sacs
Gains	1750	2125	2890	9625

Tableau 1 : Degré d'autoconsommation des productions en 2010, sur base de la famille de Z. (Réalisation personnelle) Unité monétaire : CFA (1 Franc CFA+~0,0015 €). Unité de mesure : inconnue.

Nous voyons là à quel point l'engrais chimique fait partie de ces nouvelles aspirations. A ce titre, nous pouvons même considérer que l'engrais chimique est un besoin puisqu'il devient indispensable pour la restitution de fertilité à l'agroécosystème. De plus, le passage à la commercialisation des cultures permet d'homogénéiser l'accès à l'économie de marché pour tous les villageois et non plus seulement aux producteurs de coton.

L'intensification via les engrais chimiques est une solution devenue accessible qui permettra de contourner temporairement cette impasse où l'unique voie de sortie est de cultiver plus sur un sol qui se dégrade.

Finalement, que la culture soit attelée ou pas implique une diminution du temps de jachère et impose de trouver les moyens d'investir plus en capital, qui devient alors le facteur de production limitant. La différenciation technique demeure néanmoins puisque l'accès à l'attelage permet d'étendre les superficies sous culture et de profiter des intrants chimiques subventionnés par la CMDT.

1.3.2 L'introduction de nouvelles sources de revenus

Afin d'obtenir les crédits nécessaires pour l'achat des engrais chimiques, du matériel agricole, des besoins et aspirations croissants, ou plus largement : pour augmenter leurs moyens économiques, les villageois se tournent vers ce qui est possiblement rentable.

1.3.2.1 Diversification de l'agriculture et transition charbonnière

Au-delà de la culture du sol, d'autres pans de l'AIB telle que la cueillette se développent, à des fins commerciales.

La dernière diversification pratiquée au village est la confection et vente du beurre de karité par les femmes. Néanmoins, c'est surtout la commercialisation de mangue qui prend une ampleur considérable. Les acheteurs (touristes, bamakois, consommateurs des pays limitrophes) viennent sur place ou les trouvent à Siby. Des camions en partance de Mauritanie font même le déplacement jusqu'au village pour revendre les mangues dans leur pays où elles constituent un bien de luxe par excellence. Siby en tire même une certaine réputation, ce sont ses mangues qui, les premières, apparaissent sur le marché malien.

Durant la saison sèche, une grande partie de la journée est consacrée à boire du thé sous les manguiers que l'on surveille des « voleuses » qui veulent aller se faire de l'argent au marché

de Siby. Ces voleuses sont les femmes du village qui n'ont pas accès à la propriété de la terre justement concrétisée par la plantation d'arbres.

Enfin, la transition charbonnière à laquelle on assiste aujourd'hui répond à la crise actuelle de gaz qui touche les citadins (suite à la suppression des subventions). Avec une moindre intensité, c'est tout de même la seule activité qui perdure durant l'hivernage. La capitale n'étant pas loin, le charbon de bois est devenu une source de revenus importante vers laquelle se tournent les paysans équipés comme non-équipés, femmes et enfants compris. Le transport de bois et de charbon de bois vers les villes se fait par charrettes et tracteurs venus de Bamako. Cela dit, le charbon de bois est dorénavant consommé dans le village où pourtant, la crise n'a pas pu créer de manque puisque le gaz n'y a jamais existé, le bois de chauffe répondait alors entièrement aux nécessités énergétiques.

« Le charbon c'est un moyen de trouver de l'argent On sait que c'est pas bien mais si tu fais pas le charbon, comment tu fais ton programme ? Si je travaille le charbon, je peux acheter l'engrais. Ici, tout le monde travaille le charbon. (...) Si t'as pas trouvé tes sacs de mil, tu fais le charbon et à la saison sèche tu vas chercher le charbon encore pour payer le mil. Même à l'hivernage il y a le charbon ». (Extrait de l'entretien n°9)

1.3.2.2 L'exode ou les « enfants-aventuriers »

S'il y a bien un phénomène d'exode rural où les jeunes consomment la production du village en échange de leur main d'œuvre durant l'hivernage, les villageois misent aujourd'hui sur un exode à destination internationale, sur les « enfants-aventuriers ». On ne part pas définitivement, on part, on envoie de l'argent au village et on revient. C'est une migration internationale temporaire. Cette nouvelle logique économique va avoir une influence considérable sur le comportement démographique et social. Nous approfondirons donc ce point dans la partie consacrée à la démographie.

1.3.2.3 Subsistance de pratiques traditionnelles

Les nouvelles techniques agricoles, venues de l'Occident, représentent un progrès aux yeux des villageois. Ils jalourent fortement nos tracteurs et ont vu de leurs yeux les bienfaits des intrants chimiques. Pourtant, même lorsque l'intensification en cours ne nécessite plus de défricher ni de brûler, certains traits de la technique traditionnelle subsistent et exercent une pression supplémentaire sur l'agroécosystème.

Comment est-il possible que la proportion de population pratiquant le brûlis ne diminue pas au même rythme que l'évolution technique en cours ?

Que les paysans qui n'ont pas accès aux intrants continuent à brûler pour restituer la fertilité au sol semble logique. Qu'en est-il de ceux qui ont les intrants et qui restent sur la même parcelle plus longtemps?

Afin de répondre à cette question, nous allons parcourir les différentes causes de feux identifiées par Z. et complétées par les observations (Carnet de terrain p.8 et 184)

Il y a tout d'abord : « les chasseurs. Quand ils tirent sur un gibier et qu'il court dans la forêt pour se cacher, ils mettent le feu pour qu'ils puissent l'avoir. Parce que quand la forêt est trop touffue, le gibier peut mourir dans un coin sans qu'on ne le retrouve alors que si on met le feu aux herbes, on voit le gibier qui est couché quelque part.

Mais aussi : les fumeurs qui, en passant, jettent leur cigarette dans l'herbe alors que c'est la saison sèche. Quand il y a du vent, ça peut s'allumer.

Sans oublier : Les femmes aussi. Par exemple, un gros bois mort. Si c'est sec, c'est un peu difficile avec la hache donc elles préfèrent mettre des petits morceaux de bois au pied de l'arbre et puis mettre du feu. Quand le feu s'allume, ça prend le tronc de l'arbre. Dans une nuit ou deux, ça fait tomber l'arbre et avec la hache, maintenant, elles viennent couper les petites branches [...] ça brûle un peu, un peu, un peu, jusqu'à finir l'arbre et qu'il tombe.

Et enfin Z. termine par : ceux qui font du charbon, quand ils le font et qu'ils l'enlèvent parce qu'il est cuit, ils le tirent avec un râteau. En tirant, une braise de charbon peut aller tomber sous les herbes mortes, sèches quoi. Tôt ou tard, ça s'enflammera en bas, en bas, jusque ça prenne feu. Quand ça prend feu, eux n'ont pas besoin de ça, ils n'ont besoin que de leur charbon. Ils laissent le feu partir comme ça. Tout va brûler, eux s'en fichent, ils ont besoin de leur charbon seulement ».

Il conclut qu'il s'agit des quatre cas les plus fréquents au village. De par nos observations nous pouvons toutefois ajouter quelques raisons supplémentaires à cette liste. L'une d'elles est qu'en brûlant on provoque la fuite des serpents hors des maisons pendant la saison sèche. De même quand un serpent est repéré, tapi dans les hautes herbes on brûle celles-ci afin de tuer l'animal. (Carnet de terrain, p.184). Il y a aussi les enfants encore mal aisés avec la

pratique du brûlis qui réalisent des petits tas à brûler réalisés trop loin²⁸ et qui touchent la brousse suite à une mauvaise délimitation du champ à brûler. Reste à souligner que le feu est aussi présent dans le rituel d'acquisition du miel. Quand on monte tout en haut de l'arbre pour exploiter la ruche, on y va avec des pailles en feu pour prendre le miel sans se faire attaquer. Quand la paille tombe, ça peut provoquer un feu surtout en saison sèche lorsqu'il y a des feuilles mortes au pied de l'arbre. (Carnet de terrain, p.134)

Tous ces feux de brousse sont accidentels mais leurs conséquences pour le milieu n'en sont pas négligeables pour autant. Voyons à présent quelles sont les causes intentionnelles du brûlis.

Après l'hivernage, particulièrement quand les pieds de mil ont bien donné on met également le feu au champ. Un mil qui a bien donné se caractérise par un pied large et costaud ancré dans le sol. Brûler permet alors de passer avec la charrue sans blesser les bœufs. De plus, « *quand le champ donne bien, brûler facilite le travail* ». (Extrait de l'entretien n°17)

Mettre le feu est également incontournable pour tous ceux qui travaillent encore manuellement : quand tu travailles à la daba, il faut mettre le feu. Ça c'est sur (Extrait de l'entretien n°17). La pratique du brûlis est également dotée d'une signification sociale forte, en ce sens qu'elle renvoie à un sentiment d'utilité, particulièrement chez les vieilles personnes. « *Parce que beaucoup disent que quand tu es toujours assis, tu vieillis vite* ». (Extrait de l'entretien n° 7). De fait, les vieux à la retraite préfèrent rester actifs et se rendre au champ pour brûler les parcelles. Mais encore, la technique du brûlis nous renvoie à la notion de propreté. Ainsi le feu permet d'obtenir des parcelles propres et lisses. Enfin le feu est souvent justifié par l'économie de travail qu'il permet. Que certains parlent de fainéantise est une réalité mais à cela s'opposent de nombreux discours décrivant une situation où la pénibilité du travail évolue en s'accroissant.

Ces différentes situations, où prend cours la pratique du brûlis, sont donc conscientes et intentionnelles. Or, un seul de ces feux volontaires est utile au renouvellement de la fertilité, celui des agriculteurs et agricultrices qui travaillent à la daba.

Le brûlis ne se résume donc pas à une technique de facilitation du travail ou de fertilisation, c'est une pratique qui tire plus du comportement social.

28 Normalement les petits tas sont mis en ligne pour éviter trop d'efforts de déplacement.

Ainsi, la pratique du feu, au lieu de diminuer à mesure des modifications que connaît le système (obtenions de matériel et d'intrants chimiques), a augmenté. Avec le temps, la pratique du brûlis est passée de tous les 10-20 ans à tous les ans. « *Avant on brûlait moins parce que tout se faisait à la main. Avec les matériaux, tu peux faire un ha alors qu'avec la main, un demi ha ou 0,75* ». (Extrait de l'entretien n°1).

Conclusions des changements endogènes

La diminution du temps de jachère, causée par l'intensification des trois facteurs de production, va être contournée par les engrais chimiques, plus accessibles à court terme. Le capital devient alors également le facteur limitant pour les agriculteurs qui ne font pas de coton ainsi que pour les femmes. Les villageois vont alors développer des stratégies afin d'élargir l'ouverture économique qui permettra le passage à la culture commerciale. L'intensification via les trois facteurs de production, la cueillette, la transition charbonnière, ainsi que l'exode sont des stratégies que les villageois ont développées afin de dépasser le paradoxe villageois. La volonté d'intensification, à la base exogène, est maintenant adoptée par les villageois qui en deviennent les acteurs. Cela dit, certains traits de l'AIB, telle la pratique du brûlis, subsistent.

Ces stratégies ou changements endogènes participent à l'hétérogénéisation du système qui comme on l'a vu, renforce à son tour la diffusion du modèle consumériste.

Conclusions des causes de l'intensification

L'introduction des techniques occidentales par le gouvernement va être facilitée par le paradoxe villageois. Alors que le facteur de production limitant était le travail, il devient également la terre et le capital. En réponse, les villageois vont développer des stratégies visant à renforcer l'ouverture à l'économie de marché. A présents acteurs de l'intensification, leurs stratégies renforcent l'hétérogénéisation du système et donc les aspirations via la diffusion du modèle consumériste. Le paradoxe s'autoalimente et va engendrer des conséquences sur l'agroécosystème que nous allons, de suite, aborder.

2. Conséquences de l'intensification

Le découpage thématique est le même que pour les causes de l'intensification si ce n'est que nous terminerons par le contexte, afin de faciliter la compréhension.

2.1 Changements exogènes

2.1.1 Dépendances

Nous venons de voir que les rendements des cultures vivrières, de rente et d'exportation, nécessitent de plus en plus d'investissement en travail et en capital. Or, l'accès aux intrants chimique subventionnés via la CMDT n'est plus si certain.

Depuis les années 2000, la filière coton est en difficulté suite aux instabilités du marché international (diminution du cours du dollar et du coton, surproductions chinoises et indiennes qui étaient les principaux acheteurs de coton africain, compétition face à des productions cotonnières subventionnées) ainsi qu'aux incidents climatiques comme en 2004, lors de la destruction des stocks de la CMDT par les inondations diluviennes. La CMDT a de plus en plus de mal à honorer les paiements aux producteurs qui subissent également les effets des inflations.

Aujourd'hui les agriculteurs de coton doivent acheter les semences de la prochaine campagne alors qu'ils n'ont pas encore été payés pour la précédente. Bien que l'Etat ait mobilisé de grosses sommes d'argent pour rétablir la situation, le gouvernement n'a plus su faire face. Par conséquent et sous l'imposition du FMI et de la Banque Mondiale, la CMDT a baissé les prix à la production et supprimé les subventions aux engrais chimiques afin d'augmenter sa marge bénéficiaire.

Pour encourager les producteurs de coton qui dès lors voyaient leurs revenus diminuer, la CMDT a annoncé un prix d'achat du coton très intéressant. Ont été proposés 100 CFA de plus par sac mais sans aucune sécurité à propos du prix des engrais chimiques. Or ce prix-là est annoncé lorsque l'ensemencement a déjà eu lieu. Ainsi, alors que d'un côté la CMDT offre une sécurité financière en annonçant à l'avance le prix d'achat des sacs de coton, elle n'offre d'un autre côté, aucune garantie sur le prix des intrants chimiques qu'elle a cessé de subventionner.

De plus, les difficultés que rencontre la CMDT sont également liées à l'approvisionnement des engrais qui, comme nous l'avons vu, sont achetés à la Côte d'Ivoire, au Sénégal et à la

France. L'enclavement du pays le rend fortement tributaire du trafic inter-Etats notamment sur les deux axes Bamako-Abidjan et Bamako-Dakar par lesquels l'essentiel des intrants chimiques sont acheminés. Or, ces axes subissent des perturbations qui freinent l'accès aux engrais chimiques. Il y a eu tout d'abord la grève des camionneurs sur l'axe Bamako-Abidjan. En parallèle, il faut noter la concurrence avec d'autre agro exportation (cacao, café) qui diminue le nombre de camions disponibles à l'acheminement d'engrais chimiques. A cela s'ajoutent les difficultés politiques que connaît la Côte d'Ivoire qui provoquent des blocages aux frontières. Mais il y encore, l'augmentation des tarifs de transport, le manque de wagons sur l'axe Bamako-Dakar ainsi que la fréquence des ruptures de trafic sur ce deuxième axe qui ne font qu'endiguer la situation (CMDT, 2004).

Si la CMDT était déjà privatisée à 40%, sa totale privatisation imposée par les instances internationales, est considérée comme l'ultime possibilité pour redynamiser la filière coton. Elle permettrait l'ouverture à des capitaux étrangers, l'amélioration des capacités techniques ainsi qu'une main d'œuvre plus qualifiée. Autrement dit, une meilleure rentabilité. L'objectif déclaré de la privatisation est de protéger le budget étatique des risques financiers engendrés par les fluctuations du marché. Celle-ci sera effectuée par vente d'action via un appel d'offre international.

L'importance que revêt la filière coton tant sur le plan de l'économie nationale que sur le plan des agroécosystèmes villageois sera exposée à une gestion de la rentabilité. Si la relève est mal gérée, les conséquences seraient alors désastreuses.

La privatisation comportera des licenciements de personnel alors qu'aucun plan social n'est prévu. Pour les salariés qui resteront au sein de la nouvelle compagnie privatisée, les conditions salariales et les structures de travail seront différentes bien qu'elles ne soient pas encore prévues. Tout comme ne sont pas prévues les conditions futures pour les paysans qui, en plus d'avoir intégré le coton dans leur économie, en sont dépendant pour avoir les moyens d'acquérir les intrants chimiques, devenus le moyen premier de restitution de la fertilité à l'agroécosystème.

Le danger est que, suivant une politique d'entreprise différente qui mise avant tout sur la rentabilité, le prix des intrants chimiques continuent à augmenter et les prix à la production de diminuer. Pire, qu'une fois le secteur coton jugé non rentable, il soit abandonné.

C'est dans un dangereux climat d'incertitudes que le processus de privatisation de la CMDT se concrétise actuellement.

Conclusions des changements exogènes

La CMDT, exposée aux instabilités du marché international, aux incidents climatiques et donc aux inflations est également dépendante des pays limitrophes pour son approvisionnement en intrants chimiques. Suite à incapacité à surmonter de telles difficultés, la CMDT est en voie de privatisation. La suppression des subventions aux producteurs de coton qui s'en suit, les expose aux dangers d'une gestion axée sur la rentabilité. Si des efforts ont été consentis afin d'encourager les producteurs de coton, aucune garantie n'est donnée sur le prix des engrais, connus après les semis.

2..2. Changements endogènes

2.1.2 Dégradation de l'agroécosystème

Les villageois, de moins en moins satisfaits des services de la CMDT commencent dès lors à délaisser le coton tout en gardant les engrais chimiques comme moyens de restitution de la fertilité au milieu. Tout comme les agriculteurs qui n'avaient pas accès aux subventions sur les engrais de la CMDT, les cultivateurs de coton se tournent vers le marché informel des engrais. Or, ces réseaux sont confrontés aux mêmes contraintes que la CMDT, c'est-à-dire, les effets de la dépendance extérieure concernant l'importation d'engrais chimiques.

Suite aux politiques libérales, un marché formel de l'intrant se développe mais accentue la non-uniformité des prix rencontrés sur les marchés informels.

Ainsi, les nouvelles habitudes attrayantes devenues des besoins, sont de plus en plus dépendantes de l'extérieur, au point qu'il ne soit plus possible de faire marche arrière. Que faire quand le prix des intrants augmente alors que les semis sont déjà réalisés ? Même en décidant d'abandonner le coton, les agriculteurs vont devoir renforcer leurs sources de revenus afin de payer les intrants chimiques.

Afin d'apprécier la durabilité du processus d'intensification auquel ont participé les villageois, il convient ici d'identifier les conséquences positives ou négatives que les stratégies des acteurs amènent à l'agroécosystème. Si la dégradation du milieu n'était pas clairement imputable au système d'exploitation villageois, celle-ci devient une dynamique endogène.

Dans un agroécosystème en équilibre, les sorties exigent la même qualité et quantité que les entrées (A, P, K, Ca et oligo-éléments) (Dufumier, 2004). Nous ne disposons pas de données quantitatives concernant les flux de matières et d'éléments nutritifs. Cependant, nous pouvons tenter de dégager quelques tendances des effets de la pratique agricole actuelle sur la fertilité des sols. Afin d'établir un bilan minéral grossier, nous allons voir l'évolution des intrants et extrants de l'agroécosystème.

En termes d'intrants, nous allons voir ci-dessous que l'augmentation de la biomasse dans les extrants implique une moindre quantité disponible pour sa restitution à l'agroécosystème. Les villageois complètent alors avec les déjections animales et humaines gardées durant l'année dans les parcs et fosses. Aussi, ils y incorporent les déchets ménagers et des pailles récoltées

dans les jachères voisines. Il y a donc plus de déplacement de la biomasse que de transfert sur place.

Les intrants chimiques permettent une biodisponibilité des minéraux primaires. La solution du sol peut profiter d'une fertilisation minérale. Le souci est qu'on apporte des engrais chimiques N, P, K sur des sols carencés sans inclure les oligoéléments. Cette absence va limiter l'efficacité de N, P, K sur la productivité de la terre dont les rendements deviennent alors décroissants.

Des éléments nutritifs sont également apportés aux sols via les dépôts atmosphériques sous l'influence de l'Harmattan. De même, la fixation biologique de l'azote constitue un intrant que les légumineuses, telles que l'arachide fixent de manière symbiotique (Roy *et al.*, 2005).

En termes d'extrants, nous pouvons d'abord citer les récoltes. Les agriculteurs exportent la biomasse du champ pour la consommer. Il s'agit ici des cultures vivrières. Il faut désormais, également considérer l'importante exportation de biomasse que constituent les cultures commerciales et d'exportation.

Le bois représente également une importante sortie de l'agroécosystème. Comme nous l'avons vu en amont de ce travail, l'exploitation du charbon de bois constitue une nouvelle source de revenus. Or les villageois ont pour seule source d'énergie le bois de chauffe que l'on va cueillir sur les friches ou jachères. Depuis les grandes sécheresses, la demande en bois de chauffe augmente également. Les villageois coupent et vendent le bois au bord de la route qui traverse le village. Ici aussi, il faut considérer que la demande croissante dépasse le village et résulte aussi de la demande urbaine. Bien que l'on épargne les arbres fruitiers, les arbres utiles à la médecine ou à l'alimentation et les arbres ombragers sur les champs, la surexploitation de bois de chauffe et du charbon de bois ne participe plus à la protection et fertilisation des sols via le couvert végétal ou la succession écologique. De plus, la transition charbonnière qui émerge avec de nouvelles aspirations néfastes pour l'environnement telles que la tronçonneuse à essence, engendre fréquemment des incendies accidentels.

Bien que les villageois soient pleinement conscients des dégâts engendrés par une telle pratique, l'exploitation du charbon de bois prend de plus en plus d'ampleur. Le charbon commence, maintenant, à être consommé au village, pour la préparation du thé.

« E : pourquoi alors est-ce que les gens disent que c'est mal de faire du charbon ?

Parce qu'on craint qu'après, la sécheresse va venir. Parce que sans arbres, il y a le désert et il n'y a pas de pluie. Vers la côte d'Ivoire et les pays de l'Afrique centrale, il y

a beaucoup de forêts et la pluie c'est à tout moment. Ici il y a des arbres encore mais on ne veut pas que les arbres finissent pour nous mettre dans la sécheresse. Parce que quand il n'y a pas d'arbres, c'est le Sahara. Et le Sahara c'est sans pluie. C'est pour ça qu'on veut interdire le charbon, sinon c'est pas pour les brûlures des champs, c'est à cause de la sécheresse parce que sans arbres, il n'y a pas de pluie ». (Entretien n°7)

Suite aux problèmes de transfert des compétences environnementales ainsi qu'au problème de la superposition du droit foncier et coutumier, le bois de chauffe et le charbon de bois se font exploiter de manière frauduleuse. Les Eaux et forêts délivrent des permis de coupe aux étrangers en échange d'argent. Cet organisme de l'Etat se base sur la propriété nationale des terres alors que les villageois estiment que les terres leur appartiennent. Cela n'aide pas les villageois à arrêter de couper du bois. L'unique possibilité légale qui permettrait l'arrêt de l'exploitation frauduleuse est de passer par une convention locale soumise à la mairie de Siby. Pour prétendre à la convention locale, il faut créer un ton de 3 villages qui s'engagent à ne plus exploiter de bois.

Le bois pour la construction des lits ou les pailles pour la construction des habitations, semblent être de l'ordre du détail. Mais encore une fois, cette biomasse ne pourra plus être restituée à l'agroécosystème.

Qu'il s'agisse de fertilisation via la décomposition de MO ou via les intrants industriels, les végétaux absorbent sous la même forme les nutriments inorganiques. La différence est que la biomasse libère progressivement les nutriments alors que les fertilisants industriels sont directement disponibles. Le souci est que le sol ne sait retenir ces minéraux longtemps. Ceux qui ne sont pas absorbés sont perdus par lessivage et rejoignent la nappe et les cours d'eau qu'ils polluent. Le lessivage entraîne les ions des couches supérieures du sol vers des couches plus profondes. Ce mécanisme est à l'origine d'une importante perte d'éléments nutritifs et de la pollution de l'environnement.

Enfin, le mécanisme d'érosion hydrique ou éolienne qui implique le déplacement de particules du sol, modifie la texture du sol et diminue significativement la fertilité.

Si le développement de parcs à mangroves ou à karités participe à l'auto-entretien de la fertilité, sur place, les autres stratégies d'acteurs, excepté l'exode, induisent une augmentation des extrants de l'agroécosystème. De même, la subsistance de la pratique du brûlis, implique que les sols ne sont plus protégés. Nous avons vu que la seule possibilité de restitution de fertilité au village était une restitution suffisante de biomasse, afin que l'agroécosystème soit

dans un certain équilibre. Or, si l'on considère l'évolution des activités avec ce qui rentre et sort de l'agroécosystème, on peut clairement constater que l'apport en biomasse diminue.

Nous assistons ainsi à un changement de logique de fertilisation dont les villageois n'ont pas pleine conscience. Les intrants industriels nourrissent partiellement la plante mais le sol s'appauvrit et demande un investissement en capital. Alors que l'apport en intrants organiques demande du travail mais constitue une solution locale pour protéger les sols de la radiation solaire directe et des pluies torrentielles qui mènent à l'érosion et au lessivage. La raréfaction du couvert végétal ouvre la porte au processus de désertification en cours à l'échelle nationale.

Conclusions des changements endogènes

Finalement le processus d'intensification en cours implique une dégradation de l'agroécosystème. Les extrants sont plus importants que les intrants chimiques non adaptés au milieu, qui en plus de polluer le milieu, ont des rendements décroissants. Les stratégies d'acteurs et la subsistance du brûlis impliquent un amoindrissement des possibilités de restitution de la fertilité et la protection des sols. Le capital demeure un facteur de production limitant alors que la productivité du travail continue de diminuer au même titre que le facteur de production terre. Les villageois privilégient les logiques à court terme, jugées plus accessibles. Cela consciemment comme dans le cas de l'exploitation du charbon de bois ou plus inconsciemment lors de l'utilisation d'engrais chimiques ou du maintien de la pratique du brûlis.

Les stratégies mises en place par les acteurs pourraient leur permettre de délaisser le coton mais pas les engrais chimiques dont dépendent également les cultures vivrières et commerciales. Or, comme la CMDT, l'approvisionnement des villageois dépend d'un extérieur sur lequel ils n'ont aucune prise. Ainsi, les aspirations, parfois devenues des besoins seront exposées à la volatilité des prix, fruit des politiques libérales.

2.3 Contexte

2.3.1 L'accroissement démographique se maintient

Toutes les réponses des acteurs nécessitent le maintien de l'accroissement démographique puisque la productivité du travail n'a cessé de diminuer et que l'introduction d'une source de revenu via l'exode signifie, dans les faits, qu'on exporte la main d'œuvre en conservant un taux de croissance énorme.

La population continue délibérément à maintenir une forte fécondité pour multiplier les chances d'avoir des enfants-aventuriers qui enverront de l'argent. Mais comme les jeunes émigrent, il n'y a plus assez de main d'œuvre pour la culture des champs au village. Par conséquent, on compte davantage sur l'argent extérieur via les enfants aventuriers que sur le travail que la progéniture pourrait fournir aux champs.

« Mon premier fils, il est en Guinée équatoriale. Il a à peine 24 ans. Ce fils-là, quand il était à l'école, un jour on était assis, on prenait du thé, et il m'a dit « papa je vais ». Quand il est revenu, il a payé une cour à Bamako pour 4 millions. Bon, il est venu il n'y a même pas un mois et il a déjà construit 8 chambres là. Il dit que le reste, il va faire ça en étage. À chaque fois qu'on lui téléphone il envoie l'argent. Bon, ses copains qui sont ici ils disent « ha, ça ! Il faut partir ». C'est ça qui les rend fous. Mais une fois que ton enfant est à l'aventure, il ne faut plus le compter parmi la population de la famille, ils ne viennent plus pour cultiver hein ! (...) Tu peux voir notre Imam, on peut dire qu'il a plus de 11 garçons mais il n'y en a qu'un auprès de lui, tous les autres sont partis ».
(Extrait de l'entretien n°7)

On constate donc que le nombre de naissances est justifié car il augmenterait les chances d'avoir des enfants aventuriers et donc plus de moyens économiques. Cependant on remarque également que dans certaines familles qui cultivent encore à la daba, les naissances sont les bienvenues mais sous certaines conditions. En effet, aujourd'hui la scolarisation occupe les enfants loin des préoccupations agricoles, ces familles se retrouvent alors en sous-effectif de travail. A cela s'ajoute la propension des jeunes à tenter l'expérience internationale qui constituent pour certaines familles une perte importante de force de travail qui n'est que maigrement compensée par les envois d'argent. Ces familles ont en effet des besoins en travail plus élevés qu'en capital.

« E : Quand on travaille à la daba sans engrais et qu'on fait beaucoup d'enfants, c'est un problème ou une solution ?

C'est un problème parce que pour les nourrir c'est pas facile. Actuellement tous les enfants sont à l'école, ça veut dire qu'ils ne pourront travailler avec toi que le dimanche et ça peut te mettre en retard. C'est pourquoi souvent on préfère ne pas envoyer les premiers à l'école, comme ça ils restent ici et ils peuvent t'aider. La plupart des premiers fils sont là sans aller à l'école. Si tu tombes malade, qui va aller aux champs ? C'est pour ça ». (Extrait de l'entretien n°20)

Ainsi, cette ouverture sur un extérieur attrayant, où l'argent semble facile, détourne l'attention des jeunes de l'unique activité de subsistance du village : l'agriculture. Parce que cette activité devient de plus en plus difficile mais aussi parce que la diffusion du modèle consumériste laisse entrevoir une vie plus douce, ailleurs.

Une polarisation au sein des villageois va de nouveau émerger, suite aux différentes pratiques agricoles et les moyens de productions qu'elles impliquent. Cela au point que les familles pauvres envoient leurs enfants pour travailler sur d'autres champs en échange d'argent alors que la productivité de la terre et du travail diminue d'autant plus pour ceux qui n'ont pas accès aux intrants chimiques ou aux terres arables.

Le choix de l'intensification et l'introduction de nouvelles sources de revenus sont deux stratégies d'acteurs qui conduisent au maintien de l'accroissement démographique qui, à leur tour renforcent la dichotomie villageoise.

2.3.2 Les aspirations augmentent alors que les moyens diminuent

Pour tous les villageois, les moyens économiques sont en diminution. Les subventions ont disparu et la libération ouvre les portes à la spéculation sur les engrais chimiques de plus en plus difficilement accessibles. Les femmes voient leur condition de vie se dégrader. Elles n'ont ni accès à la charrue, ni aux terres ce qui signifie qu'elles ne sauraient être propriétaires de manguiers. Elles n'ont que l'arachide, le charbon de bois et les karités dont l'exploitation est libre. Pourtant nous avons vu que ce sont elles qui vendent le plus. C'est dans leurs greniers que l'on va chercher l'arachide en cas de problèmes ou durant la période de soudure. Quelque soit le statut ou la technique pratiquée, les moyens économiques diminuent. De plus, les inflations persistent.

Nous avons vu que l'intensification par la voie du capital ainsi que les stratégies d'acteurs et la subsistance du brûlis, excepté l'exploitation des manguiers ne sont pas durable. De plus, suite à l'augmentation des superficies de coton, une diminution des terres arables doit être assumée par les paysans pauvres qui ont encore plus difficilement accès au capital.

Aujourd'hui, l'ambition technique se résume aux engrais chimiques dont l'impact environnemental est méconnu. Si les villageois étaient les plus à même de gérer leur environnement, ils en sont peu à peu déconnectés.

Pour ce qui est de la capacité de décision en connaissance de cause, la vision des engrais reste partagée alors que la subsistance du brûlis demeure un fait social. Par contre les villageois savent pertinemment les conséquences qu'engendre l'exploitation du charbon de bois. Néanmoins, tout comme ceux qui sont conscients des effets néfastes des engrais, le manque de moyens économiques pousse à privilégier la logique à court terme.

Le clivage devient tellement marqué au sein du village que la structure sociale se modifie. Déjà, nous avons vu l'émergence de nouvelles institutions telles le ton pour les agriculteurs de coton, des associations de femmes ou de paysans non-équipés pour l'achat d'engrais chimiques groupés. De plus, de nouveaux statuts sociaux apparaissent. De fait, lorsque les pauvres échangent leurs enfants contre de l'argent, il s'agit là d'un travail salarié.

Le fossé se creuse tellement que l'on parle de pauvre au sein du village, à qui on donne en quelque sorte l'aumône.

« Mais chez nous, quand on finit. Si il y a 10 sacs de mil là, tu prends 9 sacs et le dixième, tu donnes ça aux pauvres. L'arachide c'est comme ça. Si t'as 20 sacs, tu prends 18 sacs et les 2 sacs là, tu les donne aux pauvres pour qu'il te fasse une bénédiction ». (Extrait de l'entretien n°7)

Ce type de comportement vise à aider. Par contre, la jalousie des pauvres freine les ambitions des 'plus riches' :

« C'est que chez nous ici on craint. C'est pas comme en Europe où quand tu as de l'argent, tu peux faire ce que tu veux avec l'argent. Ici, quand tu as de l'argent, il faut essayer de te cacher sinon les mauvais gens, ils vont se mettre contre vous. Sinon, si on demande à nos frères qui sont à l'extérieur de nous envoyer un tracteur, ils vont nous envoyer. Mais les gens en bas qui sont ici, les mauvais gens, ils vont dire "ha, ces gens là ils se moquent de nous maintenant. Ils ont des bœufs de labour, des charrettes et maintenant ils ont un tracteur. Ils veulent montrer aux gens que nous on n'a rien"».

C'est pourquoi souvent ici, même si tu as les moyens, tu essaies de te cacher un peu pour que les gens sachent que tu souffres aussi ». (Extrait de l'entretien n°7)

Les aspirations continuent d'augmenter. Toujours via la diffusion du modèle consumériste mais aussi, plus directement, via l'hétérogénéisation du système économique, technique et social au sein du village. Néanmoins, en parallèle d'une évolution technique, se crée une évolution sociale avec sa propre dynamique.

Lors de l'explication de la distribution et du partage des champs, nous avons vu que les greniers étaient également partagés. Que chaque jour, une femme prépare la nourriture pour la petite famille. Ce type d'organisation est prévu pour protéger les cellules familiales qui n'auraient pas eu de récoltes en suffisance.

L'obtention de fumures animales via le parcage sont également gérées en incluant les plus pauvres. « *Même ceux qui n'ont pas d'animaux, eux ils vont ramasser. Quand on préparer le parque, toute la population est là, que tu aies un animal ou pas, tu vas aller* ». (Extrait de l'entretien n°7)

L'aumône ainsi que la jalousie que nous venons d'aborder participent également au 'lissage' des hétérogénéisations. A ce titre, nous regroupons ces quatre comportements sociaux (partage des greniers, des fumures, aumône et jalousies), sous le terme de 'mécanismes de lissage'.

Malgré cela, l'hétérogénéisation voire la polarisation grandit au sein du village et provoque, à son tour, de nouvelles aspirations. Le fossé entre les aspirations et moyens disponibles se creuse.

Conclusions du contexte

Suite à l'intensification de l'AIB et aux stratégies développées par les villageois, le maintien de l'accroissement démographique prend tout son sens puisque la productivité du travail n'a cessé de diminuer et que l'exode implique l'exportation de la main d'œuvre. Par contre, un double paradoxe émerge.

Le premier est que les jeunes se désintéressent de l'activité agricole qui occupe pourtant toute la population villageoise mais aussi la majorité de la population nationale. De même, les certains parents comptent plus sur l'argent extérieur que sur la main d'œuvre supplémentaire qu'apporteraient leurs enfants au village.

Le deuxième paradoxe est que compter sur les enfants aventuriers représente finalement une perspective à long terme que les pauvres ne peuvent se permettre.

Les moyens, pris dans leur sens large diminuent pour tous les villageois et particulièrement les femmes. La polarisation est telle que la structure sociale du village en est modifiée. La salarisation des enfants l'indique ainsi que les mécanismes de lissage qui témoignent d'une forte cohésion sociale pouvant, toutefois, freiner les initiatives. Il n'empêche que si les aspirations trouvent toujours leurs sources à l'extérieur du village, elles sont à présent directement vécues en son sein.

Conclusion des conséquences de l'intensification

Qu'il s'agisse de la CMDT ou des villageois, l'exposition à une économie internationale libérale engendre des incertitudes dangereuses. Si l'Etat peut se désengager, tel n'est pas le cas des villageois qui, pour leur subsistance mais aussi pour leurs aspirations et besoins, dépendent d'une technique non durable intégrée aussi vite que l'économie libérale. Cela, dans un contexte où l'accroissement démographique se maintient délibérément puisqu'il participe, à son tour, à l'ouverture économique.

Si l'intensification importée comportait déjà des impacts négatifs pour l'agroécosystème, son adoption dans la dynamique villageoise n'a fait qu'en accentuer les effets. Finalement, depuis l'introduction du coton, le paradoxe villageois n'a fait que se renforcer.

Chapitre 3 : Conclusions et discussion

L'analyse achevée nous permet d'ores et déjà d'avancer que le mode actuel d'exploitation des ressources villageoises s'apparente à une logique de dégradation du milieu, telle que décrite par la théorie malthusienne. La question est de savoir pourquoi les villageois n'ont pas connu la transition agraire décrite par Boserup alors que de leur croissance démographique importante et soutenue, auraient pu émerger des innovations durables. Afin de se positionner, nous allons tenter de répondre aux hypothèses qui ont transcendé tout ce mémoire.

Depuis que l'accès au modèle consumériste a été rendu possible notamment par le gouvernement via les cultures d'exportations, l'agroécosystème n'a cessé de s'ouvrir. Dans les faits, accéder à la logique économique de marché a valu aux villageois de passer d'un système d'exploitation rationnel (Jouve, 2004), peu couteux en travail et matériel ainsi qu'intégré aux conditions environnementales à un système d'exploitation couteux en travail, en capital, et dans lequel la fertilité est maintenue chimiquement de manière non durable via des intrants produits loin du village.

Si l'objectif était d'accéder aux nouvelles aspirations issues du modèle consumériste, en échange, ils ont ouvert leur système d'exploitation à la demande extérieure, urbaine mais aussi mondiale.

Or, si Malthus considère que la population est dépendante de son système d'exploitation, il devient important de savoir à quelle démographie on se réfère. Nous sommes là face à une question d'échelles avec lesquelles il a fallu jongler tout au long de cette analyse.

De même, ce n'est pas la croissance de la population villageoise qui a poussé à intensifier mais le désir d'accéder à l'économie occidentale. En l'espace de quelques décennies, l'évolution du système agricole villageois est passée des premiers stades décrits par Boserup à des stades postindustriels essentiellement basés sur le capital.

Finalement, la réponse à notre question de départ ne saurait être apportée au travers d'une vision qui considère que la relation entre population et son environnement est linéaire. « *le système de production ne peut pas être considéré de façon isolée et doit intégrer les facteurs sociaux, institutionnels, politiques que l'on pourra considérer comme médiateurs de la relation entre population et environnement* » (Picouet et al, 2004, 28).

De même, la dégradation du milieu n'est pas à mettre en relation avec une population croissante mais avec l'importation de techniques issues d'évolution extérieures, en occultant le savoir paysan et les contraintes du milieu.

Selon l'agronome Philippe Jouve (2004), trois conditions sont nécessaires pour permettre le passage d'une logique malthusienne à boserupienne.

La première est remplacer jachère en diminution voire en disparition par d'autres moyens de restitution de la fertilité.

Dans notre cas, celle-ci est remplacée par les intrants chimiques ou les fumures organiques, pour ceux qui en ont les moyens. Néanmoins, si ces nouvelles voies de fertilisation permettent, dans une certaine mesure, de restituer la fertilité au sol, elles ne remplissent pas le deuxième rôle de la jachère : la protection des sols qui est la deuxième condition à la transition. A l'inverse, nous avons vu que le processus d'intensification au village impliquait une diminution du temps de jachère et que les stratégies d'acteurs impliquaient une raréfaction du couvert végétal (charbon de bois, subsistance du brûlis, bois de chauffe)

Enfin, la troisième condition concerne une nécessaire intensification de la productivité de la terre afin d'assurer la sécurité alimentaire de la population qui ne dispose pas de terres illimitées. Or, il ne s'agit plus d'assurer uniquement l'alimentation de la population villageoise, mais également la population extérieure. Alors, la productivité du travail doit elle aussi être améliorée.

Pourtant, nous avons vu que l'intensification par la voie du capital avait été accompagnée par une progressive diminution de la productivité du travail.

Il convient ici d'admettre que des techniques d'intensification par le capital issues de conditions agroécosystémiques différentes, aussi sophistiquées soient-elles, ne peuvent pas être transférable en tous lieux, il faut que le milieu le permette.

A ce titre, au lieu de s'enfermer dans le déterminisme, nous emprunterons le terme de possibilisme environnemental car « si l'environnement n'est pas la cause directe des modes de développement des sociétés humaines, la présence ou l'absence de facteurs environnementaux particuliers place des limites à ces développements, en permettant ou en interdisant leur apparition. » (Lambin, 2010, p.62)

Au-delà de ce que permet le milieu, il faut aussi considérer que la vitesse à laquelle s'est effectuée cette ouverture n'a pas laissé de temps d'adaptation à la population. « *Des dynamiques très rapides placent tous les secteurs d'activité en situation de grande incertitude*

[...] Les changements économiques et environnementaux interviennent souvent à des vitesses supérieures aux capacités d'adaptation des sociétés» (Castella, 2007 : 10).

On retrouve des vestiges de la technique de l'AIB qui accentuent la dégradation sols mais aussi un déséquilibre social et une dégradation de la qualité de vie.

En effet, les villageois n'ont pas eu le temps de prendre du recul par rapport aux changements qu'impliquaient l'ouverture de l'agroécosystème. Pourtant, ils sont déjà tout autant dépendants qu'exposés à cette ouverture sur laquelle ils n'ont pas d'emprise.

Une transition agraire durable ne peut donc pas uniquement se baser sur un transfert technique. Il s'agit d'avoir un milieu qui le permet ainsi qu'un temps d'adaptation.

CONCLUSION

La question de recherche centrale de ce mémoire « *Quelles sont les facteurs responsables de l'intensification de l'AIB dans le village de Djoulafondo?* » a émergé de deux mois d'observation et d'échange au sein de la population villageoise. La compréhension du système agricole en place est d'abord passée par l'identification de différentes techniques agricoles au sein du village. Mais il s'est avéré que l'agroécosystème villageois, à la base assez fermé, s'inscrit aujourd'hui dans une dynamique bien plus large que celle du village et ce, sans que les acteurs y participants, n'en aient nécessairement pleinement conscience. C'est alors que l'analyse systémique nous permet de croiser les différents stratégies des acteurs et d'en ressortir une certaine logique découlant de toutes ces interrelations. En effet, chaque stratégie comporte un but rationnel. Dans notre cas, il s'agit maintenant d'une accumulation du capital, devenue une fin en soi. Or, chaque acteur, qu'il s'agisse du villageois, du fonctionnaire d'état ou bien des politiques tant nationales qu'internationales, tous veulent «leur part du gâteau». Ceci reflète une logique économique relative à l'ouverture à l'économie de marché, dont l'objectif ne dépasse pas le stade de l'accumulation. Dans un contexte de changement climatique et d'inquiétude face à la perte des services offerts par la forêt, la dénonciation de l'AIB ne serait-elle pas enfermée dans une vision anthropocentriste qui ne voit qu'un rapport linéaire entre les-hommes et leur environnement duquel découlerait nécessairement une dégradation de l'environnement ? Or, notre analyse nous permet d'affirmer que ce n'est pas l'AIB qui est responsable de la déforestation mais l'intensification par la voie du capital qui, indirectement, implique la surexploitation des ressources naturelles afin de se procurer de l'argent. « *En réalité, la déforestation n'est pas liée aux activités des populations traditionnelles forestières. Elle est liée principalement à la nécessité pour les États de la ceinture intertropicale de trouver des ressources monétaires, en particulier grâce aux produits d'exportation* » (Bahuchet, 2004 : 27).

Dans le cas présent, la dégradation du milieu n'a pas été causée par une population surnuméraire mais par les revenus qu'apportent les ressources villageoises ainsi que par une mauvaise adaptation à une évolution trop rapide des techniques agricoles.

Le maintien de l'accroissement démographique est une conséquence de l'intensification par la voie du capital et non l'inverse. Devenue une stratégie d'ouverture économique, elle ne fait qu'accroître le paradoxe.

Partie III : Analyse d'un cas particulier : le village de Djoulafondo

Finalement, notre hypothèse est endurcie, dans ce cas-ci, la croissance démographique n'a pas été un facteur responsable de l'intensification.

Mis en place par le gouvernement ainsi que la population locale, le processus d'intensification en cours ne visait pas la subsistance d'une population grandissante mais l'élargissement à l'économie de marché.

Ce mémoire constitue l'étude d'un cas particulier qui participe à la pluralité des évolutions agraires en cours. Cette analyse, limitée dans le temps et l'espace ne saurait être transposée au global mais peut, néanmoins, apporter une base pour des recherches futures. En effet, les facteurs identifiés ont été analysés afin de comprendre les engrenages et mécanismes du processus d'intensification mais il serait présomptueux de penser que nous n'en avons pas manqué un, d'importance peut-être. D'ailleurs, il serait fort intéressant de retourner au village pour valider l'analyse ainsi que pour apprécier les nouvelles dynamiques émergentes.

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages scientifiques

AUTRET P. (1983). *Latérites et graveleux latéritiques*. Paris : LCPC, ISTED. [En ligne] : http://media.lcpc.fr/ext/pdf/ifsttar/librarie/fonds_ancien/ISLATGRA.pdf (consulté le 8 mars 2012).

BASSETT T. J. (2002). *Le coton des paysans. Une révolution agricole (Côte d'Ivoire 1880-1999)*. Paris : IRD

BENKAHLA A., FERRATON N., BAINVILLE S. (2003). *Initiation à une démarche de dialogue. Etude de l'agriculture dans le village de Fégoun au nord de Bamako au Mali*. Paris : Les Editions du Gret.

BOGAERT J. (2009). *Agronomie et initiation aux biotechnologies*. Syllabus, Volume 2. Bruxelles : Presses Universitaires de Bruxelles.

BOSERUP E. (1970). *Évolution agraire et pression démographique*. Paris: Flammarion.

CARRIERE S. (1999). « *Les orphelins de la forêt* » : *influence de l'agriculture itinérante sur brûlis des Ntumu et des pratiques agricoles associées sur la dynamique forestière du sud du Cameroun*. Thèse de doctorat en Biologie Intégrative. Montpellier : Université Montpellier II. [En ligne] : http://cameroun-foret.com/system/files/14_02_11.pdf (consulté 25 avril 2012).

CASTELLA J.-Ch. (2007). *Transitions agraires et dynamiques environnementales en Asie du sud-est. D'une gestion de projet à une gouvernance de territoires*. Mémoire pour l'obtention de l'Habilitation à diriger les Recherches de l'Université d'Avignon et des pays de Vaucluse. Avignon : Université d'Avignon. [En ligne] : http://horizon.documentation.ird.fr/exl-doc/pleins_textes/divers11-03/010046833.pdf (consulté 15 janvier 2012).

CONGO Y., SCHMIDT D. (1995). *Ajustement structurel et sécurité alimentaire en Afrique : le cas du Burkina Faso, du Mali et du Niger*. Bruxelles : Administration générale de la coopération au développement.

Bibliographie

COULIBALY A. (2003). *Profil fourrager : Mali*. Rome : FAO. [En ligne] : <http://www.fao.org/ag/AGP/AGPC/doc/Counprof/PDF%20files/Mali-French.pdf> (consulté le 14 février 2012).

DUCOURTIEUX O. (2009). *Du riz et des arbres. L'interdiction de l'agriculture d'abattis-brûlis, une constante politique au Laos*. Paris: Karthala, IRD

DUFUMIER M. (2004). *Agricultures et paysanneries des Tiers mondes*. Paris : Karthala

KILANI M. (2000). *L'invention de l'autre. Essais sur le discours anthropologique*. Lausanne: Editions Payot.

LAMBIN E. (2004). *La Terre sur un fil*. Paris : Editions Le Pommier

LUX-DEVELOPEMENT (2009). *Revue pays : Mali. Coopération Luxembourgeoise au Mali. Présentation du pays, des stratégies de lutte contre la pauvreté, des secteurs d'intervention, de l'organisation administrative et des mécanismes de concertation*. Luxembourg : Coopération Luxembourgeoise, Lux-Developement. [En ligne] : http://www.lux-development.lu/publication/revues_pays/revue_MLI_last.pdf (consulté le 10 février 2012).

MAZOYER M., ROUDART L. (2002). *Histoire des agricultures du monde. Du néolithique à la crise contemporaine*. Paris : Le Seuil

NYE P. H., GREENLAND D. J. (1960). *The Soil under Shifting Cultivation*. Technical Communication No. 51. Harpenden (UK) : Commonwealth Bureau of Soil.

OLIVIER DE SARDAN J.-P. (2008). *La rigueur du qualitatif. Les contraintes empiriques de l'interprétation socio-anthropologique*. Louvain La Neuve : Academia Bruylant

PICOUET M. et al. (2004) (Eds.). *Environnement et sociétés rurales en mutation. Approches alternatives*. Paris : IRD

ROY R. N., MISRA R. V., LESSCHEN J.-P., SMALING E. M. (2005). *Bulletin FAO : engrais et nutrition. Evaluation du bilan en éléments nutritifs du sol. Approches et méthodologies*. Rome : FAO. [En ligne] : ftp://ftp.fao.org/agl/agll/docs/fpnb14_f.pdf (consulté le 20 mars 2012).

SAMAKE A., BELIERES J.-F., BOSCH P.-M., SANOGO O. (2007). *Dimension structurelles de la libéralisation pour l'agriculture et le développement rural*. Programme RuralStruc Mali

Bibliographie

– Phase 1. (s. l.) : CEPIA. [En ligne] :

http://siteresources.worldbank.org/AFRICAEXT/Resources/RURALSTRUC-MALI_Phase1.pdf

SINGLETON M. (2004). *Critique de l'ethnocentrisme. Du missionnaire anthropophage à l'anthropologue post-développementiste*. Paris: Paragon.

WARNER K. (1991). *Shifting Cultivators. Local technical knowledge and natural resource management in the humid tropics*. Rome: FAO. [En ligne]: <http://www.fao.org/docrep/u4390e/u4390e00.htm> (consulté le 01 mars 2012).

Articles et chapitres d'ouvrages

BAHUCHET S. (1997). « Un style de vie en voie de mutation. Considérations sur les peuples des forêts denses humides » In *Civilisations*, 44, pp. 16-31.

BOUDON R., BESNARD Ph., CHERKAOUI M., LECUYER B.-P. (2003). *Dictionnaire de Sociologie*. Paris : Larousse

COLLECTIF (2004). « Les pièges du transfert de gestion aux organisations paysannes » In *Grain de sel*, n°28. pp. 7-8. [En ligne] : http://www.inter-reseaux.org/IMG/pdf/forum_gestion_05_28.pdf (consulté le 25 avril 2012).

DOUNIAS E. (2000) « la diversité des agricultures itinérantes sur brûlis » In BAHUCHET S. (2000) (Eds.). *Les peuples des forêts tropicales aujourd'hui*. Bruxelles : APFT-ULB. pp. 65-106.

DUTOUR T. (2004). « La mondialisation, une aventure urbaine. Du Moyen Âge au "Globalblabla" » In *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, n°81, pp. 107-117.

JOUVE Ph. (1991). « Sécheresse au Sahel et stratégies paysannes » In *Sécheresse*, n°2. pp. 61-69.

JOUVE Ph. (2004). « Transition agraire et résilience des sociétés rurales. La croissance démographique, frein ou opportunité pour une intensification agricole durable en Afrique subsaharienne ? » In *Courrier de l'environnement de l'INRA*, 52. pp. 101-106.

KASSIBO B. (1997). « La Déjcentralisation au Mali : État des Lieux » In *Bulletin de l'APAD*, n°14, pp. 2-17.

Bibliographie

MAINGUY C. (2007). « La mondialisation par les investissements étrangers au Mali » In *Cahiers du GEMDEV*, n°31. pp. 114-129. [En ligne] http://www.gemdev.org/publications/cahiers/pdf/31/Cah_31_MAINGUY.pdf (consulté le 13 avril 2012).

Sites Internet

CIA (2012), « Mali ». *The World Factbook. Central Intelligence Agency.* <https://www.cia.gov/library/publications/the-world-factbook/geos/ml.html> (consulté le 14 février 2012)

CMDT « Les difficultés de transport des intrants agricoles ». *Compagnie malienne de développement textile.* http://www.maliagriculture.org/camp_agr/intrants/transp_intrant.html (consulté le 26 février 2012)

FAO (2012). « Mali ». *Aquastat. Système d'information de la FAO sur l'eau et l'agriculture.* http://www.fao.org/nr/water/aquastat/countries_regions/mali/indexfra.stm (consulté le 4 mars 2012)

France-Diplomatie – MAEE (2011). « Présentation du Mali ». *France-Diplomatie.* http://www.diplomatie.gouv.fr/fr/pays-zones-geo/mali/presentation-du-mali/#sommaire_1 (consulté le 14 février).

http://www.changementsclimatiques-mali.org/presentation_mali.php (consulté le 01 mars 2012).

Institut National de la Statistiques (INSTAT) (2009). « 4^{ème} Recensement Général de la Population et de l'Habitat (RGPH) ». *Ministère de Economie et des Finances.* <http://www.nada.instat.gov.ml/rgph2/> (consulté le 01 mars 2012).

M.E.A. (2011) « Les changements climatiques au Mali ». *République du Mali : Ministère de l'environnement et de l'assainissement :*

Littérature grise

AMCFE (2010). *Rapport du diagnostic participatif au village de Dioulafoundo.* Bamako : Association malienne pour la conservation de la faune et son environnement

Bibliographie

MAIRIE de SIBY (2004). *Recensement de la population de la commune de Siby*.

MMEE (s.d.). *Plan d'aménagement et de gestion simplifiée du massif de la coopérative de bois énergie du village de Djoulafondo*. Bamako : Ministère des mines, de l'énergie et de l'eau, république du Mali (MMEE).

Bibliographie : ouvrages utilisés mais non cités

Ouvrages scientifiques

AUROI C., MAURER J.-L. (1998). *Tradition et modernisation des économies rurales: Asie-Afrique-Amérique Latine*. Mélanges en l'honneur de Gilbert Etienne. Paris : PUF

BEAUD F., WEBER F. (2008). *Guide de l'enquête de terrain*. Paris : La Découverte

BONTE P., IZARD M. (1991) (Eds.). *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*. Paris : PUF

CAMPBELL N., REECE J. (2007) (7^{ème} Edition). *Biologie*. Paris: Editions du Renouveau Pédagogique Inc.

CHALEARD J.-L., POUTIER R. (2000). *Politiques et dynamiques territoriales dans les pays du sud*. Paris : Publication de la Sorbonne

DARRE J.-P. (1996). *L'invention des pratiques dans l'agriculture*. Paris : Karthala

DELEAGE E. (2004). *Paysans, de la parcelle à la planète. Socio-anthropologie du Réseau agriculture durable*. Paris : Syllepse.

DUMONT R., ROSIER B. (1996). *Nous allons à la famine*. Paris : Le Seuil

FROGER G., MAINGUY C., BROT J., GERARDIN H. (2005) (Eds.). *Quels acteurs pour quel développement?*. Paris : GEMDEV, Karthala.

GAFSI M., DUGUE P., JAMIN J., BROSSIER J. (2007) (Eds.). *Exploitations agricoles familiales en Afrique de l'Ouest et du Centre. Enjeux, caractéristiques et éléments de gestion*. Versailles : Editions Quae

Bibliographie

KAUFMANN J.-C. (2006). *L'enquête et ses méthodes. L'entretien compréhensif*. Paris : Armand Colin

MALTHUS T. R. (1798) [1992]. *Essai sur le principe de population*. Paris: Flammarion

OLIVIER DE SARDAN J.-P. (1995). *Anthropologie et développement. Essai en socio-anthropologie du changement social*. Paris : Karthala

QUIVY R., VAN CAMPENHOUDT (2006) (3^{ème} Edition). *Manuel de recherche en sciences sociales*. Paris : Dunod

QUIVY R., VAN CAMPENHOUDT L. (2006) (3^{ème} Edition). *Manuel de recherche en sciences sociales*. Paris : Dunod

RAYNAUT C. (1997). *Sahels. Diversité et dynamiques des relations sociétés-nature*. Paris : Karthala

Articles et chapitres d'ouvrages

DEVEZE J.-C. (1992). « Les organisations rurales au cœur de la transformation des campagnes africaines ? » In *Bulletin de l'APAD*, n°4. [En ligne] : <http://apad.revues.org/3803> (consulté le 14 avril 2012).

DOSSO M. *et al.* (2005). « Agriculture ou élevage ? Rôle des couvertures pédologiques dans la différenciation et la transformation de systèmes agraires pionniers au Brésil » In *Cahiers Agricultures*, Vol. 14, n°1. pp. 76-84.

DUFUMIER M., BAINVILLE S. (2006). « Le développement agricole du Sud-Mali face au désengagement de l'Etat » In *Afrique contemporaine*, Vol. 1, n°217. pp. 121-133.

FOK M. (2010) « L'intensification agricole vue comme un bien public mondial : un concept pour la relance du développement des zones cotonnières en Afrique » In SEINY-BOUKAR L., BOUMARD P. (2010) (Eds.) *Actes du colloque « Savanes africaines en développement : innover pour durer », 20-23 avril 2009, Garoua, Cameroun*. Montpellier : CIRAD. pp. 1-8. [En ligne] : http://hal.archives-ouvertes.fr/docs/00/47/14/79/PDF/039_foksans-annexes.pdf (consulté le 23 avril 2012).

Bibliographie

JOET A., JOUVE Ph., BANOIN M. (1998). « Le défrichement amélioré au Sahel. Une pratique agroforestière adoptée par les paysans » In *Bois et forêts des Tropiques*, Vol. 1, n°255. pp. 31-43.

JOUVE Ph. (1993). « Usages et fonctions de la jachère dans les systèmes de production d'Afrique tropicale et du Maghreb » In *Cahiers Agricultures*, n°2. pp. 308-317.

MEAUX S., JOUVE Ph., MAIGA A. (2004). « Aménagement hydraulique et conflits agropastoraux. Analyse spatio-temporelle en zone Office du Niger (Mali) » In *Cahiers Agricultures*. n°13. pp. 495-503.

Sites Internet

Banque Nationale de Développement Agricole (BNDA) (2010) : <http://www.bnda-mali.com/> (consulté le 26 février 2012)

FAO (2012). « Mali ». *FAOstat*. <http://faostat.fao.org/site/666/default.aspx> (consulté le 3 mars 2012)

ANNEXES

1. Partage et organisation des champs familiaux : la famille de Z

Cette analyse est à base sur le cas de la famille de Z. qui sont producteurs de coton.

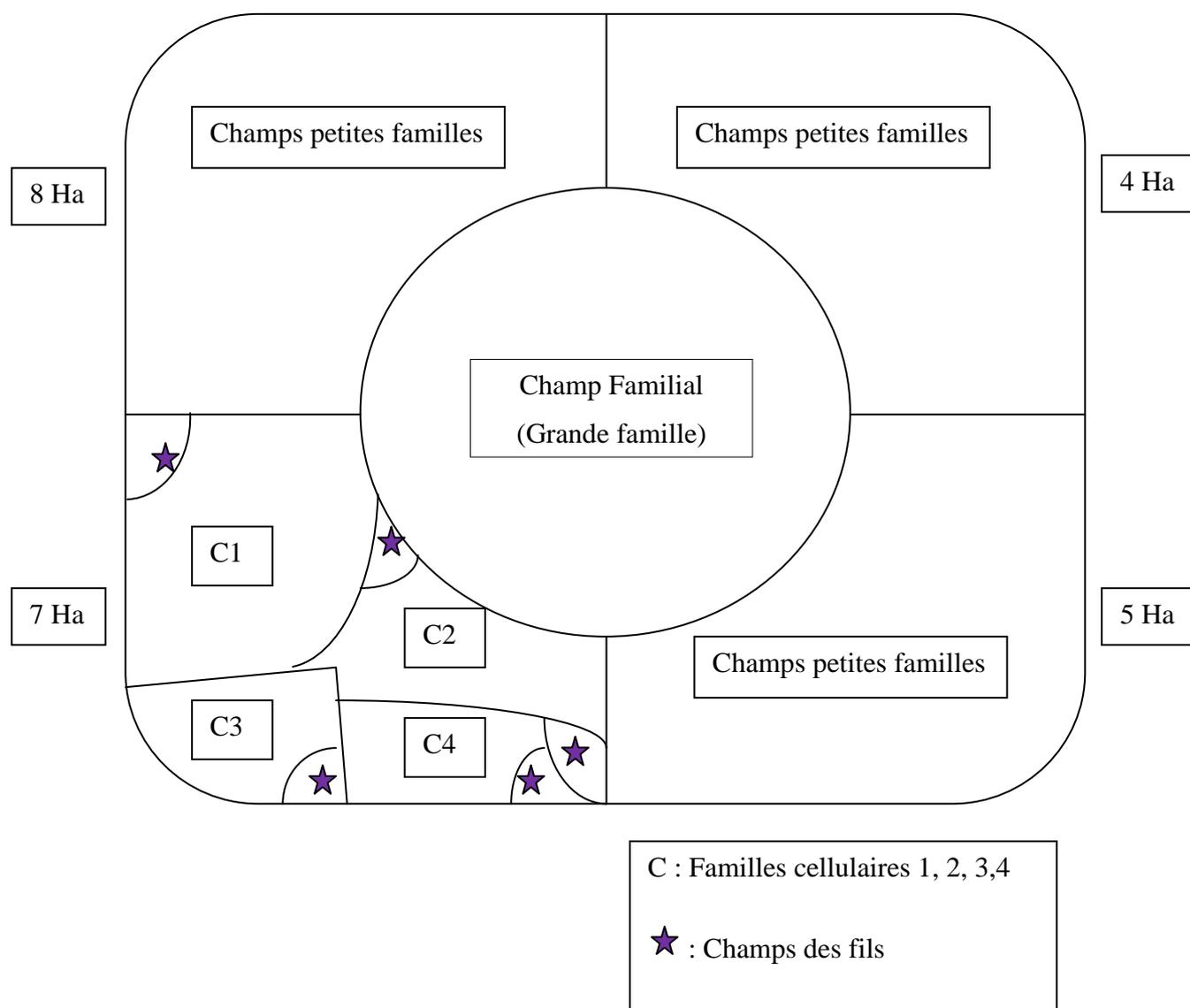


Figure 6 - Partage et organisation des champs familiaux (Elaboration personnelle).

Les termes grande et petite famille sont les termes qu'emploient les villageois pour distinguer le degré familial auquel ils se réfèrent. Le terme cellule familiale a été choisi pour écarter la monogamie désignée par le terme famille nucléaire.

Afin de mieux cerner cette organisation, nous allons prendre l'exemple de la famille de Z. où ils étaient 7 à travailler puis 6 parce Z. a été mis à la retraite (donc 6 ha avec les bœufs alors que Z. possède moins d'un hectare).

La grande famille est, selon sa grandeur, constituée de 5, 6,7 voire 15 petites familles elles-mêmes constituées de plusieurs familles nucléaires. Toutes les familles, grands-pères, pères et fils de lignées, cultivent et partagent les greniers en commun. Chaque jour, une femme différente va chercher du mil dans le grenier commun et fait à manger pour toute la petite famille. S'il y a un problème d'argent, on ouvre le grenier d'arachide et on vend deux ou trois sacs pour la famille.

La grande famille se charge de payer le premier mariage. Ensuite l'homme paie de sa poche pour les prochaines épouses. Mais la grande famille nourrit tout le monde, toutes les épouses et leurs enfants compris. Elle paie aussi le transport à l'hôpital en cas de maladie ainsi que la nourriture des invités lors des décès.

«Chez nous ici, même si tu te maries à 4 femmes, ce n'est que pour la première que la famille paie. Toutes les 3 autres c'est de ta propre poche. Sinon leur nourriture, même si tu te maries à 10 femmes, elles vont manger dans le grand grenier. Mais les habillements, la dote et puis les condiments pour aller payer les sauces au marché, c'est toi qui t'en charges » (Extrait de l'entretien n°18).

En plus du champ commun, chaque famille nucléaire cultive ses propres parcelles et possède ses propres greniers. L'homme donne une partie de son champ à ses femmes pour qu'elles cultivent l'arachide et qu'ils puissent alors faire la rotation biennale. Les femmes ne mettent rien dans les greniers. Toute leur production leur appartient personnellement. C'est pour les sauces et l'argent nécessaire aux dotes. Les fils travaillent avec leurs pères et reçoivent vers leurs 18 ans un petit champ personnel et un grenier. Ils y cultivent après avoir travaillé avec leur père, jusque 14 h et lors de leur temps libre s'ils en ont le courage. Ils cultiveront surtout

l'arachide puisqu'ils peuvent l'exporter et que leur nourriture est toujours assurée par la grande famille. Avec cet argent ils achètent un vélo, une moto, un téléphone, etc.

Une fois que le fils aura lui-même un ou des fils déjà grands, ils vont augmenter la superficie de culture mais c'est toujours la grande famille qui assure la nourriture et le chef de petite famille qui assure les besoins secondaires.

« Tant qu'on ne me libère pas, c'est moi qui fais toutes les dépenses de la famille

E: même si ton fils est marié?

Même si il est marié, même s'il a 2 ou 3 enfants ». (Extrait de l'entretien n°18).

Quand le premier fils est en âge, il va libérer son père, le mettre à la retraite et récupérer la gestion des champs et des greniers.

« Bon, quand ils sont 3 ou 4, mon premier fils va dire "comme notre papa est vieux, on peut le libérer". Quand ils me libèrent, le premier fils qui travaille avec moi prend la tête, c'est lui qui les guide. Bon, le peu que je fais à côté, ça c'est pour moi, c'est pas pour la famille. Ce sont eux qui vont me nourrir maintenant ». (Extrait de l'entretien n°18).

Une fois à la retraite, les vieux continuent à cultiver leurs propres champs.

« Je vais aux champs mais pas avec eux. Je le fais toute l'année mais dans mon propre champ. Tout ce que je gagne là-bas c'est pour moi, je ne prends plus la famille en charge, je suis libre.

E: Et qu'est-ce que tu vas faire avec cet argent puisque ce n'est plus pour la famille?

Je leur donne un coup de main. Si on dit de payer la coopérative des élèves, moi j'ai beaucoup d'enfants donc je paie la coopérative. Mais si je veux, je peux dire que je n'ai pas d'argent et ils vont payer pour mes enfants. Mais par pitié je paie parce que le peu que j'ai, au lieu de tout gaspiller je vais payer pour mes enfants ». (Extrait de l'entretien n°18).

2. Transept du village d'Ouest en Est

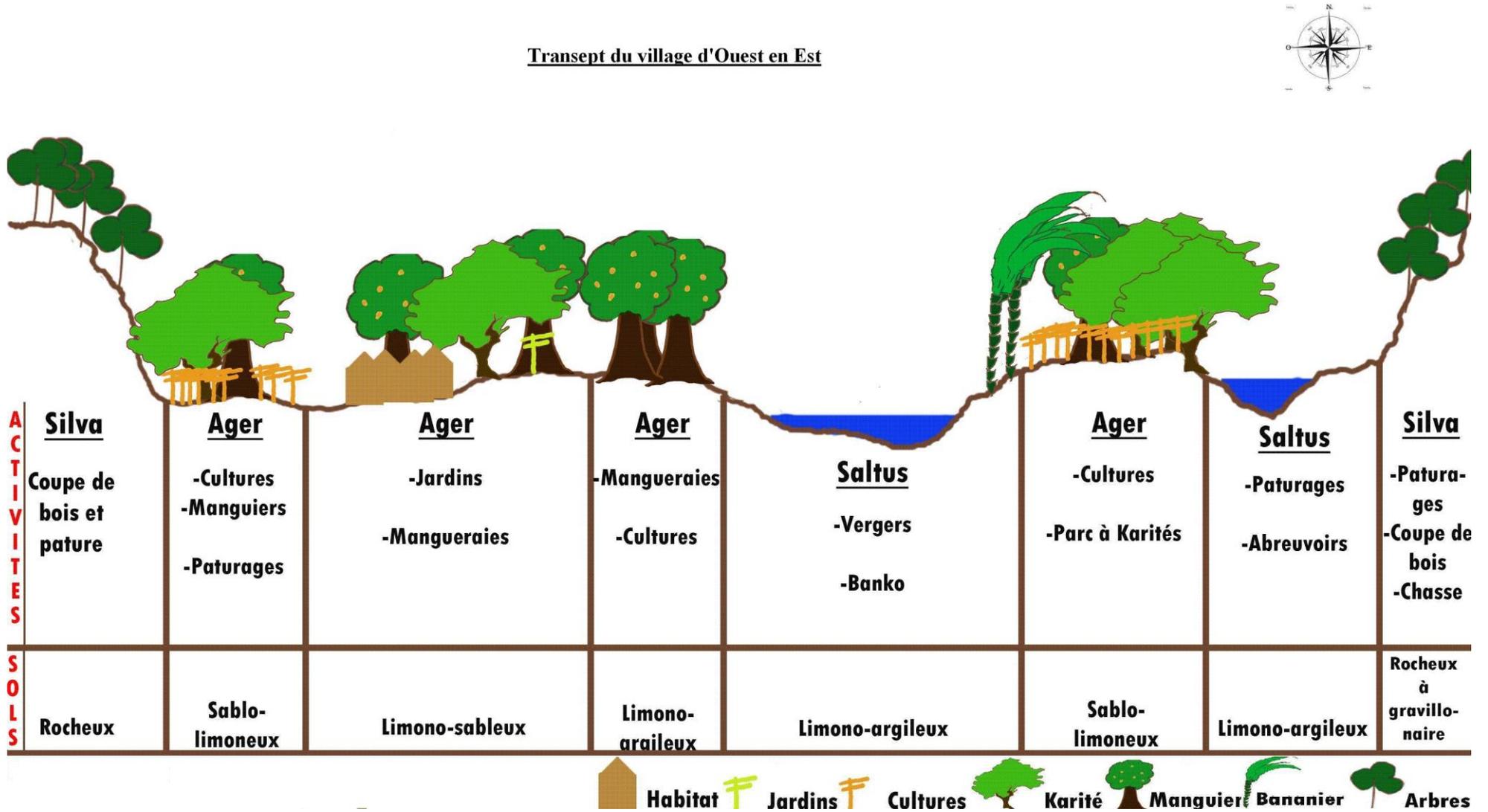


Figure 6: Transept du village d'Ouest en Est (réalisation personnelle)

3. Tableau des entretiens

N° de l'entretien	Date de l'entretien	Nom	Lieu	Age	Fonction	Origine	Durée de l'entretien h, min, sec
1	09/02/11	Z.	Dialafoundo	65	Agriculteur retraité	Dialafoundo	0, 57,23
2	10/02/11	Z.	Dialafoundo	65	Agriculteur retraité	Dialafoundo	0, 44,28 P
3	10/02/11	Y trad. M.	Dialafoundo	+60	Coopérant	Ségou	0, 2,13
4	11/02/11	T.	Bamako	48	Service technique du Ministère de l'agriculture	Bamako	1, 27, 28 P
5	11/02/11	Z. trad. A.	Dialafoundo	+60	Agriculteur	Dialafoundo	0, 16, 56
6	14/02/11	B.	Dialafoundo	31	Infirmier	Sikasso	0, 31, 21
7	14/02/11	Z.	Dialafoundo	65	Agriculteur retraité	Dialafoundo	1, 48, 53
8	15/02/11	C.	Dialafoundo	42	Directeur de l'école	Sikasso	0, 50, 57 S
9	16/02/11	R.	Dialafoundo	22	Agriculteur	Dialafoundo	0, 56, 09 S
10	17/02/11	W.	Siby	42	Agent des Eaux et forêts (Etat)	Siby	0, 16, 50
11	22/02/11	Z.	Dialafoundo	65	Agriculteur retraité	Dialafoundo	0, 49, 04 S
12	24/02/11	Z.	Dialafoundo	65	Agriculteur retraité	Dialafoundo	0, 23, 49 P
13	09/03/11	D.	Bamako	52	**	Bamako	2, 04, 13 S
14	10/03/11	S.	Kati	43	Agronome	Kati	1, 06, 45
15	15/03/11	Z. trad. F.	Dialafoundo	+35	Agricultrice	Dialafoundo	1, 04, 11
16	18/03/11	Z. trad. V.	Dialafoundo	+50	Chef du village	Dialafoundo	0, 59, 38 S
17	18/03/11	Z.	Dialafoundo	65	Agriculteur retraité	Dialafoundo	0, 10, 18
18	19/03/11	Z.	Dialafoundo	65	Agriculteur retraité	Dialafoundo	
19	27/03/11	Z	Dialafoundo	65	Agriculteur retraité	Dialafoundo	0, 51, 53 P
20	20/03/11	Z. trad. K.	Dialafoundo	60	Agriculteur	Dialafoundo depuis une génération	1, 43, 23
21	20/03/11	C.	Dialafoundo	42	Directeur de l'école	Sikasso	0, 12, 24 S
22	21/03/11	Z.	Dialafoundo	65	Agriculteur retraité	Dialafoundo	1, 22, 36 P
23	21/03/11	Z.	Dialafoundo	65	Agriculteur retraité	Dialafoundo	0, 4, 46
24	21/03/11	Z.	Dialafoundo	65	Agriculteur retraité	Dialafoundo	0, 6, 13
25	22/03/11	Z.	Dialafoundo	65	Agriculteur retraité	Dialafoundo	0, 14, 25 S
26	22/03/11	Z. trad. X.	Dialafoundo	50	Agricultrice retraitée	Dialafoundo	1, 34, 51 S
27	24/03/11	Z. trad. L.	Dialafoundo	+50	Chef ton des femmes	?	0, 51, 09
28	27/03/11	Z.	Dialafoundo	65	Agriculteur retraité	Dialafoundo	0, 26, 07 P
29	28/03/11	N.	Bamako	36	**	Canada	0, 40,47 S

Annexes

30	30/03/11	Z.	Dialafoundo	65	Agriculteur retraité	Dialafoundo	0, 20, 30 P
31	01/04/11	Y.	Dialafoundo	25	Coopérant	Ségou	1, 23, 22 P
32	02/04/11	Y.	Dialafoundo	25	Coopérant	Ségou	1, 36, 37 S
33	02/04/11	Z.	Dialafoundo	65	Agriculteur retraité	Dialafoundo	0, 10, 58 S
34	02/04/11	G.	Siby	33	2em adjoint du maire	Siby	1, 05, 59 S
35	03/04/11	O.	Siby	42	Agent de la CMDT	Siby	0, 51, 36
36	03/04/11	D.	Bamako	52	**	Bamako	1, 42, 34

Les interlocuteurs ne connaissent pas toujours leur âge précisément. Leur propre estimation est notée par un +-.

Dans la dernière colonne : la durée des entretiens. Le S signifie que l'entretien a été synthétisé, le P signifie que l'entretien n'a pas été retranscrit. L'absence de lettre S ou P signifie que l'entretien a été intégralement retranscrit.

E : enquêteur

I : interlocuteur

Présentation des interlocuteurs

Z : Informateur privilégié présenté dans la méthodologie.

Y : Coopérant qui travaille pour l'ONG.

M : Matrone du village

T : Conseiller technique juridique en charge des questions juridiques et institutionnelles du ministre de l'agriculture. Il a eu ce poste car il était député auparavant.

A : Vieil homme considéré comme un ancêtre. Il n'a jamais fait de coton et travaille toujours manuellement.

B : Infirmier

C : directeur de l'école, père d'accueil.

R : jeune de 22 ans qui va se marier. Il fait beaucoup de charbon de bois. Parle un peu le français

W : forestier de formation, il est le chef de poste des Eaux et forêts de Siby ainsi que le représentant des eaux et forêts au village.

Annexes

D : Consultant qui a réalisé le diagnostic du village. (Agence malienne de la conservation de la faune et de l'environnement (AMCFE)).

S : Agronome malien.

F : Femme pilote, c'est-à-dire, quia obtenu les meilleures récoltes. Son mari ne n'a pas accès à la charrue. Il ne fait pas de coton. Il ne lui a donné aucune partie de parcelle

V : Chef de village depuis 8 ans. Il le restera jusqu'à sa mort et sera remplacé par son frère.

K : Vieil homme considéré comme un ancêtre. Il n'a jamais fait de coton et travaille toujours manuellement.

X : B-parents de Z. A la base, une seule agricultrice mais finalement, entretien avec un groupe de vieilles femmes. Une très vieille femme qui a plus de 80 ans qui ne sait presque plus parler. Une vieille femme de 50 ans et sa fille et deux voisines. Elles se concertent souvent entre elles pour répondre. Les vieilles femmes ont connu l'avant et l'après arrivée des engrais chimiques. Actuellement elles sont à la retraite mais elles continuent à cultiver l'arachide.

L : chef de l'association des femmes. Il y a 40 ans qu'elle est là, elle est venue pour l'école.

N : Coordinateur de projet d'origine canadienne.

G : Deuxième adjoint du maire de Siby.

O : Agent de l'OHVN

4. Retranscriptions d'entretiens

Entretien N°1

E : je parlais du principe qu'il n'y avait pas d'engrais et qu'on abandonnait plus vite les terres parce qu'elles étaient de moins en moins fertiles mais ce n'est pas ce qui se passe ?

Non, ce n'est pas ce qu'il se passe, ça c'est pour ceux qui n'ont pas accès aux engrais

E : mais quasiment tout le monde a accès aux engrais ?

Oui, la plupart. C'est ceux qui cultivent le coton qui profitent de cette situation pour avoir assez d'intrants non seulement pour le coton mais aussi pour leurs champs.

E : vous êtes certains d'avoir toujours des engrais ? Vous avez la sécurité ?

Oui, oui, nous avons la sécurité. Même si la CMDT se déplace jusqu'à Dakar, on aura de l'engrais parce qu'il n'y a pas une année où on a fait du coton et qu'il n'y a pas eu d'engrais. C'est comme la condition sine qua non qui t'engage à cultiver du coton.

E : et tout le monde fait du coton ?

Non, mais dans toutes les familles il y a du coton. Il y a les champs collectifs et les champs personnels. La famille peut faire un champ de coton de 2 ha pour les frères de la famille. Moi-même et mes frères, on peut faire un ha à côté pour notre besoin. Parce qu'à part le coton, on n'a pas tellement de produits ici qu'on peut vendre pour de l'argent si ce n'est l'arachide. Le mil on ne le vend jamais.

E : et le coton bio ?

Non, ça ne nous intéresse pas, il n'y a pas d'engrais, ce n'est pas traité et la culture est plus difficile que pour le coton normal. En plus il y a des dates aussi où il faut forcément cultiver ou diminuer les pieds. Alors qu'avec le coton normal, tu peux travailler sans dates ni rien.

E : mais pourquoi vous le faites quand même alors ?

Parce que le bio rapporte plus d'argent. Tout ce que tu gagnes c'est pour toi, il n'y a pas de crédits comme avec l'autre. Mais le travail du bio est trop mesquin. Il y a trop d'exigences de la CMDT par rapport à la culture du bio. La CMDT achète toujours mais plus tu n'as pas respecté leurs exigences, au plus les prix diminuent.

E : mais ça prend encore plus de temps ?

Oui, cela va de soi.

E : mais donc tu perds du temps pour tes propres cultures à toi ?

Oui, le temps que tu mets là bas, ça prend le temps pour nous, on pourrait faire d'autres petits travaux qui rapportent aussi. Ce que la CMDT demande c'est que pour un demi ha de coton bio, il faut envoyer 50 chargements de charrettes d'engrais organique. Et ça prend du temps ! Alors qu'avec les autres champs il n'y a pas ça.

E : qui vous a expliqué comment faire tout ça ?

Les agents de la CMDT.

E : Au niveau des dates d'activités comme ensemercer et brûler, ça se passe comment ?

Les brûlures commencent vers début mai jusque début juin (une fois qu'on a brûlé, on enseme). Fin juin, début juillet c'est les semences qui commencent. On récolte en octobre, novembre. De novembre à mai, on fait les jardinages à la maison (après les récoltes).

E : et quand est-ce qu'on brûle dans les jardins ?

Annexes

Tout ça c'est dans les champs, rien à voire avec les jardins. Pas de brûlis dans les jardins qui sont tout autour du village et dont on ne s'occupe pas durant l'hivernage car ils sont au champ et n'ont pas assez de temps pour se consacrer aux jardins. C'est à la fin des récoltes qu'on commence les jardins.

E : donc on fait le brûlis de mai à juin, début juillet on commence à semer ?

Oui et on récolte en octobre, novembre.

E : et le brûlis reprend en mai de l'année d'après ?

Oui, il faut attendre l'année d'après.

E : et qu'est-ce qu'on fait de novembre à mai ?

Les jardins à la maison, surtout les femmes.

E : mais l'hivernage c'est les hommes et les femmes ?

Oui, l'hivernage c'est les travaux champêtres, il faut toute la population. Et après les récoltes, c'est le jardinage

E : bon, et le champ qu'on brûle est coupé en deux territoires ? Pour les femmes et les hommes ?

Non, par exemple, j'ai un grand champ (à peu près 5 ha) que je partage en deux. Cette année là, je fais du mil ici. Du mil et du maïs. De l'autre côté-là, je fais du coton et de l'arachide et puis l'an prochain, les parties où on a fait du mil, on donne ça à nos femmes pour faire l'arachide.

E : le coton demande plus de nutriments que le mil ?

Oui, c'est ça. L'année d'après, les hommes prennent ce que les femmes ont eu. Il y a un échange. Sur le côté des femmes, on fait du mil. Les femmes ne font que de l'arachide. La nourriture du mil et de l'arachide, c'est pas la même chose.

E : donc par rapport au coton, le mil demande moins et l'arachide encore moins ?

Oui, c'est ça. Le coton demande plus de nutriments que le mil. Le coton c'est ce qui prend le plus, ensuite l'arachide et pour finir le mil. Sur le champ de mil, on mettra l'arachide l'année d'après. Là où c'était de l'arachide, on va faire du mil. C'est la culture alternative. Tout ce qui intéresse les hommes c'est le mil, le maïs et le coton, ça dépend de leurs besoins. Les femmes c'est seulement l'arachide qui les intéresse parce que c'est une culture d'exportation, pour avoir l'argent. Et pour faire la sauce. En plus de l'autoconsommation comme pour faire les pâtes d'arachide, la sauce, l'excédent est exporté à Siby où n'importe.

E : donc l'arachide et le mil ont plus ou moins les mêmes besoins par rapport à la terre ?

Le coton et l'arachide ont besoin de la même nourriture. Par exemple, si tu prends un ha de mil ici, cette année, ça fait à peu près 2 tonnes. L'an prochain, tu fais du mil, là bas encore, peut être que tu n'auras pas une tonne et demi parce que la terre a déjà nourri le mil. Il faut faire des changements. C'est la rotation qui permet de rentabiliser car elle contribue à la fertilité du sol.

E : et c'est un an sur deux ?

Oui, toujours

E : et on n'abandonne jamais la terre ?

Tant que tu ne cultives pas la même culture, tu peux faire 20 ans sur la même terre. Avec la rotation, chaque année ça donne très bien.

Si tu persistes à rester deux ans sur la même culture, tu n'auras même pas une tonne et ça va diminuer au fil du temps

Annexes

E : ok, et d'octobre à mai, c'est juste les jardins

Oui mais il ne faut pas se caler sur le nombre de mois, c'est en fonction de la pluviométrie. Ça varie beaucoup car la pluie peut prendre du temps. Toute l'activité est déclenchée à partir de la pluie. Si la pluie ne tombe pas au mois de juin, ils sont obligés d'attendre le mois de juillet pour mener leurs activités.

Généralement, ça coïncide avec le mois de juin mais il se peut que ça décale parce que le phénomène naturel suit un cycle.

E : vous avez besoin de la pluie pour mettre les semences, vous ne pouvez pas arroser ?

Oui, on a besoin de la pluie, on ne peut pas arroser un champ, c'est pas comme en Europe hein !!

E : il n'y a pas d'irrigation ici ?

Non, ici l'irrigation ça n'existe pas, il faut aller dans l'autre zone de la CMDT et vers Niono où il y a la culture du riz.

E : donc pendant qu'on fait les jardins, on ne fait plus rien aux champs ?

Maintenant que c'est la saison sèche, on ne s'occupe plus des champs, on laisse tout pousser et puis on envoie les animaux. Et après juin, juillet, on laisse les jardins et on va brûler les champs pour la prochaine culture. Mais il y a deux types de brûlis. Pour les herbes, chaque année on met en tas de bois et de tout ce qui reste dans le champ pour les brûler. C'est le brûlis local, pour les herbages. Si c'est du mil ou du coton, on coupe les pieds, on fait des petits tas par-ci par-là (2-5m) et on brûle. Parallèlement à cela si on est en déficit de terre ou qu'on veut l'étendre, ils vont couper le bois et le brûler pour avoir la place. Ça c'est à coup d'hectares. Dans ce cas de nouveau champ, on coupe les branches qu'on étale sur tout le champ et on brûle TOUT.

E : pourquoi vous coupez avant de brûler puisque de toute façon vous allez tout brûler ?

Il faut couper d'abord avant de brûler parce que sinon l'arbre est trop frais pour brûler. Ça c'est un mais en plus, il y a la question de l'espace. C'est comme dans une forêt, il y a des arbres partout, tu ne peux pas tout brûler. Pour avoir de l'espace et brûler, tu es obligé de couper le bois. C'est comme l'espace que tu vois là, sauf qu'on n'a pas coupé au cimetière

E : et pourquoi vous n'avez pas coupé ces arbres ?

Parce que c'est le cimetière

E : non, ceux-ci, les manguiers

Parce qu'ils donnent des fruits ! On ne coupe pas les manguiers, on les plante même. Mais ils ne sont pas partout, dans les grands champs, peut être il n'y a que le karité seulement qui reste. Au début, il n'y avait pas de manguiers ici, c'est au fil du temps qu'ils ont décidé d'en planter ici près des maisons, ne serait-ce que à midi, venir manger ici sous l'ombre.

E : oui mais c'est difficile de passer avec les bœufs s'il y a les manguiers, non ?

Non, les manguiers n'empêchent pas les bœufs de faire des lignes car ils sont espacés. Les arbres qui sont plantés par ci, par là c'est pour l'ombre et les fruits.

E : et dans le cimetière il faut des arbres ?

Oui, oui. Mais on ne coupe pas les arbres du cimetière ! Il y a le corps des gens là-bas. Est-ce que toi tu acceptes qu'on enlève ou qu'on débroussaille le corps de tes parents ? Et puis tes parents sont à l'ombre ! En Belgique, est-ce qu'on peut mener d'autres activités dans les cimetières ? Ici, les cimetières sont délimités, tout le monde connaît la limite et tu n'as pas le

droit d'y mener d'autres activités que d'aller déposer les gens là-bas. Même si tu coupes, qu'est-ce que tu vas faire là-bas ?

E : le brûlis que vous faites tous les ans, pas celui pour faire de l'espace, avant c'était tous les ans ou tous les 2 ou 3 ans ?

Tous les ans.

Le brûlis c'est en fonction du besoin. Si tu as une terre qui te semble moins fertile et que tu as de l'espace, tu fais le brûlis pour étendre un peu ton champ. C'est en fonction de la fertilité du sol.

E : Et avant, c'est combien de temps ?

Disons 10-20 ans. C'était déjà le même système.

E : Ca n'a jamais changé ?

La CMDT est là depuis bien avant l'indépendance (1960). Avant ça, il n'y avait pas de coton, c'était des cultures vivrières seulement.

E : et là on faisait aussi le brûlis ?

Oui, le brûlis a toujours existé, on ne peut pas faire un champ sans brûlis ! C'était moins parce qu'en ce temps là, il n'y avait pas de matériel, tout était à la main. Avec les matériaux, tu peux faire un ha alors qu'avec la main, un demi ha ou 0,75.

E : et donc il faut brûler plus souvent ?

Oui. Et puis il n'y avait pas assez de monde, c'est en fonction de l'augmentation démographique que tu es obligé d'étendre un peu la terre. Par exemple, au par avant, si ta famille faisait 10 personnes et que vous êtes 25 maintenant parce que tu t'es marié à 4 femmes, et tes fils aussi se sont tous au moins mariés avec 3 femmes, évidemment il y aura un accroissement démographique au sein même de la famille et il va falloir subvenir aux besoins de la famille. Donc il faut étendre un peu la terre parce qu'il y a la main d'œuvre disponible.

E : donc heureusement qu'il y a les engrais sinon il manquerait d'espace avec tous les gens qu'il y a maintenant ?

Ha oui, l'engrais nous aide beaucoup maintenant.

E : parce qu'il aurait fallu étendre encore plus, encore plus, plus, plus ?

Oui.

E : mais, c'est parce que vous en avez eu besoin, que vous avez demandé la culture de coton ou c'est eux qui sont venus ?

Oui, c'est eux, c'est eux qui sont venus faire la proposition et demander ceux qui étaient volontaires. Les gens ont commencé à rentrer dedans petit à petit et ils ont vu que ça marchait

E : et lorsqu'on étend les cultures, il n'y a pas une compétition avec les éleveurs, faut bien que les animaux mangent ?

Ouai il n'y a pas tellement d'éleveurs ici. Ceux qui en ont 10 c'est trop. Ce qu'il faut comprendre aussi, pendant la saison des pluies, on demande aux gens de garder leurs animaux chez eux pour éviter la divagation des animaux. Pendant la période d'hivernage, on interdit souvent la divagation des animaux.

E : comme ça on garde l'engrais des déjections au même endroit ?

Oui, oui, tu as vu le cas juste à côté, ces animaux sont gardés.

E : on les amène sur le champ...

Non, non, on ne les amène pas aux champs pendant l'hivernage hein, pendant cette période, tout le monde garde ses animaux. Non, on les amène aux champs pour le labour et après on

les ramène à la maison avec une corde. Mais le parc même, pour la population, c'est gardé derrière, dans un même coin. Quand ils mangent, ils vont avec les animaux en brousse et la nuit, ils les ramènent au parc. Les bœufs de labour sont gardés, ils peuvent aller jusqu'à 2h, 3h, et les enfants les ramènent le soir à la maison.

E : C'est où le parc ?

C'est derrière le village, on aura le temps d'aller voir.

E : et on cultive après près du parc ?

Non, on ne cultive pas près des parcs hein, on prend tout avec les charrettes pour aller dans les champs.

E : mais il y a encore la question des terres. Parce qu'ici, les terres appartiennent à la famille, mais quand tu vas à la commune ou à Bamako, ils disent que la terre appartient à Siby.

E : Si par exemple, la commune décidait de vendre 10 ha, comment elle fait puisque ça appartient à la population ?

On dit que ça appartient à la population mais à Siby même, il n'y a pas de terres sans propriétaire.

E : et quoi, la commune rachète les terres ? Comment elle fait ?

Non, la terre appartient à la commune dans la loi mais chaque famille a sa terre. La commune ne peut pas aller prendre la terre de quelqu'un et la vendre comme ça hein.

E : et si elle a besoin de terres, qu'est-ce qu'elle va prendre ?

La gestion foncière au niveau communal et la gestion foncière au niveau du village, c'est pas la même chose

E : oui, mais c'est les mêmes terres ?

Non, non, non, c'est pas les mêmes terres. Ici, c'est la gestion foncière traditionnelle. C'est le chef du village et les membres du village qui décident et qui ont déjà une idée de telle partie appartient à telle ou telle famille

E : et comment ils distribuent les terres ?

Nous on est venu trouver que la terre est déjà distribuée parce que ce sont les premiers venants qui ont fait leurs limites.

E : par exemple, si toi tu as un fils qui cultive la même terres que toi mais comme tu me l'expliquais tout à l'heure, il va aussi avoir sa propre terre. Comment il l'obtient ?

Moi je lui donne de ma propre partie. Je divise ma propre terre à moi. Entre mes enfants c'est mon premier fils qui prend ma place. Bon, lui aussi, ses enfants il leur donne une terre et quand lui aussi vieilli, les enfants commencent aussi à prendre la terre de leur papa, ça va comme ça.

E : mais s'il y a beaucoup d'enfants, il y a trop de fils pour une terre ?

Mais la terre est grande, on n'arrive pas à travailler dans toutes nos terres. On n'est même pas arrivés dans des coins encore, il y a des coins qui n'ont encore jamais été cultivés depuis ma naissance. Donc la terre ne peut pas nous manquer ici. Tu peux dire que peut être c'est loin du village mais ça ne peut pas manquer ici. Bon, maintenant, au niveau de la commune quand tu vas à Siby, c'est une autre réalité de la gestion foncière qui est là bas, et au sein du village c'est une autre réalité. Pour cette info, arrivé au niveau de la mairie, je crois qu'il y a un conseiller chargé de la gestion foncière donc c'est avec lui que tu dois échanger.

E : donc il n'y a jamais de conflits entre la gestion traditionnelle et la gestion légale ? Ca ne se superpose pas quoi ?

Difficilement, il y a des problèmes à ce niveau parce que la loi de la gestion foncière est là. C'est clair au niveau de la commune. Bon maintenant au niveau du village c'est un peu traditionnel. Si tu as besoin de la terre, c'est le chef de village qu'il faut aller voir. S'il y a la possibilité de te donner une terre, il te donne une terre pour toi, n'est-ce pas ? Donc, il négocie pour toi. Le feu vert d'avoir la terre, c'est le chef du village. Parallèlement, quand tu vas au niveau de la commune, c'est une autre réalité qui est là.

E : si c'est à la commune que je demande une terre, c'est pas traditionnel

Non, ça ne sera pas traditionnel

E : et eux vont me donner une terre ici qui n'appartient à personne ?

Oui, oui. Chaque année peut être, la commune délimite une zone pour vendre ça à la population à titre d'habitation.

E : et ça, ça n'empiète jamais sur leurs terres ?

Non, si c'est la terre d'ici, il sera obligé de venir voir le propriétaire d'ici. Si toi tu veux vraiment une terre pour construire un logement, que tu me dis, ici ça me plaît, il n'y a pas de problème, on va chez le chef du village qui te dira que si tu as besoin de terrain, tu fais le tour du village, le coin que tu veux, tu viens me dire. Le chef de village va appeler le propriétaire de cette terre là et lui dire que tu veux t'installer avec nous ici, que tu aimes son coin là. Le propriétaire peut te dire, bon, je te donne 100m² pour toi et ta famille.

E : et si moi je veux cultiver aussi ?

Si tu veux cultiver, il te donne un champ de culture. Tu as demandé un coin pour construire. Si tu dis, je veux m'asseoir ici mais j'aime la culture aussi, ils vont te dire que, bon, tu fais ta famille ici, après tu fais le tour et tu prends ce que tu veux ici.

E : oui mais si c'est ta terre par exemple ?

Bon, si c'est ma terre j'accepte parce que je sais que j'ai d'autres terres. Je vais te donner un exemple pratique par rapport à ça. Par exemple, après l'avènement de la construction de l'école, l'école a demandé au chef de village à ce qu'on donne une partie de l'espace pour aménager le terrain de football mais le directeur de l'école voulait que le terrain soit à côté de l'école. La partie de terre qui était à côté de l'école, c'était pour une famille donc le chef de village est parti voir ce chef de famille pour qu'il donne une partie de cette terre à l'école

E : mais il avait moins de terre alors ?

C'est ce qu'il te dit ! Il a tellement de terre que lui n'a pas besoin de cette partie. Mais c'est à lui et pour des obligations de principes, c'est intéressant d'aller le voir lui puisque ça lui appartient.

E : et il y a toujours eu autant de terre ?

Oui !

E : et quand le chef de village donne une terre, c'est pour toujours ou c'est comme un prêt ?

C'est pour toujours. Mais quand tu vas dans la commune de Siby, c'est une autre réalité qui est là parce qu'il y a une commission au niveau de la mairie pour la gestion foncière. Donc il va falloir passer par le principe légal pour avoir une terre.

E : et là il faut payer ?

Oui, il faut payer.

E : ça c'est parce que c'est pas traditionnel mais peut être aussi que c'est parce qu'il y a plus de gens et que c'est difficile de... Il manque de terres à Siby.

E : à toi ça ne pose pas de problème de donner une terre parce que tu sais que tu en as d'autres mais à Siby, il y a une compétition ?

Ils sont obligés de vendre. L'espace de Siby, il y a aussi l'espace communal qui est là, une partie appartient à la mairie, c'est-à-dire la gestion foncière, toute la terre là ça appartient à l'Etat. D'une manière générale, tout la terre et puis la ressource minière que ce soit la...c'est-à-dire, en tous cas, c'est la terre et son contenu qui appartiennent à l'Etat. Mais au sein du village, c'est une réalité coutumière qui est là. Au chef lieu de la commune qui est Siby par exemple, il y a une zone délimitée où ils peuvent se déplacer dans n'importe quelle partie pour aller voir si X est là pour aller payer la terre et il veut telle partie. Il va à la mairie et il négocie alors qu'au village, il vient négocier avec le chef du village. Comme le propriétaire a en général tellement de terres qu'il n'a pas pu les exploiter...Il t'a donné un exemple comme quoi depuis qu'ils sont là, il y a des terres ici qui appartiennent à la famille qu'ils n'ont pas pu exploiter les un tiers même.

E : A Siby, si c'est différent c'est à cause du fait que ce n'est pas traditionnel ou c'est parce qu'il y a plus de gens ?

C'est pas traditionnel à Siby, parce que c'est le chef lieu, il y a trop de monde là bas et ouis il y a la mairie là-bas, et ça c'est la gestion administrative des choses.

E : il n'y a plus de traditionnel alors ?

Ca a disparu. Le système traditionnel disparaît en fonction de l'agglomération. Si D. devenait de plus en plus grand, il y a des principes pour que D. puisse prendre des connotations communale et si il veut être autonome, c'est la gestion administrative légale qui va s'installer ici.

E : et ça va pas faire de conflits ? Le chef de village perd son autorité alors ?

Même à Siby, il y a le chef de village et il ne perd pas l'autorité. Même maintenant, si le chef t'octroie une partie de terre, pour avoir les papiers nécessaire légaux, tu vas à la mairie avec l'autorisation du chef coutumier et la mairie verra comment il faut faire pour te donner un papier. Il y a des principes légaux qui sont là. Il faut que tu ailles à la mairie.

E : si on trouvait une technique qui nécessite encore moins d'espace que les engrais, par exemple à Siby, ils pourraient garder une gestion coutumière ?

Non, à Siby c'est impossible puisqu'il y a la mairie.

E : Oui mais la mairie s'est installée parce qu'il y avait trop de concentration de gens.

Il y a des indicateurs particuliers qui définissent quand tu as une ville. A partir du moment où tu as une ville, ça va de soi qu'il y ait une gestion administrative des choses. Par exemple, au niveau de BMK, tu vas voir qu'il est interdit de cultiver là bas. Jardins oui mais pas champs. Toutes les grandes villes sont alimentées par les villages (idem en Europe).

Siby, pas assez de terres pour cultiver, ils ont déjà planté des arbres là bas.

Siby prend déjà la connotation urbaine, il y a une mairie ! Ce n'est pas un village ! Siby= 21villages

Ensuite discussion cercles, communes, régions...Conseil de cercle, ...pour élections pour désigner les présidents de conseil de cercle...assemblée régionale. Gouverneurs...

Entretien N°3

La matrone a amené les cahiers mais les dates correspondent rarement aux naissances, elle publie parfois de changer d'année.

Entretien N°4

E : y- a- t'il un décalage entre le droit coutumier et positif ?

Non, je ne pense pas qu'il y ait décalage ou superposition mais une coexistence des deux droits. Le droit positif reconnaît le droit coutumier et le conforte dans la gestion de l'espace.

E : mais dans le droit coutumier, ils vont considérer que la terre appartient à celui qui la cultive alors que dans le droit positif c'est à l'Etat ?

Elle ne peut appartenir qu'à l'Etat. L'Etat c'est trois facteurs ; la population, les pouvoirs politiques et l'espace géographique. Ce sont les 3 piliers qui constituent un Etat. La terre est l'un des éléments constitutifs de l'Etat.

Entretien N°5

→ Changement d'emplacement du village + histoire

→ Coin serré donc familles se sont écartées juste à côté du village. Ce n'est pas à cause de la fertilité, il manque de la place pour les constructions

→ Création village. Familles K.

→ Pêche des 8 villages. On est nés quand ça se faisait depuis des années, ça ne changera jamais

→ Généalogie K.

On est arrivé à D. il y a 200 ans

Entretien N°6

E : est-ce que tu trouves qu'on brûle plus ou moins souvent qu'avant ?

Trop souvent

E : pourquoi ?

Parce qu'il n'y a plus de sanctions comme il faut. Auparavant, il y avait des sanctions contre ça. Il y avait les eaux et forêts qui étaient là. Ils protégeaient surtout l'environnement.

E : c'était avant le nouveau président ?

Oui

E : et pourquoi ça a changé ?

Parce que maintenant c'est mal organisé, ils n'ont plus de forces. L'Etat a même changé leur nom. On dit « les conservateurs de nature ».

Annexes

E : et avant, on ne pouvait pas brûler la terre ?

Non, ils devaient venir voir avant comment et où il faut brûler, c'était pas n'importe comment.

E : et maintenant c'est n'importe comment ?

Ha, ouai, presque.

E : et la terre, est-elle toujours aussi fertile ?

Non, il faut l'apport des engrais. Sans les engrais il faut brûler plus sinon c'est pas possible

E : donc toi aussi tu penses que la fertilité de la terre a beaucoup baissé ?

Beaucoup même parce qu'auparavant on n'avait pas besoin des engrais.

E : et c'est à cause de quoi ?

Je pense que ça doit être à cause des changements climatiques. Avant tu pouvais cultiver n'importe comment mais maintenant si tu ne mets pas des engrais chimiques, non

E : et pourquoi le brûlis ?

Ca dépend des endroits. Ici ils ont l'habitude et puis si ça rapporte. Et c'est traditionnel. Aussi quand tu brûles, tu enlèves les mauvaises herbes parce qu'à force d'être paresseux, souvent il faut brûler pour que les herbes disparaissent comme ça au niveau du sol

E : on pourrait faire des machines

Non, c'est le manque de moyens qui fait ça.

E : et tu crois que l'Etat devrait intervenir ?

Oui mais l'Etat ne fait pas ça. Sinon l'association villageoise pourrait se réunir mais non.

E : l'association villageoise ?

Oui, c'est tous les paysans, ils ont une caisse commune ensemble, logiquement.

E : Et toi tu sais, ici que ce soit les femmes ou les hommes, ils disent qu'il faut faire beaucoup d'enfants, pourquoi ?

Ca c'est la mentalité même des africains.

E : Mais ça a toujours été comme ça ?

Non, parce que l'entretien manque surtout. Les grossesses se rapprochent et il y a des enfants malades

E : donc tu penses qu'avant ils faisaient moins d'enfants ?

Non, ça c'est depuis l'antiquité. C'est maintenant qu'on fait moins d'enfants

E : pourquoi ?

Parce que les gens commencent à comprendre l'importance du planning familial. Il faut bien s'occuper de l'enfant, la vision change. On commence à comprendre qu'au lieu de les entasser et que certains soient mal nourris. Et puis, si la maladie vient maintenant, on ne peut pas tous les soigner, il y en a qui meurent avant leurs 5 ans. On essaie de comprendre ça maintenant et on essaie d'espacer les enfants pour avoir un brave enfant qui pourra servir dans les champs. C'est mieux de les espacer que de ne rien avoir. Tu peux faire 5 enfants mais tu vas trouver que 4 sont malades. Maintenant ils ont compris que c'est mieux d'avoir un enfant mais bien portant, ensuite, l'entretenir bien et voilà maintenant que tu peux en avoir d'autres.

E : parce qu'il va aller travailler au champ ?

Oui

E : mais les gens ici préfèrent qu'il aille travailler au champ ou bien qu'il fasse des études ?

Pas les études parce qu'en brousse, on a l'hivernage. Les parents même viennent te demander la main de l'enfant pour aller au champ.

Annexes

E : mais avant, avec les terres plus fertiles, il n'y avait pas le problème de la mal nutrition ?

Ca ça a toujours existé, ça dépend des ressources du chef de famille.

E : et quand on dit que toutes les terres appartiennent à l'Etat ?

Non, les terres ici appartiennent à D. mais s'il y a de l'or par exemple, l'Etat peut venir l'exploiter comme il veut. A ce moment là, ils déplaceront les gens de D. C'est parce que le titre n'est pas foncier et alors, ça appartient à l'Etat.

E : Mais ici, il n'y a jamais les titres fonciers ?

Si, tu peux aller en faire à la mairie mais c'est cher

E : mais avant il n'y avait pas besoin de faire ça, si tu cultives la terre c'est à toi

Même maintenant, si tu cultives la terre, elle est à toi mais si tu n'as pas le titre foncier et que l'Etat en a besoin, on te dit de foutre le camp

E : les gens n'ont pas d'argent mais c'est peut être pour ça aussi qu'ils ont peur d'investir, ils ont peur qu'on leur prenne tout.

Non, il faut enlever ça de ta tête, il faut investir. Parce que même si l'Etat te retire ta terre, ils vont te donner quelque chose, ils tiennent compte de toutes les valeurs

E : mais si on le déplace loin ?

Ha, là il n'a pas le choix parce que c'est pour l'Etat

E : et peut être que la terre sera moins fertile en plus

Oui, c'est comme ça, ils peuvent avoir pitié de toi mais tu n'as pas le choix

E : et avant c'était comme ça ? Même avant le nouveau président ?

Oui

E : bon, et si tu produis très bien tu trouves toujours des gens à qui vendre alors qu'ici ils ont peu de moyens ?

Oui, c'est très rare de ne pas trouver. Parce que tu fais ce que les gens ont besoin.

E : mais ici, comme tout le monde produit la même chose, le maïs, le mil, l'arachide, il n'y a pas besoin d'acheter ?

Non

E : mais alors tout le monde consomme ce qu'il produit ?

Oui, c'est comme ça

E : mais il n'y a pas une partie qu'on vend ?

Si, l'arachide

E : mais à qui puisque tout le monde en fait ?

Pas ici, c'est les étrangers qui viennent pour emmener ça. Les gens de Bamako

E : et on arrive toujours à vendre ?

Oui, parce qu'on a toujours besoin de ça, à Bamako surtout

E : Les gens font plus du vivrier que de l'exportation ?

Oui mais ce qui est sûr quand même, c'est qu'ils vont en exporter

E : c'est pour avoir les engrais ou même si tu n'exportes pas, tu peux en avoir ?

Non, même si tu n'exportes pas, l'essentiel est que tu aies de l'argent pour payer les sacs d'engrais

E : et tu l'as grâce à l'association ?

Pas forcément, tu peux aller le chercher individuellement à Bamako

E : ça fait longtemps qu'on utilise l'engrais ?

Ouuuu, très ! C'est surtout depuis qu'on ne fait plus de fumures animales. On n'a plus vraiment besoin de ça et les gens sont devenus paresseux. Ils préfèrent aller acheter de l'engrais chimique

E : même si ça détruit les terres ?

Pas seulement terres, ça détruit les cultures même

E : pourquoi ils l'utilisent alors ?

Parce que c'est vite fait et que ça donne beaucoup aussi

E : est-ce que les femmes font la même chose que les hommes ?

Tout ce que les hommes font, les femmes se débrouillent à faire mais tout ce que les femmes font, les hommes le font ça aussi ici en Afrique. Mais peut-être il y a certaines choses que les hommes font et que les femmes ne font pas.

E : mais par exemple, les hommes ne font jamais à manger

Bon, on ne parle pas de ce domaine

E : de quoi alors ?

Du domaine des cultures. Mais moi, je prépare pour moi !

E : et tu prépares à manger pour ta femme aussi ?

Non, pourquoi ? Ça c'est pas dans nos coutumes ici

E : qu'est ce que font les femmes que les hommes ne font pas ?

Préparer à manger, si tu as une femme, ça tu ne le fais pas. Laver tes habits

E : qu'est-ce qu'elles ne font pas quand elles ont un homme ?

Est-ce qu'il y a ça ? Dans le village ici tu vas trouver des femmes qui nourrissent même leur famille

E : donc à part les tâches ménagères, les hommes et femmes font plus ou moins la même chose ?

Oui

E : mettre de la fumure sur les champs, les femmes aussi le font ?

Oui

E : récolter ?

Oui

E : Brûler ?

Oui

E : ça a toujours été comme ça ? Je pensais qu'il n'y avait que les hommes qui brûlaient ?

Non, non, les femmes aussi !

E : aller chercher l'eau ?

Ca c'est les femmes. Quand on est marié, c'est la femme qui fait ça

Entretien N°7

E : On parle toujours du brûlis en négatif, mais si on le fait, c'est bien pour une raison ?

Il y a des avantages. Ca facilite le travail des champs.

E : mais vous devez quand même faire le travail de débroussaillage ?

Oui mais ceux qui ont la charrue et le matériel, ils peuvent faire le débroussaillage sans brûlis. Avec la main, faut que tu brûles parce que ça va prendre du temps. Quand la terre est touffue comme ça, pour cultiver, t'es obligé de t'arrêter souvent pour prendre les ordures et les jeter derrière et puis tu avance encore alors qu'avec la charrue, on peut pas arrêter les bœufs. Quand il y a des tiges, avec la daba, tu est obligé de t'arrêter et de les prendre à la main mais avec la charrue, tu arraches tout, sans t'arrêter sauf si le mil a fait des gros pieds et que tu vois pas la terre, là même avec la charrue, t'es obligé de brûler. Tu coupes les pieds et puis tu mets le feu

E : mais si t'as déjà débroussaillé, pourquoi les bœufs ne peuvent pas passer ?

Parce que c'est toujours touffu et ça peut cogner dans la charrue. Donc t'es obligé de t'arrêter puis de te courber pour enlever les tiges pour continuer avec la charrue. Donc, quand c'est trop touffu, tu brûles et quand le coin est plat et qu'il y a des petits morceaux, tu vas avec la charrue sans même t'arrêter. Mais avec la daba, si tu arrives dans les coins sales, t'es obligé de ramasser ces choses là, mettre à coté et puis continuer. Après tu brûles. Avec la charrue, quand il pleut seulement, tu laboures et puis tu sèmes

E : donc toi quand tu brûles, c'est pas pour la fertilité ?

Pour que le travail soit facile et plus rapide. Quand tu fais les brûlures, tu gagnes du temps. Tu peux faire un ha par jour mais avec les tiges non brûlées, tu prends le double du temps.

Ceux qui n'ont pas les moyens aussi, ils coupent les branches et ils mettent en tas parce que quand une terre brûle fort, c'est comme des fumures, si tu sèmes quelque chose là bas ça pousse rapidement parce que la terre est déjà brûlée puis les branches que t'as mis là, ça donne bien. Bon quand tu n'as pas les moyens de payer l'engrais, quand ils ont fini de ramasser la terre, ils rentrent dans la brousse même pour récupérer les branches pour venir mettre en tas. Quand tu brûles ces tas et que tu sèmes, c'est pas comme là où tu n'as pas brûlé, c'est comme des fumures aussi. C est pour fertiliser la terre.

E : ce système marche aussi bien qu'avant ?

Rare sont ceux qui font ça parce que c'est fatigant d'aller chercher des branches en brousse pour mettre en tas. C'est vraiment des gens courageux pour faire ça

E : ou alors c'est parce qu'ils n'ont pas l'argent

Voilà, c'est ça

E : tu trouves que les engrais ça rend autant la terre fertile que d'aller chercher du bois dans la brousse ?

Non, avec l'engrais c'est plus important que les branches

E : c'est mieux ?

Oui c'est mieux parce que l'engrais ça peut servir deux ans

E : et ça c'est l'engrais du coton ?

Oui, c'est l'engrais du coton. Tu peux le mettre sur n'importe quelle plante hein, que ce soit du coton, de l'arachide ou du mil, ça pousse. Quand tu en as, tu peux mettre sur toutes les cultures mais on n'arrive pas à en avoir suffisamment

E : donc ce que tu fais, c'est la rotation ?

Voilà. Parce que quand tu fais deux ha de coton, la société te donne l'engrais pour deux ha, pas trois ha. Apres la vente du coton, on enlève l'argent des sacs que tu as pris pour le coton.

Bon, si toi tu prends 10 sacs avec deux ha

E : mais ils savent que tu n'as que deux ha, ils vont se demander pourquoi tu prends 10 sacs

Ils savent que vraiment, un paysan a besoin d'engrais en plus pour les autres champs. Ils font exprès même d'augmenter un peu. Par exemple, ceux qui font le maïs vont prendre un sac en plus pour leur champ de maïs, même chose pour ceux qui font l'arachide

E : même sur l'arachide ? Je pensais que ça rendait la terre fertile ?

Mais même si ça rend la terre fertile, il faut de l'engrais parce que quand tu en mets, la production marche, ça donne assez de graines et les coques sont plus grosses

E : donc en même temps tu brûles et tu mets l'engrais ?

Voilà

E : mais ceux qui ne font pas de coton, ils font comment pour avoir de l'engrais ?

Bon, on se connaît, on est des amis. Tu vas me dire de tout faire pour prendre deux sacs pour toi et au lieu de prendre 5 sacs, j'en prends 7. Si tu as les moyens, tu me paies directement mais si non, tu me paies avant qu'on coupe le coton. Comme actuellement les mangues vont arriver, il y en a beaucoup qui prennent de l'engrais et quand on vend les mangues, ils paient l'argent. Parce que l'argent du coton ça vient vers le moi de mai, juin

E : donc tout le monde utilise de l'engrais ici ?

A part ceux qui n'ont pas les moyens et qui n'ont pas de connaissances parmi ceux qui vendent de l'engrais. Et eux ils brûlent plus que les autres parce qu'ils n'arrivent pas à avoir des engrais.

E : et est-ce qu'il y a quand même des parties de champs qu'ils laissent en friche ?

Si tu n'as pas les moyens et que tu n'arrives pas à avoir de l'engrais, il faut changer. Après 3 ans de travail, ta terre s'appauvrit donc ils sont obligés d'aller faire un nouveau champ et laisser l'ancien champ un peu en jachère. Et après 3 ou 4 ans, ils peuvent revenir sur ce champ encore

E : et il doit demander un champ au chef de village ?

Non, en brousse il y a des coins qui n'appartiennent à personne. Tu peux cultiver mais tu ne peux pas planter parce que si tu plantes des manguiers dans un champ, la terre est pour toi maintenant. Parce que quand après trois ans tu laisses ta terre pour cultiver ailleurs, un autre peut venir après toi pour cultiver mais si tu as planté des arbres, ils vont dire « ha ça, c'est le champ de tel »

E : quand on revient sur le champ en friche après 3 ou 4 ans, avant, c'était le même nombre d'années ? Parce qu'ils n'avaient pas d'engrais non plus ?

Avant, ils changeaient trop rapidement de champ. Avant l'arrivée des engrais, c'était 2 ou 3 ans puis c'est fini et tu vas ailleurs, puis 2 ou 3 ans et encore ailleurs et les champs on les laissait longtemps en jachère. Il s'enrichit plus quand tu laisses 3 ou 4 ans en jachère

E : et pourquoi maintenant on change moins rapidement ?

Parce qu'il y a les engrais. Même si la terre est pauvre, avec les engrais tu peux encore semer

E : et ceux qui n'ont pas d'engrais

Même actuellement, eux ils changent plus que ceux qui n'ont pas d'engrais. Notre champ là, on le cultive depuis 1984 et on n'a pas changé

E : parce que vous, vous avez les engrais ?

Oui, oui

E : mais quelqu'un qui n'a pas les engrais ?

Il ne peut pas faire plus de 5 ans sur une même terre, il doit changer. Il y a trop de terres ! Et si tu ne changes pas, les gens vont dire que tu es paresseux parce que ta famille ne mange pas bien. Faut laisser ton coin là qui est pauvre pour aller ailleurs !

E : tu me disais qu'on a assez de terres ici. Mais quand même, les terres ici dans le creux de la vallée, elles sont plus fertiles que les terres sur les collines ?

Non, c'est parce que tu ne peux pas travailler avec la charrue sur les collines

E : et le brûlis ?

Les brûlures peuvent se faire sur la colline !

E : oui mais la terre est moins fertile que dans la vallée ?

Non, la terre de la colline c'est plus fertile que la vallée

E : ha bon ? Parce que dans mon esprit, si tu es dans la vallée, toutes les vitamines avec l'eau, ça descend des collines jusque dans la vallée ?

Oui mais les premières pluies, ça fait mouiller les feuilles mortes là et l'important rentre sous le sol. Quand il y a beaucoup de pluie maintenant, les restants là, l'eau envoie ça sur la plaine. Sinon, l'engrais le plus important c'est les premières pluies quand ça mouille les feuilles. Les feuilles mortes qui sont pourries là. A chaque fois qu'il y a un peu de pluie, ça se décompose et ça rentre un peu, un peu, un peu jusqu'à rentrer dans la terre mais la grande pluie envoie le reste à la plaine

E : mais donc c'est quand même plus fertile dans la plaine ?

Non, non, le sol avec les petites pluies de la colline, c'est plus fort. Ce sont les résidus que l'eau fait descendre sur la plaine. Quand tu mets les engrais ici, tu le fais quand il pleut. Après 2 ou 3 jours, tu viens trouver que l'engrais a diminué et que le plus important est descendu sous la terre et le restant reste au pied des plantes

E : je reviens à ceux qui n'ont pas les engrais et qui doivent tout le temps bouger. Après combien de temps ils vont revenir sur la première terre ?

Bon, s'il cultive 4 ou 5 ans ici, il sait que la terre a donné et qu'il pourra revenir ici. Peut être 3, 4, 5 ans. S'ils savent que cette terre a plus donné que celle qu'ils cultivent, ils peuvent se retourner. Mais s'ils savent que devant encore, ça peut être encore plus fertile qu'ici, ils avancent encore

E : ça peut être 3, 4 ans comme ça peut être 10 ans alors ?

Tu peux faire 15 ans même sans te retourner sur l'ancien champ

E : Et pourquoi tout le monde ne fait pas comme ça alors ? Parce que c'est mieux. Tu sais que si tu laisses en jachère 10 ou 15 ans, ça va être fertile ?

Ceux qui ont les moyens. Bon, il y a des terres qui sont plus faciles à travailler que d'autres. Par exemple là où est notre champ là, c'est du sable. Travailler avec la charrue dans le sable, c'est très rapide mais si c'est de l'argile, c'est tellement compact que même les bœufs, quand ils avancent, ça s'enfonce et c'est très dur pour eux. L'arachide, le coton et le maïs aussi, donnent mieux dans les terres sablonneuses que dans les terres argileuses où c'est le mil qui donne bien. Quand tu sèmes du mil dans les terres sablonneuses et dans les terres argileuses avec le même engrais, celui qui est dans la terre argileuse peut donner le double

E : et ceux qui font le coton avec les engrais, qu'est-ce qu'ils mettent après le coton, quand ils font la rotation ?

De l'arachide ou du mil, ça va bien donner. Parce que l'engrais que tu as mis l'an passé, cette année ça se renforce encore. L'engrais peut servir deux ans. T'es sur que ça va donner.

E : et qu'est-ce que vous préférez mettre après le coton ?

Le maïs parce que c'est la nourriture principale

E : je pensais que c'était le mil

Non, le mil, quand tu as 20 sacs de mil et 20 sacs de maïs, ton mil va finir avant les 20 sacs de maïs. Avec une famille grande aussi, la nourriture en maïs c'est mieux que le mil parce que quand tu prends 10 kilo dans les sacs de maïs pour 20 personnes, ils vont manger jusqu'à laisser le reste. Mais quand tu prends 10 kilo dans le sac de mil, ça va pas suffire aux gens. Ça ne les nourrit pas autant parce que le maïs a plus de farine que le mil

E : finalement, le problème est d'avoir les moyens ou pas pour les engrais. Pourquoi ceux qui n'ont pas les engrais ne prennent pas des animaux pour qu'ils puissent aller sur les champs laisser leurs déjections ?

On ne garde pas les animaux ici pendant la saison sèche parce qu'il n'y a pas assez de nourriture. Si tu les garde, où ils vont manger ? C'est pourquoi on les laisse vagabonder pendant toute la saison sèche. Les animaux qu'on a vu hier, eux ils viennent du nord, parce que là bas il n'y a pas d'arbres

E : c'est la transhumance ?

Oui et ils viennent ici au mois de mai, juin puis ils se retournent

E : donc vous ne profitez pas des déjections animales ?

Non, les déjections c'est dans les parcs puis toute la population vient prendre avec une charrette pour mettre dans les champs

E : donc il faut quand même une charrette ?

Oui mais ceux qui n'en n'ont pas, ils aident et après on va leur en apporter sur leur champ. Et puis, les ordures que les femmes jettent quand elles balaient la cour. On prend la charrette et on emmène ça aux champs aussi. Ça c'est plus fertile que les bouses de vaches

E : donc en plus des engrais, vous mettez les déjections animales ?

Oui mais les déjections animales, ça prend pas beaucoup de place. Quand tu as eu 10 charrettes, tu as eu de la chance. On renforce avec les ordures des familles mais on est basés sur l'engrais même

E : les déjections humaines ? Ce qu'il y a dans les toilettes ?

Il y en a qui le font mais c'est rare

E : et c'est à quelle période qu'on fait le parcage des animaux et qu'on va envoyer les déjections sur les champs ?

Pour le parcage, c'est le jour où la population est décidée. On peut dire que vendredi prochain, on va aller ramasser les bouses de vaches. Mais il n'y a pas de mois ni de jour fixe

E : et on partage avec tout le monde ? Parce que je pourrais dire que ceux là sont mes bêtes ?

Non, non, parce que tous les animaux du village sont parqués. Même ceux qui n'ont pas d'animaux, eux ils vont ramasser. Quand on préparer le parc, toute la population est là, que tu ais un animal ou pas, tu vas aller

E : donc si on avait plus les moyens de nourrir les animaux, peut être qu'on utiliserait moins l'engrais et plus les déjections animales ?

Oui. Si tu as un parc à ton compte et que tu as les moyens, tu prends un peu. Bon, tu gardes les animaux au parc pendant la saison sèche mais faut les faire venir dormir sur mon champ ici. Vous vous baladez toute la journée avec les animaux mais le soir, tu viens les faire coucher dans mon champ, pour les bouses.

Annexes

E : mais personne n'a les moyens ?

Bon, aucune famille ici n'a les moyens d'avoir plus de 30 têtes. Et faut payer le Peul aussi. Toi tu as 5 vaches, moi j'ai 6 vaches, et un autre a 4 vaches. Si on va prendre un Peul pour garder ces animaux là, moi avec mes 6 vaches je n'ai pas les moyens. Mon frère a demandé un peul à la saison sèche mais moi je n'ai pas les moyens. Il n'y a pas une somme collective dans la famille pour prendre le Peul. Donc chacun se débrouille et finalement on ne fait pas. S'il faut payer 1000 CFA pour une vache à chaque fin de mois et tu en as 8. Donc tu ne le fais pas.

E : et vos ancêtres ?

Non, même les ancêtres ne gardaient pas les vaches. Quand la récolte est finie, on libère les vaches, les moutons, les chèvres, les bœufs

E : et il y a combien de gens qui brûlent plutôt que de labourer ici ? parce qu'il n'y a pas beaucoup de gens qui ont les moyens d'avoir la charrue et les bœufs

Bon, actuellement, je peux dire qu'il n'y a que 3 ou 4 familles qui n'ont pas la charrue sinon tout le monde en a maintenant

E : donc il n'y a plus beaucoup de gens qui font le brûlis ?

Bon, le brûlis là, pour certains c'est un plaisir. Parce qu'ils veulent voir le champ propre. Ils ne veulent pas que la pluie tombe et trouver que leur champ est un peu sale. Quand on fini la moisson, il y a des vieux, au lieu de rester à la maison, qui s'en vont chaque matin débroussailler un peu le champ et puis ils brûlent. Ils disent que ça, ça vaut mieux que de rester s'asseoir à la maison ici. Parce que beaucoup disent que quand tu es assis toujours, tu vieillis vite quoi. La plupart de la jeunesse fait du charbon actuellement. Ils cultivent le matin, s'en vont couper du bois et entassent pour brûler. Mais quand t'es vieux, tu peux pas faire ça. Et au lieu de rester à la maison assis, tu vas au champ couper quelques tiges et mettre le feu.

E : donc, même quand tu as les moyens, les bœufs, la charrette et que tu enfuis la matière dans le sol, tu aimes bien quand même aller dans ton champ pour t'en occuper et brûler quoi

C'est ça, pour ne pas rester à la maison

E : les gens n'ont pas l'impression que c'est mauvais pour le sol de brûler ?

Non, ils ne savent pas que c'est mauvais parce qu'ils voient que ça pousse mieux quand tu as brûlé

E : donc en pourcentage, il y a combien ? 80% des gens qui ont des charrettes et des bœufs ?

Oh, plus de 80 même, comme 90% à 95%. Actuellement, chez nous ici, il y a 17 familles. Mais les familles qui n'en ont pas, je crois, c'est 3

E : donc les 14 familles, au lieu de tout débroussailler et de brûler, ils débroussaillent puis ils retournent la terre ?

Voilà

E : mais parfois vous brûlez quand même, soit parce que les tiges de mil sont trop grosses, soit parce que tu t'ennuies ?

Voilà ! Et quand les tiges de mil sont trop grosses c'est parce que ton champ de mil a bien donné, que t'as coupé tellement que tu vois même pas la terre, c'est couvert de tiges. Au mois de mai, les feuilles qui poussent là dans les champs, on les coupe, on les dépose sur les tiges là et puis on brûle. Bon, ça facilite le travail avec les bœufs

E : et les femmes brûlent ?

Chaque année parce qu'une femme ne fait jamais deux ans sur la même terre

E : donc les femmes brûlent plus que les hommes ?

Oui, elles brûlent plus que nous. Les femmes, pour avoir de l'argent, même si tu as une charrue, ça sera un peu tard. Elles sont obligées de commencer avec la main parce que tant que les hommes n'ont pas fini avec les champs, les femmes ne peuvent pas avoir de charrue. Par exemple chez moi, avec mes frères, on a à peu près 7 ha. On partage les champs et on fait à peu près 2 ha de mil, 2 ha de coton, 1 ha de maïs et l'année prochaine, les 2 ha qu'on a fait en mil, on donne ça aux femmes qui vont faire de l'arachide là bas. Parce que quand tu fais 2 ans de mil sur le même sol, ça ne donne pas, la nourriture du mil va finir. Et la nourriture que le mil prend, l'arachide ne veut pas ça et le mil ne mange pas la nourriture de l'arachide. Donc chaque année, il faut faire échange

E : 2 ha c'est beaucoup pour une femme!

Il y a à peu près 5 femmes ici

E : et le coton et le maïs tu peux laisser deux ans

Oui

E : et chaque fois qu'une femme change de champ elle brûle ?

Oui parce qu'elle ne peut pas aller cultiver entre les tiges. Faut qu'elle les coupe, les mette en tas et puis brûle

E : mais alors, vous n'avez jamais besoin d'agrandir vos terres ?

Non, parce que tous les enfants sont partis mais quand il y en a qui disent qu'ils viennent faire l'hivernage cette année, on peut agrandir. Mais on est que 4 seulement pour 7 ha c'est bon. Et on arrive à se nourrir jusqu'à vendre chaque année une tonne de mil parce qu'on n'arrive pas à manger tout. Sinon, aux alentours, on peut couper et en ajouter mais on sait qu'avec les 7ha là, on a assez

E : mais si vous n'aviez pas l'engrais du coton, vous seriez obligés d'abandonner une partie et de partir ?

Bon, Dieu nous a donné un peu de chance parce que nos frères et les enfants qui sont à l'extérieur, ils disent qu'ils n'ont qu'à s'occuper de la nourriture de la famille. En cas de financement ou quand on a besoin de quelque chose, on les téléphone et ils vont envoyer. Ceux qui sont en Guinée Equatoriale, en Espagne, en Italie, eux aussi se téléphonent entre eux pour s'arranger si on a besoin de 10 sacs d'engrais. Et chaque mois de juin, nous recevons une somme pour l'engrais. Donc nous on prend un peu d'engrais à la CMDT pour ajouter à ce que nos frères nous ont envoyé

E : et où achetez vous l'engrais si vous ne passez pas par la CMDT ?

Il y a des magasins à Siby. Si l'engrais d'ici est vraiment cher, nos frères qui font du commerce à Bamako, on leur laisse l'argent et ils paient dans les grandes boutiques

E : et quand on brûle, c'est tout en même temps ?

La terre d'ici, même si c'est sec, c'est pas trop. Il y a eu un peu de pluie hier. Bon, jusqu'aux semences maintenant, chaque mois il pleut. Bon, avant le mois de semence, ça trouve déjà que toutes les terres sont mouillées. Les brûlures, il faut les faire un peu tôt sinon si la pluie commence comme ça, tu peux plus brûler. Tu vas entasser, entasser, allumer maintes fois mais chaque fois qu'il pleut, ça s'allume pas. Y en a même, pour éviter le retard, les tas qu'ils ont mis, ils prennent ça avec leurs mains et ils s'en vont jeter en dehors des champs parce qu'on ne peut plus brûler, c'est trop mouillé.

Annexes

E : et si le gouvernement vous donnait les moyens, est-ce que vous allez faire un autre type d'agriculture ou est-ce que vous allez continuer le brûlis parce que c'est ça qui est adapté au climat d'ici ?

Il y a un projet qui était venu et qui avait promis à la population un tracteur. S'ils avaient envoyé le tracteur, les brûlures auraient été finies. Le tracteur c'est plus puissant que les bœufs

E : oui mais alors, comment tu vas faire avec les manguiers et les karités ?

Ca peut travailler, tu laisses le côté où il y a le manguier là, le tracteur peut passer sous le manguier, parce que ça ne descend pas trop profondément. C'est pas à cause du climat, c'est le manque de moyens. Ceux qui ont plus de moyens que nous ici, à l'approche de l'hivernage vers le 1^{er} juin jusqu'au 10, ils vont louer les tracteurs à Siby où il y a quelques tracteurs. Mais le tracteur fait un ha à 30 000CFA, ça fait de l'argent ! Si on demande ça aux frères qui sont à l'étranger, ils vont dire qu'ils nous ont payés les bœufs et la charrue

E : est-ce que le brûlis vous assure un bon rendement ? Est-ce que vous êtes sur d'avoir à manger avec le brûlis ?

Le brûlis ? Ca rend fertile la terre hein !

E : et vous êtes sur d'avoir à manger et d'avoir un bon rendement ?

Ha oui

E : parce que si moi j'arrive d'Europe, je te dis que je suis agronome et je te donne une nouvelle technique, tu n'auras pas peur d'avoir faim si tu l'essaies et que ça en marche pas ?

Je vais diviser mon champ ou bien je vais faire un petit champ à côté pour essayer ta technique là bas. Pendant la récolte, je vais voir la différence. Si ta technique a mieux donné, alors l'an prochain, on va la faire sur le grand champ. Mais on ne va jamais changer directement hein !

E : toi, tu as 7ha. Sur tes 7 ha, tu vas avoir combien de tonnes de mil ?

Cette année, on a eu 33 sacs, ça fait 3 tonnes. Avec le maïs, on a eu 27 sacs, ça fait presque 2 tonnes et demi. Et avec le coton, on a eu une tonne 700 et quelques. L'arachide, on a eu 40 sacs, 4 tonnes.

E : et sur les 33 sacs de mil, vous allez consommer combien de sacs dans la grande famille ?

Nos frères qui sont à Bamako, on leur envoie aussi, pour leur couscous. A chaque fois qu'il leur manque du mil, on leur envoie 50 kg

E : mais à eux vous ne le vendez pas ?

Non, parce que ce sont eux qui nous ravitaillent en engrais et en matières agricoles. Ce sont nos frères de même père, même mère. Donc on peut compter 23 sacs pour la famille

E : et les 10 sacs restants, vous les vendez ?

Oui, chaque année, on vend 10 sacs ou plus

E : et vous vendez ça où ? Au marché ?

Non, on demande ici. Si quelqu'un en a besoin, on lui vend mais sinon, on emmène à Siby.

E : et vous vendez à combien les 10 sacs ?

Ca dépend. Le mieux c'est 175CFA le kg donc les 10 sacs à 175 000CFA mais souvent ça va à 125 CFA le kg et parfois ça peut aller jusqu'à 200CFA le kg. Ca dépend de la saison, si elle est bonne ou pas. Par exemple, actuellement, le mil se vend à 125 mais avant le mois de juin, peut être que ça va à 200CFA le kg parce que les prix augmentent

E : le maïs ?

A peu près 10 sacs. Le maïs c'est fait pour le petit déjeuner seulement. Les 17 qui restent. Bon, si le mil est à 175, le maïs est plus ou moins à 125. Il y a toujours une petite différence entre le mil et le maïs. L'arachide, on consomme 5 sacs sinon tout le reste, on vend. Actuellement, 1kg ça fait 275CFA

E : et le coton, ça vous vendez à la CMDT ?

Oui, ils enlèvent le prix des engrais. Un ha c'est trois sacs et les insecticides. Ils nous envoient le reste mais on connaît le prix à l'avance. Le prix de cette année c'est 170CFA le kg. Quand le village a 20 tonnes ça fait à peu près un million huit cent milles francs de crédit qu'ils enlèvent et puis c'est les animateurs, ils sont 5 ou 6 qui sont là qui retranchent. Ils savent qui a pris quoi et tu reçois dans les 20 ou 25 000 par personne cash

E : et à part le coton qui part tout de suite, vous gardez tout dans les greniers ?

Oui. Par exemple si le mardi on doit payer l'impôt, le samedi on ouvre les greniers et on s'en va vendre

E : Toi en dépenses, tu dois payer le bœuf, la charrette, les impôts, quoi d'autre ?

L'habillement des enfants, l'année scolaire des enfants

E : t'en as pour plus ou moins combien en dépense ? C'est parce que j'aimerais me faire une idée ? Je sais que tu es vieux et que tu es bien mis mais je veux me faire une idée du coût de la vie.

C'est que chez nous ici on craint. C'est pas comme en Europe où quand tu as de l'argent, tu peux faire ce que tu veux avec l'argent. Ici, quand tu as de l'argent, il faut essayer de te cacher sinon les mauvais gens, ils vont se mettre contre vous. Sinon, si on demande à nos frères qui sont à l'extérieur de nous envoyer un tracteur, ils vont nous envoyer. Mais les gens en bas qui sont ici, les mauvais gens, ils vont dire « ha, ces gens là ils se moquent de nous maintenant. Ils ont des bœufs de labour, des charrettes et maintenant ils ont un tracteur. Ils veulent monter aux gens que nous on n'a rien ». C'est pourquoi souvent ici, même si tu as les moyens, tu essaies de te cacher un peu pour que les gens sachent que tu souffres aussi

E : donc, même si tu avais les moyens d'acheter un tracteur, tu ne le ferais pas ?

Non, je ne le ferai pas, ça serait trop voyant. Ils vont dire qu'avec six bœufs de labour et une charrette, ils ont décidé d'aller payer un tracteur !! Presque tout le village va se mettre contre toi. T'es obligé de partager ou il y a des gens qui vont tout faire pour mettre ton tracteur en panne. Parce qu'ils ont les moyens de le faire, c'est déjà arrivé ici.

C'était deux vieux sur la route qui ont demandé à un homme qui passait en voiture de le prendre avec lui jusqu'au village. Il a dit non et 10 km plus loin il était en panne. Tout le monde, même le mécanicien est venu pour réparer la voiture mais il n'a pas trouvé. Puis les gens leur ont demandé « tu n'as eu aucun problème en route ? » et il a dit « moi je n'ai eu aucun problème en route, seulement, sur la route, il y a deux vieux qui m'ont demandé de les prendre et j'ai refusé ». Et les gens ont dit « ha, alors c'est ça, le mécanicien ne peut pas voir ce défaut là, c'est un défaut humain ». Et ils ont dit au Monsieur ; « tu vas payer dix kolas²⁹ et tu vas leur demander pardon. Le Monsieur a pris dix kolas et a été avec deux autres vieux demander pardon aux vieux là.

Tu te dis, bon...le Monsieur il est méchant, il est seul dans sa voiture, on lui a demandé de nous envoyer au village et il a refusé. Ca c'est de la méchanceté !

29 Le don de noix de kola est un cadeau traditionnel pour l'arrivée au village au chef, les mariages etc.

Annexes

E : et comment ils ont fait pour casser son tracteur ?

Avec leurs connaissances

E : c'est comme la sorcellerie ?

Voilà. Bon, il a pris les dix kolas et ils ont dit au chauffeur ; « foncièrement, quand quelqu'un te demande de l'envoyer, si ton camion n'est pas plein, il faut le prendre ». Et ils ont dit « vas démarrer ton camion ». Et le Monsieur est parti

Voilà, ça prouve pourquoi nous on a peur. Parce que nos frères peuvent nous envoyer le tracteur mais avec ça, on ne sera pas en paix.

E : donc tant que tout le monde n'aura pas les moyens, les gens ne vont pas changer de technique parce que ça suscite la convoitise ?

Oui, c'est ça. Bon, tout le monde ne peut pas avoir les mêmes moyens mais ici, toute la famille, toutes les familles du village ont des bœufs, des charrettes. Bon, tu peux contacter ton frère pour envoyer une charrette maintenant mais chacun va dire « bon, eux ils ont eu un tracteur, il faut que nous aussi on cherche ». Chacun va se comparer à toi et ils vont chercher pour l'année prochaine ou dans deux ans. Mais, tout le monde n'a pas de charrue, ni charrette. Alors que toi tu vas prendre le tracteur. C'est trop

E : est-ce que ceux qui travaillent à la main ont aussi assez à manger avec le brûlis ?

Bon, la plupart n'ont pas de charrues ni rien, eux ils ont à peu près la moitié de la nourriture de l'année. Pour 6 mois.

E : et après ils doivent acheter le reste ?

Oui parce qu'il y a des moments même qui arrivent, on partage les jeunes de ces familles entre les familles. Bon, toi tu passes la journée avec eux et on te paye 2000CFA. Et avec l'argent là, il paie de la nourriture jusqu'à la fin de l'année. Mais si le chef de famille va dire que chaque année, toi tu vas travailler avec un autre pour payer la nourriture, qui va travailler dans son champ ? Tu trouveras que chaque année ils sont en retard. Ils n'arrivent pas une année à faire le champ complet

E : donc ce qui leur manque à eux, c'est des bœufs

Et une charrette. Avec les bœufs, quand tu laboures d'une certaine manière, la terre est molle. N'importe quelle chose que tu sèmes, ça pousse vite.

Mais chez nous, quand on finit. S'il y a 10 sacs de mil là, tu prends 9 sacs et le dixième, tu donnes ça aux pauvres. L'arachide c'est comme ça. Si t'as 20 sacs, tu prends 18 sacs et les 2 sacs là, tu les donne aux pauvres pour qu'il te fasse une bénédiction

E : et ça coûte combien pour acheter deux bœufs et une charrue ?

Actuellement, si t'as un bœuf à 100 000CFA, tu as eu de la chance. Sinon 125 à 150 000 pour un bœuf qui peut labourer. La charrette c'est 30 000CFA

E : Avec 4 tonnes d'arachide, tu pourrais quand même acheter la charrette ?

Oui, oui. Nous on a déjà. Ce que nous on a besoin seulement. Bon, s'ils nous envoient de l'argent pour l'engrais et puis pour construire peut être. Sinon, actuellement, on peut faire 10 ans sans payer du mil.

E : mais si ils t'envoient de l'argent pour construire une maison. D'abord tu vas acheter la terre à l'Etat ?

Non, non ! Il y a ma terre ici !

E : je sais mais peut être qu'un jour l'Etat en aura besoin pour créer un goudron et il a le droit de te chasser

Est-ce que l'Etat aura besoin de nous derrière la colline ici ?

E : Vous n'avez pas peur ?

On est trop loin de la ville. Quand les canadiens sont venu faire la route, on leur a dit « il faut que la route soit bien faite. Si ça tombe sous le manguier de quelqu'un, ils n'ont qu'à couper. Si ça tombe sur la chambre de quelqu'un, ils n'ont qu'à couper. Parce qu'ici chez nous il y a trop de terres ». Et les canadiens ont dit que vraiment, ça c'est un dégât pour eux. C'est pourquoi la route n'est pas droite, ils ont voulu éviter les manguiers, les chambres

E : donc ici, il n'y a pas beaucoup de personnes qui achètent la terre avec le papier ?

Non, il n'y a pas une personne ici. Quand l'Etat vient ici pour le problème de terre, il ne peut pas prendre la terre de quelqu'un comme ça. S'ils tombent sur ma famille, peut être ils vont me donner un autre coin

E : mais peut être que la terre sera moins fertile

Voilà. Sinon nous on ne pense pas que l'Etat aura besoin de nos terres si loin. Entre Siby et Bamako il y a trop de terre, ils ne peuvent pas accéder. Bon, peut-être à cause de la cascade, ils vont avoir besoin, peut-être des familles qui sont au bord de la route comme ça, pour agrandir la route, peut-être. Sinon, pour la vente, nous on pense pas que ça va arriver ici hein. Pas avant notre mort et ça fait des années encore. Le village a plus de 200 ans.

E : pour en revenir au temps de jachère. Comment tu sais vers où aller quand tu abandonnes un champ ?

Ca dépend de la fertilité de la terre. Le nouveau champ que je vais prendre. Si je sais que le champ que j'ai laissé est mieux, je sais qu'on ne peut pas durer ici parce que la terre qu'on a laissée est plus fertile qu'ici et je reviens tout de suite. Mais si je vois une terre encore devant qui est plus fertile, là je laisse l'ancien champ.

E : mais comment tu sais à l'avance que la terre est plus fertile ?

Je le vois. La terre qui est plus fertile, tu le sais en marchant

E : par exemple la terre rouge ?

Non, elle n'est pas fertile. Aussi, la terre dure n'est pas fertile. Moins noire et puis un peu bonne, ça c'est une terre qui est fertile. Il y a des terres, à les voir tu sais que tu vas avoir beaucoup. Quand j'ai été à Kita, j'ai vu des terres, au moins dix fois meilleures que nos terres. C'est pas possible que ça pousse pas là bas

E : s'il y a un feu de brousse accidentel à cause des chasseurs qui brûle ton champ que tu avais laissé en friche. Ca peut te pousser à revenir sur ce champ ? Car le brûlis est déjà fait.

Oui parce que la terre que je laisse pour 2 ou 3 ans. Les herbes qui poussent, ça pourrit, la pluie, les fumures et les morceaux. Les petits arbres qui poussent, les gens les coupent et les animaux passent la journée parce que pendant l'hivernage, les animaux passent toute la saison des pluies sur les parties on cultivées à se balader, à mettre les bouses de vache. Bon, avec la brûlure, les feuilles sèches qui viennent de tomber ça bouge pas. Quand il pleut, avec les herbes, ça rentre. C'est ça qui envoie de l'engrais encore.

E : mais normalement, cette terre là tu devais la laisser pendant 4 ou 5 ans. Si accidentellement il y a un feu de brousse et que tout est brûlé, ta terre est peut être fertile et tu peux revenir

Oui, tu peux revenir

E : mais tu voulais la laisser 5ans alors que là, tu reviens plus vite ?

Oui. Si la partie que j'ai laissée est plus intéressante, je reviens. Et si quelqu'un d'autre me dit que la partie que j'ai laissée est plus intéressante que son champ, je lui dis qu'il faut prendre alors et moi je peux me retourner à autre encore. Parce qu'il n'y a pas de problèmes de terres ici

E : mais quand tu laisses en friche, c'est pour que les arbres poussent, qu'il y ait des feuilles, que ça pourrisse...mais comme maintenant il y a le charbon, le bois de chauffe et de construction, après 10 ans de jachère, est-ce que ça va être fertile puisque tout le monde va chercher?

Mais le champ que tu vas laisser 10 ans, il n'y aura pas un arbre qui va pousser là bas avec quoi tu peux faire la construction. Si c'est pas les herbes, il n'y a rien qui va pousser. Tous les arbres sont morts, on a déraciné avec la charrue

E : mais alors comment le brûlis peut apporter la fertilité si il n'y a rien qui pousse ? Qu'est-ce que tu brûles à part les herbes et la paille ?

Non, il faut que chaque année on amène des charrettes avec des ordures de la famille

E : mais quand tu vas chercher une nouvelle terre en brousse, c'est parce qu'il y a des arbres, de la paille et tout ça ?

Oui

E : quand tu coupes et que tu brûles...

Ca rend très fertile

E : mais si les gens vont chercher le bois de charbon ou de chauffe, comment tu vas faire ton nouveau champ ? Ce sera pas aussi fertile ?

Ceux qui font le charbon, ils coupent les arbres jusqu'à 4 m et après ils coupent les branches. Les feuilles et les petites branches, ça reste là en tas élevés. Et quand ils font la brûlure de ça, tu peux faire 2 ou 3 ans là bas, n'importe quelle chose que tu sèmes, ça donne bien.

Tout l'arbre, même si tu coupes ça, tu peux pas brûler tout cette année là. Le tronc là, même si tu mets le feu, ça va rester encore. L'année prochaine, tu mets des ordures encore, tu brûles, ça reste encore. Ce sont les petites branches que tu peux brûler jusqu'à ce qu'elles soient finies

E : donc il n'y a pas de compétition entre le charbon et le brûlis ?

Non, il n'y a pas de compétition. Si tu coupes cet arbre là, tu coupes les petites branches et tu brûles. Tu vas faire 5 ans, là où on a brûlé, n'importe quelle chose que tu sèmes, ça va pousser et ça va bien donner pendant 5 ans.

Le charbon, ils ne prennent pas tous les bois, seulement les bois qui sont un peu gros

E : et ça, de toute façon, avec le brûlis tu ne sais pas brûler ?

Voilà. Et là où ils vont faire le charbon, c'est la même terre où tu vas faire ton champ. Ils ne vont pas couper du bois ici pour l'envoyer là bas. Quand ils coupent, ils vont entasser ça dans le champ pour faire le charbon. Même après 10 ans tu viens, tu vas trouver que la partie là, quand tu sèmes, ça va bien donner. C'est très bon pour la fertilité

E : pourquoi alors est-ce que les gens disent que c'est mal de faire du charbon ?

Parce qu'on craint qu'après, la sécheresse va venir. Parce que sans arbres, il y a le désert et il n'y a pas de pluie. Vers la côte d'Ivoire et les pays de l'Afrique centrale, il y a trop de forêts et la pluie c'est à tout moment. Mais actuellement à Gao, si il pleut 2 ou 3 fois dans l'année, ils ont eu trop de pluie. Ici il y a des arbres encore mais ils ne veulent pas que les arbres finissent pour nous mettre dans la sécheresse. Parce que quand il n'y a pas d'arbres, c'est le

Sahara. Et le Sahara c'est sans pluie. C'est pour ça qu'on veut interdire le charbon, sinon c'est pas pour les brûlures des champs, c'est à cause de la sécheresse parce que sans arbres, il n'y a pas de pluie

E : Donc il y a moins de pluie qu'avant ? Tu l'as vu de toi-même ?

Ouai, ouai. Avant, quand on grandissait, à 8 ou 9 ans. Mon vieux, tout là, c'était des marigots. Actuellement il pleut mais l'eau passe et puis il n'y a pas de fortes pluies. Dans l'année tu peux avoir 60 mm, 50 mm une ou bien deux fois. Sinon avant, il pouvait commencer à pleuvoir le matin jusqu'au soir et plus souvent

E : et quand tu laisses en jachère, si il pleut moins, les fertilisants ça va pas rentrer ?

Non, ça va pas rentrer facilement

E : si tu veux la même fertilité qu'avant tu dois laisser plus longtemps en jachère alors ?

Oui mais les gens n'attendent pas ça. Parce qu'actuellement, il y a trop de monde. Il y avait un moment, la population ne comptait que 300 personnes

E : oui mais tu me dis que vous avez trop de terres. Donc même si il y a trop de monde, c'est pas grave ?

Voilà. Mais bon, avec l'aventure il y a trop de monde mais il y a beaucoup de partants. Une fois que tu fais l'aventure, pour venir cultiver c'est un problème. Sinon il y a trop de terres, on peut donner un ha à tout homme ici et il y en aura encore. Mais la culture là, les gens commencent à voir que c'est un métier qui n'a pas d'avantages. Quand on est venu trouver nos arrières grands pères, nos grands pères et nos papas, c'est la culture qu'ils faisaient mais qu'est-ce qu'ils nous ont laissé ici ? Pourquoi les enfants souffrent ? Parce qu'ils n'ont pas laissé quelque chose derrière eux. Bon, beaucoup commence à abandonner la culture à cause de ça quoi. Mieux vaut aller construire des familles à Bamako en location, c'est mieux

E : oui mais ils vivent de quoi à Bamako ?

Ceux qui sont en Espagne et en Italie là, quand ils viennent, ils construisent à Bamako et ils mettent en location

E : oui mais parce qu'ils sont partis alors ils ont l'argent. Mais ceux qui restent au Mali ?

C'est pourquoi dans les familles, il n'y a que les vieux maintenant. Tous les jeunes sont partis. Bon, les vieux ne peuvent pas nourrir leurs femmes et puis les femmes de leurs enfants qui sont partis. C'est pourquoi beaucoup de familles souffrent. Moi j'ai une femme, à peu près, admettons 8 garçons. Ils disent que vraiment ça ne va pas chez nous, moi je m'en vais. Mon vieux qui est là, il peut plus cultiver et il ne peut pas chasser ma femme ni mes enfants. Si il faut que lui s'occupe de ma maman, de ma femme et de mes enfants. Ce n'est pas facile. C'est ça qui fait la crise chez nous ici. Mais la crise peut pas finir parce que c'est rare de voir ici une famille où tu peux compter 10 jeunes frères

E : ils partent où, à Bamako ou à l'étranger ?

Il y en a qui sont au Mali, il y en a qui sont en Libye, il y en a qui sont au Gabon, il y en a qui sont en Espagne et d'autres qui sont en Italie. Bon, dans les pays comme l'Espagne et l'Italie, si tu n'as pas la chance, tu peux faire trois ans sans avoir un bon boulot et ravitailler tes enfants et tes parents en argent. A peu près trois ans, tu travailles et tu n'envoies rien si tu n'as pas la chance. Bon, peut être vers le Gabon, ça c'est en Afrique, là bas tu peux envoyer 100 000, 50 000, ça peut arranger un peu ici. Mais dans les pays de l'Europe, avoir les papiers nécessaires, s'installer et puis travailler bien pour faire vivre les parents il faut à peu près 5 ans ou bien 4 ans

E : et pendant ce temps là, ça veut dire que eux ne travailleront pas ci pour nourrir la famille Voilà. C'est pourquoi souvent ici, les problèmes ça se complique. Mon premier fils qui est venu là, il était en Guinée équatoriale. Il a à peine 24 ans. Quand il est venu, il a payé une cour à Bamako pour 4 millions. Bon, il est venu il n'y a même pas un mois et il a déjà construit 8 chambres là. 8 chambres- salon dans la cour là. Il dit que le reste, il va faire ça en étage. Bon, ses copains qui sont ici ils disent « ha, ça !il faut partir ». C'est ça qui les rend fous.

Ce fils là, quand il était à l'école. Un jour on était assis, on prenait du thé. Et il m'a dit « papa je vais ». J'ai dit qu'il fallait d'abord finir la sixième mais il a dit qu'actuellement au Mali, même si tu as ton diplôme, il n'y a pas de travail. Mais j'ai dit qu'il faut un peu augmenter ta connaissance. Parce que moi j'ai fait 12 ans à l'aventure. Une fois que tu connais un peu, quand tu vas à l'aventure, ça devient plus facile pour toi, tu arrives à t'en sortir, il faut faire ton examen. Il s'est patienté, il a fait l'examen et il est parti, avant même les résultats de l'examen. Quand il a passé, je l'ai appelé et j'ai dit que bon, tu as passé. Et lui il était déjà en Guinée, il ne pouvait plus revenir et il avait du travail. Il a passé, il le savait même pas mais il avait du travail.

E : et il vous envoie de l'argent ?

Oui, à chaque fois qu'on lui téléphone il envoie l'argent

E : bon, par famille, vous avez plus ou moins combien d'ha ?

Notre famille est grande, c'est partagé en 4 groupes. C'est moi avec les petits frères qui faisons les 7 ha. Les autres sont plus nombreux que nous, ils font plus de 8ha. Bon, la troisième partie, eux ils ne sont pas tellement nombreux. Ils ne dépassent pas 4 ha. Et la 4em...

Mais à la main c'est différent, même si vous êtes 10, vous pouvez pas faire 5 ha à l'année. Tu peux faire 3 ha, 3ha et demi avec la daba. Alors qu'avec la charrue, toi et ton frère vous pouvez faire 4 ha

Ceux qui s'en vont en Espagne, on compte plus sur eux pour la culture hein ! Même s'il vient et qu'il construit à Bamako. Même après leur vieillesse, ils viennent, ils s'asseyent à Bamako, ils mettent en location et ils ne viennent plus pour cultiver hein. Une fois que ton enfant est à l'aventure, il ne faut plus le compter parmi la population de la famille

E : c'est pour ça que les gens ici font beaucoup d'enfants ? Ils espèrent qu'ils vont partir ?

Ouai, ils ne vont pas rester. Tu peux voir notre Imam, on peut dire qu'il a plus de 11 garçons mais il n'y a que un auprès de lui, tous les autres sont partis. Bon, si toi tu n'as pas d'enfants, ceux qui ont des enfants, à chaque fois les enfants ils lui envoient, ils lui font des cadeaux, construire des maisons pour eux. Bon toi, tu n'as pas d'enfants, tu n'as eu que des filles, bon, tu souffres. Tu as assez d'enfants mais, les enfants, la plupart ils deviennent des filles

E : mais quand tu as des filles c'est bon aussi parce que quand tu les marie, tu reçois un bœuf ?

A condition que ta fille tombe sur un mari qui a quelque chose. Bon, comme on se marie entre nous ici... Même mon garçon il m'a dit qu'il voulait se marier. J'ai dit ouai. Mais il avait trois concurrents, dont jeune qui voulait la marier, il avait 22, 23 ans. Elle s'est pas mariée encore mais les parents disent qu'il n'aime pas les jeunes. Bon, les parents de la fille là ils disent « si tu vas et que tu acceptes un autre mariage, tu sais que la famille est heureuse ». Durant les 12

Annexes

mois, on ne paie pas de mil, rien, on a tout. C'est à cause de ça qu'ils ont refusé le jeune et qu'ils m'ont accepté. C'est comme ça ici, quand ils savent que tu es un peu adossé, pour avoir une femme c'est un peu facile. Même mon fils qui est loin il l'a comme ça.

Il y a des familles qui font des années sans se marier. Et y a des familles qui ont fait 3 mariages en un moi. Bon, comme ils sont heureux, les gens leur donnent leurs enfants, parce qu'ils sont heureux, ils ont les moyens.

E : c'est comme ta deuxième femme qui t'as choisi, elle sait qu'elle est en sécurité avec toi ?
Voilà et elle voit déjà ma première femme qui cherche pas du bois, qu'elle pile pas le mil, on paie du riz pour les petits repas. Si c'est pas la nourriture de la famille qui est en mil, mais les petits repas qu'on fait chaque 2h ou 3h du soir là, c'est pas du mil mais du riz qu'on paie. Donc elle sait qu'elle sera pas trop fatiguée ici. Parce que l'autre petit qui voulait la marier aussi, chez eux ils sont beaucoup mais cette année ils ont eu que 3 sacs de mil. Bon, il faut couper du charbon et puis vendre ça pour manger. La femme sera trop fatiguée aussi alors que c'est une jeune fille, elle a à peu près 14 ans. Si il faut qu'elle passe toute la journée en brousse pour couper du bois, ha vraiment, elle peut pas avoir la forme qu'elle veut.

E : dans une famille qui travaille à la daba, si ils n'ont pas assez de récoltes. Est-ce qu'ils vont retourner sur la jachère parce que c'est quelque chose en plus ou ils vont la laisser ?

Ceux à la main, ils ne durent pas dans les champs. Quand la terre vieillit, faut laisser parce qu'avec les nouveaux champs, la récolte est mieux. Ils changent tout le temps. Ils dépassent pas 3 ans.

E : mais si tu te déplace tout le temps, à un moment donné tu vas revenir sur le même endroit ?

Oui

E : mais plus tu te déplaces, plus tu reviens vite sur le même endroit ?

Non mais quand ils se déplacent ils font 3 ans ici, 3 ans ici, 3 ans ici. Peut être dans 12 ans, ils vont revenir à la même place. Ça trouve que la terre est un peu fertile

E : mais si c'était moins souvent. 6 ans ici, 6 ans ici, 6 ans ici, 6 ans ici ça fait 24 ans. Là c'est vraiment fertile ?

Ouai très fertile mais ceux qui ont débuté là, ça trouve déjà qu'ils sont vieux. Ils vont dire aux enfants « quand nous on était jeunes, nous on cultivait ici. Allez y maintenant, la terre s'est enrichie »

E : oui mais ça veut dire que si la terre n'est pas fertile, on va plus vite revenir sur l'endroit de la jachère ?

Non, non. Tant que c'est pas fertile tu vas pas revenir

E : parce que quand tu tournes comme ça, tu vas revenir plus vite au premier endroit ?

Non, si l'endroit que j'ai laissé est vraiment fertile maintenant, je me retourne. Mais si c'est pas fertile, tu continues toujours. Mais tu t'éloignes un peu du village

E : mais c'est ça, il faut avoir les moyens de transport ?

Voilà ! Parce que de la cascade à ici. Le champ qu'on a travaillé avant de travailler le premier marigot. Là où on a eu les bœufs là. Tous les champs du village c'est entre là bas et ici

E : mais donc, si c'est pas fertile et qu'ils continuent à bouger, un moment donné, ils sont trop loin ?

Oui et le déplacement est pénible

E : donc ils sont obligés de revenir ?

Voilà. Si tu veux pas être trop loin, tu seras obligé de retourner vite mais si tu as les moyens de transport...

E : mais peut-être que c'est pas encore très fertile ?

Alors t'es obligé de continuer, prendre cette souffrance là de la distance que de revenir sur une terre qui n'est pas encore fertile. Parce qu'actuellement, il peut y avoir des familles qui n'ont pas les bœufs et toutes ces choses mais ils peuvent avoir des vélos pour aller. On préfère aller encore plus loin que de rester sur la terre qui n'est pas fertile

E : ici je vois plusieurs choses. Il y a l'hivernage mais à côté, les hommes vont faire du charbon, aller chercher le bambou, des choses comme ça. Les femmes font les jardins, le karité. Bon, est-ce que tout ça va avoir de l'influence sur la culture ?

Non, les travaux qu'on effectue actuellement comme le bambou, le beurre de karité, pendant l'hivernage ça diminue à 80%. Tout le monde est au champ. Quand tu veux faire du charbon et que tu laisses le champ à 16h, bon tu peux aller couper un petit peu de bois vers 17h, 18h et puis tu viens à la maison. Le lendemain, même chose. Une semaine et peut être tu peux faire un tas de charbon. Mais actuellement là, quand ils quittent le matin jusqu'au soir, qu'il n'y a pas de culture, ils restent là bas. Ils peuvent faire à peu près 3 à 4 tas dans le mois. Pendant l'hivernage, quand tu as fait un bon tas dans le mois c'est que tu as été trop courageux. Parce qu'avec la culture là, tu es fatigué, tu vas pas faire beaucoup. Bon, le beurre de karité aussi, tu peux faire un mois ici, pendant l'hivernage tu vas pas voir une seule femme qui fait du beurre de karité. Au mois de juin, l'huile qui est suffisante pour l'hivernage, ils font ça, avant de déménager au champ. Ils font beaucoup de beurre de karité au mois de mai, juin. Ils gardent ça pour l'hivernage. Parce que pendant l'hivernage on n'a pas le temps.

E : et le fait d'être loin ne pose pas de problème ?

On est entourés par la montagne mais il y a la route. N'importe quelle production tu peux l'expédier à Bamako, il n'y a pas de problème

E : est-ce que les agriculteurs d'ici savent qu'on pourrait faire d'autres type d'agriculture qui rapportent plus et qui détruisent moins la terre ?

A part les cultures que nous faisons ici, non. Parce que chez nous, depuis notre naissance, ce sont les mêmes cultures que nos parents. Bon, il y en a qui font de l'igname mais on dit que l'igname il faut le laisser à ceux qui sont à Cicasso³⁰ parce qu'il y a la pluie. Nous on peut pas faire un grand champ d'igname pour la famille alors qu'à Cicasso, eux ils peuvent faire un ha d'igname. Et puis les gens vont dire « tu te fatigues, on n'a jamais fait ça ici, si tu fais ça, tu n'auras rien. Faut faire ce que les autres font sinon peut être que les gens vont rire de toi l'an prochain »

E : ici aussi, tout est bien organisé. Peut être que si vous faites autre chose, ça va tout perturber ?

Ca va tout désorganiser parce que tout le monde essaie de faire l'année. Si ça réussit pas, ils vont dire « mais toi tu as obligé les gens à faire ça et voilà, cette année on n'a rien eu ! Fallait nous laisser continuer sur notre ancien chemin là »

E : et est-ce que tu crois que la religion ça joue ? Les gens n'ont peut-être pas d'initiatives parce qu'ils se disent que c'est Dieu qui verra ?

30 Grenier du Mali

Chez nous, on laisse tout à Dieu. Même si tu fais 10 ha, tu vas dire « ha bon, si Dieu m'aide, je peux avoir ça mais si Dieu veut pas, les autres vont me battre en récolte ». Moi j'ai 7ha et toi 2ha. Si Dieu me donne pas la chance, avec tes 2 ha là, tu vas me battre. On a tellement confiance qu'on va dire que tout ça, c'est le travail de Dieu hein ! C'est pas parce que tu n'as pas travaillé, c'est que cette année, Dieu ne t'a pas donné la chance. Bon quel que soit, l'hivernage, le travail des bœufs, s'il est 14 h, femmes et hommes, tout le monde laisse la daba, on prie. S'il est 16h, tu vas voir les groupes qui sont là à prier partout. Quelle que soit la dureté du travail, à 2h, on se repose et on prie. On croit en Dieu mais dire qu'on va rester là, qu'on va s'asseoir, ha non ! On n'a pas cette croyance là. Dieu même dit qu'il faut travailler pour gagner. Mais s'asseoir et croire que Dieu va me nourrir, on n'a pas cette croyance là. Si tu t'assois, Dieu va jamais t'envoyer un chariot de mil. Si tu travailles avec la main, Dieu va voir que tu es fatigué, que seulement tu manques de moyens, sinon il travaille. Et là il peut t'aider. Mais si tu restes assis à regarder les charrettes des autres, non.

E : donc ça ne freine pas les gens

Non, ça leur donne du courage

E : et tu pense que l'Etat pourrait faire plus pour vous ?

La seule aide que l'Etat peut nous faire c'est quand on cultive du coton. Parce que l'Etat même dit « ceux qui ne font pas du coton ne seront jamais aidés »

E : mais ce n'est pas juste !

C'est-à-dire que quand tu fais de l'arachide là, tu peux bouffer tout, l'Etat n'est pas au courant. Bon, quand tu fais du mil, tu peux tout bouffer, l'Etat n'est pas au courant. Avec un ha de coton, l'Etat bénéficie, avec la CMDT. C'est pourquoi il donne de l'engrais à ceux qui font du coton, parce que l'Etat bénéficie, il a un peu dans ça

E : mais l'Etat bénéficie aussi quand toi tu fais du mil. Tu manges une partie mais l'autre tu vas la vendre ?

La population est au courant mais pas l'Etat. J'ai 10 sacs de mil. Je donne 5 sacs à un voisin et 5 à un autre voisin. Est-ce que l'Etat sait que moi j'ai vendu du mil ? Mais si je vend 50 kg de coton à la CMDT, elle a une part dedans, ça c'est l'Etat.

E : mais l'Etat pourrait vous envoyer des tracteurs, des systèmes d'irrigations, des barrages... ?

L'Etat même va dire que notre production est peu pour ça. Parce qu'il y a d'autres régions. Mais eux ne nous considèrent pas comme paysans. Ils disent que nous on cherche à manger. Il y a des régions qui envoient des tonnes et des tonnes aux magasins de l'Etat à Bamako, du mil. Et ils exportent. Ils peuvent envoyer 30 tonnes, 20 tonnes. Mais bon, il les aide parce qu'à ceux là, il leur envoie des tracteurs

E : ça veut dire que l'Etat va aider que ceux qui vont lui vendre à lui ?

Voilà, ceux qui rentrent dans la caisse de l'Etat, ils leur donnent aussi un peu de cadeaux. Même le président de la république, il a distribué combien d'ha l'année passée à des régions qui sont vraiment importantes

E : comme à Ségou ?

Voilà ! Il a donné des tracteurs à Ségou parce qu'à Ségou, c'est la région qui produit le plus de mil de toutes les régions du Mali. Nous on travaille ici pour nous nourrir, on n'envoie rien à l'Etat. Si c'est pas l'impôt, on n'envoie rien à l'Etat

E : mais tu trouves ça juste ?

C'est pas juste ! Mais je sais que peut être l'Etat n'a pas les moyens d'aider tous les pauvres. En voyant la condition de l'Etat, on sait que nous on n'a rien mais on est mieux que d'autres villages aussi. Mais il ne leur envoie rien. Parce qu'il y a des villages où vraiment, chaque année ils ne gagnent rien. Surtout vers Kay et Gao là. Là-bas c'est la sécheresse, il ne pleut pas deux ou trois fois dans l'année. Bon l'Etat ne s'occupe même pas d'eux. Nous souvent, les 50% d'ici arrivent à se nourrir. Bon, les 50 autres % se débrouillent avec ceux qui ont un peu pour passer. Alors qu'à Gao là, là bas c'est dur. Quand on partait en Libye, on est arrivés dans la région de Gao. Les femmes qui font des restaurants là, à manger. Quand toi tu finis de boire et de manger, la tasse est vide et il n'y a rien. Quand on se lève, les enfants viennent accourir pour goûter le sel qui reste. Ils n'ont rien ! Même quand tu finis complètement et que tu laisses, les enfants viennent en groupe. Bientôt ils vont faire renverser la table à cause du plat que tu as laissé là alors qu'il n'y a rien dedans. Seulement goûter qu'il y a du sel. Et ils passent toute la journée là. C'est la misère. Quand toi même tu vas aller avec l'argent, ha ! tu vas dépenser. Quand tu t'assois sur la table comme ça à manger, tu as faim mais tu peux pas manger. Tu es entouré d'enfants tout petits. Une fois que tu as fini et que tu te lèves, mon vieux, ils foncent sur la tasse pour la régler avec le doigt. Il n'y a rien mais, le sel quand même. Je dis chez nous, c'est pas doux, c'est pas tellement bon, mais quand même il y a de la nourriture. Tout le monde mange bien. Bien vrai que c'est pas vitaminé mais ils mangent bien. Mais vers Mopti, Gao là, oohh vraiment c'est la misère, c'est la misère.

C'est à cause de ça, on est contre ceux qui font du charbon. Ils n'ont qu'à laisser les arbres

E : toi aussi tu fais du charbon, non ?

Moi je fais pas de charbon

E : souvent c'est les jeunes qui font du charbon, parce qu'ils sont en forme...

Mais les vieux aussi font. Quand ils coupent avec la machine. Ils payent les jeunes pour aller rassembler

E : on m'a dit que normalement on essayait de pas trop utiliser la tronçonneuse parce que sinon l'arbre il pousse plus ?

Ouai, ouai. Quand tu coupes avec ça, l'arbre ne pousse plus. Mais la plupart l'utilisent. Ils y en a qui paient 10 litres, la machine passe tout la journée à couper. Le gaz qui est sur la machine, puis la chaleur là, ça tue. Bon, les racines qui sont parties, peut être qu'elles peuvent pousser après mais pas le tronc même. Alors que si tu coupes avec la hache, dans deux ans tu vas trouver que ça a poussé jusqu'à un mètre encore

E : Si l'Etat te donnait de l'argent, qu'est-ce que tu changerais dans tes champs ?

Moi ? Quand on me donne l'argent tout de suite ? Je vais reboiser mon champ avec des manguiers, des orangers, pour pouvoir préparer l'avenir de mes enfants. Les manguiers vont donner après, ça va aller. Et il n'y aura pas le désert. Mes enfants vont dire que « ha ! ça c'est le terrain de notre papa ». Parce qu'actuellement, si on fait des manguiers là, eux ils travailleront même pas beaucoup. Les manguiers vont assouvir tous leurs besoins de l'année mais il faut avoir plus de 100 pieds ! Quand la récolte est faite devant toi ici, il y a des familles qui arrivent à avoir 500, 600 000 CFA dans la mangue

E : après ils ne doivent même pas faire l'hivernage ?

Ha oui

E : Donc, c'est possible. Il y a des gens qui ne sont pas obligés de faire l'agriculture ?

Quand tu as les moyens. Les gens viennent de Mauritanie pour payer les mangues. Tu vends les mangues pour à peu près 600 000CFA. Bon, actuellement, le mil ne coûte pas trop cher. Avec les 600 000CFA, tu paies 2 tonnes de mil et ça reste encore, encore. Les 2 tonnes de mil ça te suffit pour l'année donc tu as le reste de l'argent jusqu'à l'année prochaine

E : il faut gagner plus ou moins combien d'argent pour bien vivre toute l'année ?

Chez vous peut être vous pouvez calculer ça mais chez nous, c'est difficile de prévoir ça hein. Parce que si moi je prévois deux sacs dans l'année, ça me suffit pour moi et mes enfants. Bon, il pourrait y avoir 3 ou 4 amis qui viennent de Bamako, ils viennent séjourner chez moi une semaine, ils s'en vont puis d'autres viennent d'autres villages 3 ou 4 jours chez moi. Donc la prévision que j'avais prévu, c'est déjà faussé. Parce que ceux qui vont manger durant une semaine là, peut être ma famille peut pas manger ça durant 14 jours. La prévision ici c'est difficile. Par exemple, moi avec mes frères. Nous normalement, on doit manger avec 20 sacs mais on mesure 25 sacs pour mettre dans le grenier. Pour les cas de besoin. Les 5 sacs là, peut être ça va suffire donc jusqu'à l'année prochaine, à la récolte, si ça reste un peu on fait sortir l'ancien là et on met le nouveau encore. C'est dur de calculer. Par exemple, pendant la récolte, on avait eu beaucoup de récoltes mais les trois mariages n'étaient pas prévus

E : pendant les mariages tu dois donner aussi à manger ?

Ouai, à manger, de l'argent, des bœufs. Bon, chaque mariage il faut une vache. Si tu n'as pas la vache tu paies 75 000CFA à la lace de la vache. Bon, les trois mariages là, soit trois vaches s'en vont ou les 225 000CFA, pour la vache seulement. Bon, la dote, ça fait 20 000CFA. Après les complets, les chaussures, on donne un peu aux mamans, aux frères et au petit père. Bon pour un mariage il faut compter à peu près 200 000CFA pour une femme. Bon, on va faire trois mariages dans le mois. Il faut compter 600 000CFA qui vont partir et tout ça c'était pas prévu. Donc chez nous, dire que tu prévois ça pour l'année, c'est souvent faux quoi

E : tu vois plus au jour le jour quoi

Voilà, c'est trop loin. Par exemple ma première femme là, quand j'ai quitté Abidjan, je l'ai prise en 1984 mais mes frères qui se sont mariés après moi, ils ont pris déjà deux femmes parce que pour eux, rien ne vaut la femme. Et nous, on a fait un peu d'études et on a fait un peu d'aventure. On sait comment est la vie. C'est pourquoi nous on attend pour se marier tôt mais j'ai des petits frères ici qui ont déjà deux femmes, trois femmes. Le mariage là, chacun a son idée. Pour certains, je me marie à deux ou trois femmes pour avoir beaucoup d'enfants. Bon, pour moi, je reste avec une seule femme pour que les enfants, je puisse les aider un peu quoi. Avec trois femmes et tous ces enfants là, tu pourras pas tous les aider. Quand tu les aide, quand ils réussissent là, ils vont pas t'oublier. Ils vont dire « quand j'étais petit, mon papa me faisait ça, et il me faisait ça ». Quand ils auront de l'argent aussi, ils vont dire « ha vraiment, on n'a qu'à envoyer ça au papa parce qu'il est fatigué maintenant ». C'est à cause de ça.

Entretien N°8

Synthèse :

Plus de brûlis qu'avant mais ne sait pas pourquoi. Situations du brûlis : les chasseurs et quand on défriche une nouvelle fois pour la fertilité mais quelques années plus tard, on sait que c'est

mal pour la terre qui devient molle, n'est plus compacte. On garde cette technique car la plupart des paysans sont analphabètes, la faute incombe à l'Etat car il faut éduquer les populations. Le problème est le manque de connaissance, les gens ne croient pas que brûler appauvrit les sols. Il y a un moment où le paysan voit que le sol est pauvre, qu'il faut le laisser en jachère pendant des années, 5 ou pourquoi pas 10 ans pour qu'il s'enrichisse.

Maintenant, la jachère c'est minimum 3 ans sinon plus. Avant ça durait beaucoup plus longtemps mais comme il y a beaucoup plus de gens... Aussi, maintenant les surfaces cultivables sont énormes, ce qui fait que le temps de jachère diminue à 3 ans mais on peut aller jusque 5 ou 6 ans. Plus le monde augmente, plus la superficie cultivable augmente. Nos arrière-grands-pères n'occupaient pas toute la surface, maintenant le village est beaucoup plus peuplé donc il faut augmenter les surfaces cultivables en brûlant. Là où ONG opèrent avant les paysans ça peut changer, on peut avoir les techniques agricoles appropriées. Le changement c'est la bonne technique. Si il n'y a pas le bon rendement, c'est au paysan de changer mais la question ne se pose pas car ils sont analphabètes. Il y a toujours des gens pour acheter, les gens sont concentrés à Bamako. Ici on importe beaucoup alors qu'il y a 80% de paysans, on devrait beaucoup exporter ! Ici, on produit pour manger. Sauf le coton qui n'est pas consommable. Les bamakois nous achètent les légumes (courges, tomates, pastèques, papayes, bananes...)

On a toujours fait beaucoup d'enfants car c'est le raisonnement de l'Islam qui est contre l'espacement des naissances, il faut produire beaucoup d'enfants pour adorer Dieu. Eux pensent que c'est Dieu qui va tout solutionner. Faut produire des gens qui vont l'adorer pour qu'il apporte le bonheur. Ce n'est pas traditionnel.

Avant que l'Islam n'arrive ici, les gens faisaient quand même des enfants. Quand les gens se mettent à l'Islam, ils interdisent les espacements. Aussi, il y a beaucoup d'hommes qui sont contre l'espacement des naissances.

Celui qui pense qu'à un moment on ne saura plus nourrir nos enfants est instruit. Ici on s'en remet à Dieu qui crée le bonheur ou le malheur.

Toutes les terres du pays appartiennent à l'Etat. Il faut faire un titre foncier quand tu achètes une terre si tu en as les moyens. Ce n'est pas par peur de reprise des terres que les gens ont peur d'investir, c'est le cas des villes mais pas des villages implantés depuis plus de 100 ans. Ici on considère le foncier traditionnel. L'Etat ne reprendra pas une terre comme ça (sauf s'il y a du minerai dans le sous-sol ; là ils sont obligés de dédommager, de les faire bouger mais de leur construire des maisons ailleurs). Les lois sont votées par les députés qui représentent les paysans. L'Etat ne peut pas te chasser comme ça, sinon il devient l'ennemi du paysan ! Tu n'as pas le droit d'aller cultiver la terre d'une famille ! Tout le sol appartient à l'Etat et c'est le seul à pouvoir l'exploiter. Ici, si tu veux cultiver la terre, il faut la demander au chef du village qui s'arrange pour t'en trouver une. Il ne manque pas d'espace. Les arrière-grands-pères ont marqué les limites avec des arbres ou avec des fossés. Pour la fertilité, on met du fumier et des engrais ou on brûle (petites brûlures ; petits tas qu'on met en feu, c'est pas de l'écobillage. On fait ça tous les ans + le fumier + les engrais).

Division du travail : champs à part et les femmes ne cultivent que les arachides et un peu le coton bio (l'ONG qui a amené le bio (2 ans) a fait s'intéresser les femmes car les hommes ne

cultivent pas le bio car il donne peu sans la chimie). Les femmes sont intéressées car on leur offre une charrette et un âne (50.000CFA qu'on leur donne pour l'âne) ! Ce qui permet d'amener des fumures. Ici c'est l'OHVN, chez moi (Cicasso), c'est la CMDT qui encadre beaucoup plus et offre des techniques beaucoup plus développées. On ne brûle pas mais on fait des composts avec les branches et tout. OHVN= Coton/ Coton bio= une autre ONG. Ici, la caisse commune n'était pas bien organisée donc ça a créé des mésententes et ça a éclaté en deux groupements d'agriculture distincts. + Groupements pour les jardins + groupement des chasseurs. Quand tu veux être chasseur, tu dois être initié et connaître les interdits (ne pas pouvoir chasser tel truc à tel endroit) en accord avec les eaux et forêts. Ainsi que tout leurs interdits mystiques. C'est souvent de père e fils ou par amour de la chasse. Il faudrait travailler avec les paysans. A chaque village, il y a un encadreur formé par la CMDT et les rendements augmentent mais ici il n'y en a pas. Ici, c'est la CMDT qui subventionne le coton pour qu'au moins le paysan ait quelque chose. Les compagnies privées ne devraient pas intervenir .C'est le ministère de l'agriculture qui devrait être le plus développé puisqu'on est un pays à 80 % d'agriculteurs. Encadrer puisque nous on a la terre.

On coupe du bois et on fait du charbon mais à quoi ça sert ? Il faut un rendement, s'il y avait quelqu'un pour les encadrer, on pourrait développer. C'est pas une réalité d'être à 80% agriculteurs et importer le grain !

L'Etat ne s'est jamais investi dans ce domaine et se cramponne sur certaines choses qui ne peuvent développer le pays. Il faut que le paysan arrive à se prendre en charge pour que ça se ressente au niveau du pays, alors que les autres ministères qui se développent ne font rien ressentir au pays. On ne peut pas se développer comme cela, ce sont les autres secteurs qui devraient appuyer l'agriculture. Si la Vallée de l'office du Niger (Ségou) était mise en valeur, l'Afrique de l'Ouest serait riche. Ils n'ont aménagé qu'une petite partie seulement.

Ce que moi j'appelle le développement ce n'est pas le fait de partager mais le fait d'initier les gens à produire. Mais à chaque fois que tu as tendu la main, tu ne vas pas te développer. Comment un tel a réussi ? Il faut que je cherche et que je fasse la même chose. Ce qui décourage c'est qu'il n'y a pas d'encadrement, les gens font du n'importe quoi. Ils font du charbon et détruisent la terre au lieu d'écouter les agronomes. C'est le courage aussi qu'il manque, quand tu commences quelque chose, il faut que ce soit durable. C'est une question de confiance. Il faut que les paysans aient confiance en les encadreurs. A ce moment, on pourra développer des techniques. On y va par étapes en périodes d'essai. C'es ça qui convainc les agriculteurs, faut que ce soit progressif.

- Temps de jachère
- OHVN
- Division travail
- Etat

Entretien N°9

Synthèse :

Thème : charbon. 1.30 Énumération des arbres interdits à la coupe, 05.15 choix charbon ou tiridjani (branches ou tronc). On garde les herbes et les branches pour le champ, les troncs pour le charbon. Hommes et femmes font le charbon. Charbon commence en 2000, 2002. « C'est un moyen de trouver de l'argent On sait que c'est pas bien mais si tu fais pas le charbon, comment tu fais ton programme ? » « ça donne le désert, le Sahara ».

« Si c'est à la tronçonneuse, ça pousse plus ». « Le travail du charbon, c'est le nouveau travail ». Changement de parcelles tous les 7, 6, 5 ans. « Si tu as la charrue, toujours tu continues le même champ, tu prends les produits chimiques ». Tu reviens sur une terre après 10 ou 11 ans « Si je travaille le charbon, je peux acheter l'engrais »

« Ici, tout le monde travaille le charbon ». « Si t'as pas trouvé tes sacs de mil, tu fais le charbon et à la saison sèche, tu achètes le mil encore ». « Tu vas chercher le charbon encore pour payer le mil. Même à l'hivernage il y a le charbon ». « Si tu ne travailles pas le coton, tu ne trouves pas ce crédit ».

Les jardins collectifs se partagent tous les ans. Que de l'engrais organique là bas. Ça commence par partenariat entre les femmes et divisé par les femmes entre elles. Elles ont toutes une partie. Chacun a sa place. Jardins collectifs pour toutes les femmes et c'est obligatoire. Si tu rates un an, tu ne peux plus en faire partie. A la récolte, c'est pas un partage entre tout le monde ? Dans l'individuel c'est si tu veux mais t'es pas obligé. Si tu veux, tu peux travailler un autre jardin encore. Le jardin collectif, c'est pour manger en famille, tu ne peux pas vendre parce que c'est la place publique alors que l'individuel c'est pour vendre. Jardin collectif que pour les femmes, individuel pour les 2. On n' a pas fait de jardin collectif pour les hommes parce qu'il n'y a plus de place et c'est déjà la place de quelqu'un. Ils ont demandé à quelqu'un la place pour faire le jardin des femmes sous l'initiative d'une ONG. Si une ONG veut bien payer les clôtures et le grillage et les puits (beaucoup) pour les hommes, ils auront un jardin. Ça intéresse les hommes mais c'est pas facile de faire un jardin collectif pour les hommes (parce qu'ils ne s'entendent pas). Et ils doivent donc creuser leur puits.

Les femmes qui n'habitent pas encore chez leur mari n'ont pas accès au collectif des femmes donc elles aident leur mère. Tu entres dans l'association des femmes au deuxième mariage et donc, par la même occasion dans le jardin collectif des femmes. Premier mariage= musulman. Si t'es pas dans l'association des femmes, tu ne peux pas aller dans le jardin collectif des femmes. Pour être dans l'association il faut être mariée (être allée chez l'homme deux fois). Premier mariage, je reste 2,3,6 mois puis je rentre chez moi puis la deuxième fois je reviens après le deuxième mariage mais je retourne encore pour accumuler ma dote pendant +- un an, puis je reviens. Ça change rien que je sois la première, deuxième ou troisième. Les non mariées travaillent au jardin avec leur maman. Si le mari meurt, je peux rester dans le collectif des femmes. Le fils de D. B. ne peut pas marier la fille de D. parce que c'est la même lignée. Entre lignées d'une même famille, pas possible non plus

Entretien N° 10

E : Pourquoi cette technique subsiste puisque vous me dites qu'elle est déconseillée aujourd'hui ?

C'est compte tenu de la pauvreté du milieu et que les gens veulent toujours croire que la nature appartient à Dieu et à eux. Qu'ils peuvent l'utiliser comme ils le veulent. Le service des eux et forêt est là pour leur apprendre que cette technique n'est pas avantageuse

E : Qu'est-ce que vous proposez d'autre alors ?

On propose d'autres techniques telles que la régénération naturelle

E : donc ça veut dire plus de temps de jachère ?

Plus de temps de jachère, c'est ça

E : pour plus de temps de jachère, il faudrait comprendre pourquoi il y a une diminution du temps de jachère ?

La croissance démographique est là. Aussi l'augmentation de la demande en bois énergie. Compte tenu que dans notre pays les seules ressources énergétiques viennent des campagnes comme D.. Surtout que vous savez que actuellement il y a une crise de gaz.

E : le gaz est trop cher ?

Trop cher, le Mali ne permet pas de payer le gaz pour subvenir à ses besoins

E : vous l'importez d'où ? D'Algérie ?

D'Algérie, du Bénin et d'autres

E : donc vous vous pensez que c'est la croissance démographique et la demande en bois énergie pour l'alimentation par exemple, quoi d'autre ?

Ensuite c'est une pratique traditionnelle que les gens faisaient depuis des temps très anciens et qu'il faut une sensibilisation qui continue. Certains ont abandonné mais cependant, on rencontre la technique pour ne pas utiliser l'effort physique de coupe

E : disons que ça facilite, c'est plus facile ?

C'est plus facile mais quand on brûle, vous savez qu'il n'y aura plus de régénération parce que les racines sont brûlées. L'arbre est mort pour toujours et ça amène la dégradation du sol et la diminution de la productivité de cet élément

E : J'imagine que les productions sont meilleures avec les engrais chimiques mais je ne sais pas jusqu'où ce n'est pas adapté au sol ?

Je ne suis pas un spécialiste en ce domaine mais je sais qu'on a toujours conseillé aux paysans l'engrais organique qui est plus facile, moins cher et mieux adapté à nos conditions que l'engrais chimique. Surtout que quand on utilise les engrais chimiques et que la pluviométrie n'a pas atteint un certain niveau, ça peut amener des conséquences beaucoup plus graves alors qu'avec les engrais organiques, même si la pluviométrie n'a pas atteint un certain niveau, la production peut être meilleure

E : Je ne comprends pas pourquoi il y a une diminution du temps de jachère puisqu'ils ont l'espace. Ils pourraient faire des rotations et laisser 10 ans de jachère. Vous voyez ce que je veux dire ? Je ne comprends pas pourquoi ?

Effectivement, cette agriculture sédentaire on veut l'éliminer puisque ça porte préjudice à la nature. Si il faut, chaque 2 ou 3 ans, aller sur un autre site et couper les ressources naturelle, on dénude le sol et quand les sols sont débarrassés de la couverture végétale, vous savez que

quelque soit l'apport qu'on amène en engrais, les rayons solaires, l'érosion hydrique et éolienne, tout ça, on ne peut pas atteindre une production meilleure

E : Je comprendrais qu'ils fassent ça s'ils manquaient d'espace mais ce n'est pas le cas. Alors pourquoi ils font ça ? Ils pourraient laisser un plus long temps de jachère, comme ça de retour, ils brûleraient mais il y aurait la fertilité ?

Comme vous l'avez constaté et je vous l'ai dit au début, en Afrique, et ici chez nous particulièrement dans le Mandé, on suppose que la terre nous appartient et qu'on peut jouer de ça comme on veut. C'est une ressource qui n'appartient qu'à Dieu et à la population qui existe ici

E : oui mais avant, les temps de jachère étaient plus longs ?

Etaient plus longs parce que vous savez, les premières personnes n'avaient pas d'ambitions autant que nous. Nous on a d'autres ambitions comme une richesse en bétail, avoir beaucoup de femmes, avoir tout ça. Ce n'était pas le cas dans le temps.

E : ils n'avaient pas beaucoup de femmes ?

C'est ça, moins de femmes et ils n'avaient pas besoin de faire l'élevage d'une grande importance. Alors que maintenant, tu peux trouver plusieurs têtes. Et plus on a de bouches à nourrir, plus on a une charge. La capacité de charge, si ça dépasse la production, ça ne va pas.

E : pensez-vous qu'il y a une compétition entre l'élevage et l'agriculture ? Parce que c'est bien d'avoir des animaux pour les fumures organiques par exemple ?

Faut parquer les animaux où ils peuvent pâturer sans pour autant porter préjudice aux cultures. Donc, vous voyez, c'est pour cela que il ne faut plus que les animaux s'approchent des champs, on doit aller encore plus loin. Donc on abandonne ici pour aller créer un nouveau champ

E : donc pour vous, il y a quand même un problème de superficie, un problème d'espace ?

Non, pas un problème d'espace chez nous, mais c'est plutôt un problème d'objectif

E : Vous dites qu'aujourd'hui notre objectif est d'accumuler. D'avoir plus de femmes, de bétail, etc. Mais avec d'autres techniques agricoles, ils pourraient avoir beaucoup plus de choses qu'avec cette technique là. Parce qu'à force de détruire le sol, ils ne vont plus rien avoir du tout alors qu'avec des techniques plus respectueuses et plus durables, peut être qu'ils pourraient faire plus de bénéfices. S'ils diversifiaient les activités aussi

Exactement, c'est ce que je dis. C'est une question de mentalité et d'efforts à fournir. C'est parce qu'ils supposent que de rester sur le même sol, apporter la fumure organique, restaurer le sol et utiliser les techniques améliorées est coûteux pour eux. C'est ce qu'ils supposent alors que si on utilise ces techniques sur la même terre, on peut produire mieux que sur des nouveaux terrains sur lesquels on va utiliser des techniques non- adéquates

E : et au niveau du gouvernement, vous pensez que l'Etat investit assez dans le secteur agricole que pour permettre cette adaptation ?

Ecoutez, moi je suis forestier de formation et je crois que c'est une question que vous pouvez réserver à mes collègues agriculteurs. Mais quand même, je crois savoir que si vous prenez le budget de l'Etat, une bonne partie est dédiée à l'agriculture. Telle que la mécanisation de l'agriculture actuellement au Mali, la création d'une usine de tracteurs pour améliorer la technique de culture et même des centres de recherche agronomique qui existent

E : vous pensez donc qu'il y a un investissement étatique ?

Oui

Annexes

E : Vous savez plus ou moins quel pourcentage ils investissent dans le secteur agricole ?

Non

E : et au niveau de l'encadrement et des formations, vous pensez qu'ils sont présents aussi ?

Oui

E : donc pour vous, le problème vient vraiment de la population locale ?

C'est ça, c'est une population qui veut toujours rester au stade archaïque et qui ne veut pas appliquer les nouvelles méthodes. Sinon il y a de parcelles d'essai où ils voient la croissance et le rendement mais ça prend du temps parce qu'il faut utiliser les techniques de semi, les techniques de labour et de récolte et ça, pour eux c'est une perte de temps

E : ce ne serait pas plutôt une différente notion du temps ?

C'est ça

E : peut être que ce qu'ils mettent avant tout au premier plan, c'est la sécurité alimentaire et qu'ils ont peur d'une nouvelle technique sans être certains à l'avance que ça va fonctionner. Peut être qu'ils ont peur et...

Qu'ils préfèrent s'attacher à des choses qu'ils ont toujours fait. C'est exactement ça. C'est ça le problème ici.

E : mais c'est normal de privilégier la sécurité alimentaire ?

Oui mais il faut aussi avoir une parcelle témoin à côté qui permet aussi de vous édifier. Et il faut aussi se conformer à la mondialisation. Parce que les choses évoluent, la science a évolué et les hommes évoluent. Il y a beaucoup de technologies maintenant. Adéquates pour mieux s'améliorer et puis améliorer notre technique

E : Et si on parvenait à améliorer les techniques pour produire plus ?

On va produire plus et utiliser moins de superficies

E : c'est passer à l'intensif ?

Oui, c'est ça !

E : pour vous le brûlis est extensif ?

Oui

E : et est-ce que vous pensez qu'il y aurait une demande solvable ? Parce que si on intensifie, ça veut dire qu'on va produire plus mais ça sert à rien de produire plus si il n'y a personne pour acheter parce qu'ils n'ont pas l'argent ?

C'est ça, il faut trouver aussi des débouchés, c'est un système de marketing.

E : et vous pensez que le marché est là ? Par exemple à Bamako, à Siby, à D. les gens vont consommer ?

Non, quand ça vient à Siby, il y a des gens qui viennent de Bamako ou bien des endroits où on ne cultive pas qui vont venir

E : donc, vous pensez qu'il y aura une demande solvable, des gens capables de payer ?

Capables de payer, oui. Parce que s'il produit beaucoup, le Mali peut ravitailler le Niger qui est un pays produisant moins de céréales

E : mais tous les pays africains aimeraient bien être autosuffisants ?

Oui mais avant d'être autosuffisants, on est obligés de passer par les pays producteurs

E : le Mali est vraiment un gros pays agricole ?

Oui

E : mais on importe encore beaucoup ?

Oui, jusqu'à présent et c'est là où ça ne va pas

E : encore une fois, est-ce que l'Etat protège assez son secteur agricole ? Même sur le marché international ?

Ca c'est une question...je suppose qu'un pays doit toujours protéger son secteur agricole. Là où 80% des actifs ont pour activité principale l'agriculture, c'est un secteur qui mérite d'être protégé

E : donc pour vous, il n'y a rien à reprocher à l'Etat, c'est vraiment la population qui est bloquée ?

Bon, c'est la population mais il y a aussi la cherté de certains produits tels que les engrais et le matériel agricole

E : donc si vous vous pouviez proposer quelque chose, c'est d'arrêter l'extensif... ?

Passer à l'intensif et faciliter l'accès aux moyens de production

E : qui peut faciliter cet accès ?

L'Etat peut subventionner les moyens de production pour que les gens aient accès à ça.

E : et vous pensez que l'Etat sera d'accord de subventionner les moyens de production ?

Ca c'est un point d'interrogation mais c'est ma proposition, en un mot.

E : et si on passe à un système intensif, vous pensez que ce serait quel type d'agriculture ? Mécanisée, avec de l'engrais ? Qu'est-ce que vous imaginez ?

Je suppose que ce serait un mixe. Mécanisé, avec de l'engrais mais aussi beaucoup appuyer sur la MO

E : Parce que par exemple, si on fait la mécanisation, que fait-on de la main d'œuvre, de la population qui doit travailler ? Que vont-ils faire pour vivre ?

Il faut créer d'autres activités. Parce que si on produit beaucoup, ça va donner beaucoup de débouchés. Il faut faire la transformation de ces produits, il faut valoriser ces produits et si on veut les valoriser, on crée d'autres emplois.

E : il faut aussi une formation à ce moment là ?

C'est ça, une formation et une valorisation. La valorisation va donner des métiers et ces métiers vont utiliser la production. Et c'est ainsi de suite, c'est une chaîne

E : donc pour vous, les obstacles à toute cette évolution ce serait le mental des gens ?

C'est ça, il faut qu'on change de mentalité et qu'on accepte

E : et ça, ça passera par quoi ?

Ca passera par une sensibilisation, une éducation et avec des preuves. Il faut accompagner les gens.

Entretien N°11

Synthèse

Avant les gens étaient nomades, ils bougeaient avec leurs cultures. Maintenant ce n'est plus possible, le déplacement n'est plus aussi facile qu'avant (de 1 ha on est passé à 4 ou 5). C'est plus facile de retourner sur un ancien champ que d'en défricher un nouveau. Alors les gens restent plus longtemps sur le même champ.

Aussi c'est plus facile de labourer un ancien champ qu'un nouveau où il faut tout enlever et dessoucher sur de grandes superficies (4 à 5 ha), ça prend trop de temps. On préfère rester sur le même champ et utiliser les fumures.

Ici on a suffisamment de terres, on change comme on veut. Quand il était à l'école, en 1966, son père cultivait déjà une parcelle toujours cultivée aujourd'hui par les petits fils. Chaque année, quelque soit ta rotation, il y a diminution des productions, si tu n'as pas les moyens de payer de l'engrais. C'est parce qu'il n'y a pas de jachère. De 66 à 2011 on cultive la même parcelle.

Le champ que nous avons maintenant ça fait depuis 1992 qu'on le cultive. On pourrait changer, il y a l'espace mais comme on met beaucoup d'engrais chimiques et organique, ça reste fertile. On n'a plus besoin de jachère.

Les engrais organiques c'est les déchets, tout ce que la femme balaie, les fumures qu'on entasse sur une charrette pour le champ. On répand en tas tous les deux mètres (fin mars jusque mai) puis quand l'hivernage arrive, on épargille les tas avec la daba. En juin on laboure puis on sème. Une fois que ça a poussé à un certain niveau, vers un mètre ou plus, on remet encore de l'engrais.

Tu ne mets pas l'engrais au moment de semer car si ça ne pousse pas, tu as jeté l'argent.

On met les engrais sur le maïs en août car on a semé en juin.

La BNDA envoie des agents de l'OHVN pour vérifier que le village va bien faire 40 ha de coton. Ils viennent mesurer. Si c'est ok, la BNDA donne les crédits pour les cotons. Mais on exagère toujours les chiffres pour avoir plus d'engrais.

Un ha ça fait 6 sacs. Un sac ça fait 12 à 14 000 CFA. Donc on est à 68 000CFA. (il fait 6 ha de coton par an) Quand le coton est bien labouré, on fait plus d'une tonne à l'ha. Ça fait 35 000 CFA.

Au village on fait 20 tonnes. La CMDT divise par le prix au kg ; 175 000CFA. S'ils ne le retrouvent pas quand on leur vend le coton, ils enlèvent tous les crédits, directement. La BNDA ne donnera plus rien tant que tu n'as pas remboursé.

Ils reprennent leurs crédits et s'il y a une production supplémentaire, ils envoient le reste de l'argent. S'il manque, ils ne renvoient rien. Ici on sait qui a produit quoi. Si je sais que je n'ai pas produits assez pour rembourser mon crédit, faut ouvrir le grenier d'arachide et rembourser les autres villageois.

Ceux qui n'ont pas produit assez ne savent pas rembourser les crédits. Ils vont devoir rembourser aux autres paysans.

C'est le ton qui englobe tout le village qui prend les crédits au nom de Dioulafoundo.

Les agents de la CMDT font chaque village pour aller déposer l'engrais.

Quand l'argent du coton arrive, s'il manque des quantités, on appelle celui qui n'a pas produit pour ses crédits pour qu'il rembourse et qu'on puisse partager l'argent. Il ouvre son grenier d'arachide et donne ça aux animateurs.

Eux s'en foutent que tu demande plus d'engrais, du moment que ta production est là. Après c'est entre nous.

Si tu as mis ton engrais dans tes champs, tu peux vendre le maïs ou l'arachide pour rembourser le crédit du coton

Mais comme il y a les crédits, pourquoi tout le monde n'utilise pas d'engrais ?

Si tu n'as pas les moyens !

Mais si tu les auras puisqu'il y a le ton.

Non, ça c'est très mauvais parce que si tu fais un crédit avec le ton mais que tu ne produits pas assez, tu vas devoir ouvrir ton grenier de mil pour payer le crédit du ton. La famille va manger

avec quoi maintenant ? Je serai obligé de chercher des crédits encore pour payer du mil, pour la nourriture.

C'est pas parce que tu as l'engrais que ça pousse toujours bien, faut en avoir assez pour tous tes champs. C'est d'abord pour le coton. Un ha de coton, c'est 3 sacs d'engrais. Si tu n'en mets pas assez et que ta récolte de coton ne couvre pas tes crédits, tu vas devoir rembourser.

Aussi, parfois même avec les engrais, ton coton ça ne marche pas. Alors, tu vas tout arrêter et faire du mil qui est la nourriture principale de la famille. Au lieu de faire un ha de coton, un ha d'arachide et un ha de mil, je laisse le coton et je fais deux ha de mil et un ha d'arachide. Parce que l'arachide c'est aussi de l'argent.

Tous ceux qui font du coton. Si t'en fais beaucoup. Deux ha cette année, l'année prochaine, c'est sur et certain que tu vas avoir du mil. Parce que l'engrais que t'as mis sur le coton va faire pousser ton mil cette année. C'est pourquoi les gens aiment cultiver du coton.

Ce n'est pas possible de faire que du coton et d'acheter ta nourriture avec l'argent. Parce que l'argent du coton n'arrive qu'au moi de juin. Le prix du mil à cette époque est déjà devenu cher. A l'hivernage, tout est cher. L'arachide tu la vends toi-même donc tu ne dois pas attendre l'argent.

Dans la famille on mange un sac de mil (100 kg) chaque 6 jours (2 repas par jour, pas le matin). Pour la grande famille divise en 4 parties parce qu'il y avait 4 frères. Chaque frère a son côté et cultive son champ (cercle). Pour pas qu'il y ait de mésentente entre nous, chacun mesure le repas du matin et midi à son tour. Ça circule entre nous 4 puis ça revient au premier. Chacun a ses greniers à part mais on fait ça parce que l'année où je ne gagne rien, comment je nourris ma maman, ma femme et mes enfants ? Si tu n'as pas su récolter cette année, tu passe ton tour car chacun a sa chance, les trois vont te supporter. Mais s'il y a séparation et que tu n'as rien, on va te laisser te débrouiller.

Avant il y avait plus que 12 familles, ils ont déménagé et puis d'autres qui viennent.

Mais quand on regarde par rapport à nos parents, on est la 5^{ème} place ici. A ce moment là il n'y avait pas tant de monde, tout le village déménageait. Avant d'arriver ici, il y a plus de 200 ans, on était à Nagasula, à la frontière guinéenne. Nos grands grands parents on quitté la bas pour aller un peu plus vers ici. A ce moment là on fuyait les guerres, c'était comme ça ici en Afrique. Guenacoro sont aussi des gens qui ont fuit les guerres près de la frontières. Ils étaient très peu et ont demandé refuge à nos grands parents. Alors ils se sont assis près de nous mais maintenant ils sont nombreux, dans les 400. D'après les griots, la terre du manding c'est pour les kamara, alors maintenant qu'ils sont grands, ils veulent nous chasser, ils disent que la terre est pour eux. Alors que tous les guerriers comme Soundjata c'est pour les Keita. Tous les Keita viennent de la frontière. Les griots disent que les Kamara étaient les premiers peuples du Manding mais ce n'est pas pour ça que tous les terres leur appartiennent !

Ils savent qu'ici on a des terres et des manguiers alors qu'eux sont au pied de la colline, ils n'ont pas assez de terres. Ils veulent nous chasser pour prendre nos terres alors qu'on est beaucoup plus nombreux qu'eux. Ici on est à peu près à 1000 personnes alors que là bas ils sont 350 à 400. Du coup on essaie de ne pas être dans leurs problèmes.

Alors qu'avec Dogoro on est des frères. On peut s'engueuler puis se réconcilier, c'est la même famille, des Keita aussi. Les dogons qui sont vers Bandiagara, ce sont aussi des Keita ils viennent tous d'ici. Mais comme il y avait des guerres, ils avaient peur. Ils sont partis jusqu'à Gao, Mopti. C'est pour ça qu'on leur dit qu'ils sont des traîtres.

Après les Soundjata et les Samori.

Quand il y a peu de gens, si il y a une dispute entre deux familles, une s'en va. Ce n'était pas comme les guerres entre ethnies qu'on a eu après. Mais ce n'était pas non plus comme une guerre mondiale. Ce n'était pas reconnu par la population entière. Mais c'était assez important pour que certains s'en aille. Il n'y avait pas d'envahisseurs, c'était des guerres entre familles. Les gens s'éloignent pour être à l'aise. C'est ce qui s'est passé avec Dogoro. S'ils s'éloignaient jusqu'à la colline ils auraient retrouvé les mêmes problèmes avec les familles de Dialafoundo. Donc ils ont été encore plus loin, mais ce sont nos frères. Nous sommes les descendants du grand frère alors que Dogoro sont les descendants du petit frère. Les frères sont arrivés ensemble il y a plus de 200 ans mais le petit frère est directement parti à Dogoro. Depuis on marie nos enfants entre les deux villages.

Ensemble on est venus de Nagasoula (route entre BMK et Siby) d'où on est originaires. Puis on a été à Oéanko puis à Tominikouro. Là bas il y avait des ennemis, ce n'était pas des disputes entre les familles. On a bougé à Fraba puis à Kamalin près de Siby (le village est à 5 km de Siky) et après à Dialafoundo. C'est seulement à ce moment là qu'il y eu la séparation des frères.

Quand on se déplace c'est famille par famille. Si on voit que c'est bien, on y va aussi. Pour savoir où tu vas t'installer, tu vas voir un charlatan qui te dit qu'à un km plus loin tu pourras mieux tenir ta famille. Parce que les diables qui sont là ne vont pas avec les Keita. Ça dépend des endroits.

La plupart des disputes entre les familles viennent de querelles entre femmes.

Quand on est installé, même si tu vas cultiver à quelques km tu laisses ta famille au village. A la fin de l'hivernage tu envoies toutes tes récoltes ici et tu passes la saison sèche. Puis au mois de mai ou juin tu retournes à tes champs. Pendant la saison des pluies, chacun cherche un coin pour nourrir sa famille, là où il aura la chance.

C'est pas nomade ! Ceux qui sont au hameau (plaine) ont une terre plus fertile qu'ici mais c'est trop loin. Il faut avoir une moto pour aller travailler chaque jour parce que je ne peux pas laisser ma famille seule ici les 3 mois de la saison. Tout ceux qui sont là bas ne sont pas avec leurs femmes et même si c'est fertile, la vie est trop difficile pour demander aux femmes de venir. Là bas ils peuvent faire du riz. Si tu n'as pas les moyens, tu es obligé de rester. Les gens reviennent toujours au village. Le coton se fait ici depuis plus de 30 ans. Depuis que le coton est à 170 CFA du kg. Les gens n'avaient pas les moyens de cultiver ici. Tout était à la daba. Le coton a apporté les moyens de cultiver ici. Grâce au coton, les gens ont eu beaucoup de choses. Toutes les tôles qu'on a ici sur les maisons, c'est grâce au coton. Avant le coton y avait pas de bœufs, pas d'engrais, pas de monde non plus. Même les bœufs tu peux les acheter avec les crédits mais ça dépend de ta production.

Avant y avait moins de gens. Le petit champ qu'on cultive le matin et qu'on laisse pour aller s'occupait du grand champ suffisait à mon papa pour nourrir toute la famille. Actuellement c'est juste un plus pour nous.

Les hommes aussi font de l'arachide mais chacun a son grenier. Je ne vais pas aller chercher dans son grenier pour payer mon deuxième mariage ! Même si je lui prend un kg, c'est à crédit, je dois lui rembourser.

Avec son arachide elle paie les griots et le mariage de sa fille, c'est plus de 150 000 CFA. Toi en tant que père tu donnes 10 tasses, 2 complets et une paire de chaussures. Mais quand la

filles veut partir elle doit avoir plus de 60 tasses, 120 Calebasses, ça va lui servir pour cuisiner toute sa vie dans la famille où elle se marie. Elle peut faire plus de 10 ans sans payer une tasse.

C'est la maman qui paie ça avec son arachide et avec le groupement des femmes. Elles sont toutes regroupées et lorsqu'une fille se marie, chacune donne une Calebasse. Lorsque c'est la fille d'une autre, la maman donnera en retour ce qu'on a donné pour sa fille. L'arachide des femmes c'est pour les mariages et le griot.

Entretien N° 14

E : d'un point de vue agronomique, vous pourriez m'éclairer sur les points tant positifs que négatifs de la technique du brûlis ?

Les paysans qui n'ont que la daba ne peuvent que faire le brûlis. Parce qu'il y a deux techniques du brûlis. Il y en a qui font le débroussaillage en septembre. C'est un labour à la main des broussailles en floraison mais on ne brûle pas encore. On arrache et on laisse.

E : mais ils ne font pas de tas ?

Non, non, non, on arrache et on laisse. Après, on va couper certains arbres, pas tous. Et les herbes qu'on coupe on les met en tas et quand ça sèche, vers mai, on brûle. Tout brûle

E : vous disiez que dans les champs il n'y a pas de manguiers

Non, non, non. Et là où on a brûlé, les plans sont plus développés là bas qu'ailleurs

E : une fois qu'on a brûlé, pendant combien de temps pourra-t-on cultiver ?

Pendant 3 ans, déjà la 4^{ème} année, ça ne va plus, on est obligé d'abandonner.

E : et là on fait des rotations alors ?

Oui, on fait des rotations

Pour ceux qui ont le matériel agricole, ils attendent que les herbes poussent et font un labour (à la daba, pas de labour puisque pas de matériel). Ils sont rares mais il y en a qui font le labour de fin de cycle, septembre, octobre (fin d'hivernage) parce que la terre est encore humide et qu'on peut la renverser. Là on enfuit la végétation à l'état de floraison dans le sol et on a beaucoup de MO. En mai, juin, ils vont semer

E : donc eux ne brûlent pas, il n'y a pas de brûlis ?

Non

E : est-ce que ces deux techniques coexistent depuis longtemps ?

Oui, depuis +/- 1969, quand les opérations de développement sont venues. Depuis qu'ils ont les charrues

E : il y a donc des gens à D. qui ne brûlent jamais ?

Oui, ceux qui ont le matériel et les engrais chimiques. Ceux qui n'ont pas le matériel n'utilisent pas les engrais chimiques, c'est lié au pouvoir d'achat. Actuellement, il n'y a plus de crédit, il faut acheter au comptoir, et l'état subventionne, il récupère sur les exportations. On ne fonctionne plus au crédit mais par ventes subventionnées.

E : mais ce n'est pas ce que je vois à D., ils font du coton juste pour avoir les crédits ?

Ha, mais les crédits demeurent pour le coton et les insecticides sur coton. Mais pas pour les autres cultures.

Annexes

E : et la subvention de l'Etat est importante ?

Oui, à 75% du prix mais il faut quand même avoir les moyens, les petits agriculteurs n'y ont pas accès.

E : est-ce que l'introduction des engrais chimiques permet d'accroître les temps de jachère ou au contraire, en l'absence d'études pédologiques, on est entrain d'empoisonner la terre et les eaux, ce qui accélérera encore plus la diminution du temps de jachère ?

Le brûlis réduit le temps de jachère car on n'apporte pas de fumures organiques, ni de minéraux.

E : mais à D. ils apportent des engrais chimiques puisqu'ils ont les crédits via le coton
Actuellement le temps de jachère diminue à cause de la pression démographique. Avant on pouvait faire 0 ans sans toucher la terre mais maintenant c'est 4, 5 ans

E : est-ce seulement la pression démographique ou bien la perte de fertilité due à la désertification...

Il y a les deux. La difficulté de ce système est qu'il est extensible. Plus on a de bouches à nourrir, plus on a besoin de superficies, ça va ensemble. Et du fait qu'on donne moins de fumures organiques, et qu'on ne pratique pas les systèmes de lutte anti-érosive, les sols se dégradent. Ce n'est plus une technique appropriée mais c'est une obligation parce qu'on n'a pas le matériel agricole. Le brûlis c'est pour ceux qui ne sont pas équipés.

E : Vous pensez que c'est la seule raison ?

Dans ceux qui sont équipés, les seuls à faire du brûlis sont ceux qui n'ont pas pu faire le labour de fin de cycle.

E : pourquoi ils n'auraient pas eu le temps de faire le labour de fin de cycle ?

C'est pas fréquent qu'ils fassent le labour de fin de cycle

E : Mais quand vous parlez de labour de fin de cycle, vous parlez des gens qui ne brûlent pas mais qui enfouissent la MO dans le sol ?

Oui mais c'est très rare, le brûlis est bien plus important

E : Pourquoi ?

Il faut d'abord dessoucher et tout, ça demande plus de travail

E : au-delà du temps de travail et des moyens, vous n'en voyez pas d'autres raisons ? Eux même voient leurs terres se dégrader donc c'est bizarre qu'ils ne pensent pas à changer de technique

C'est parce qu'ils ont encore le temps de faire la rotation. Si vous n'avez plus de terres, vous êtes obligé d'intensifier

E : Quelles seraient les possibilités d'intensification ?

La MO

E : mais ils ne font pas d'arboriculture et il y a pas de synergie agriculture- élevage. Ce que je ne comprends pas d'ailleurs. Comment vont-ils faire une intensification sans les fumures animales ?

Sans animaux, ce ne sera pas possible. Et si il n'y a pas de lutte anti-érosion par les cordons pierreux qui freinent l'eau qui passe, ça va être difficile. Mais l'intensification aussi, c'est rare, ils ont conscience des bienfaits de la fumure organique mais comment l'avoir en quantité ?

E : mais pourquoi ils n'ont pas un gros cheptel alors ?

Les moyens

E : mais ils pourraient avoir de la viande, vendre du fromage...

Mais ils n'ont pas les moyens d'acheter les animaux. Ils sont obligés de chercher d'abord à se nourrir. C'est quand on a la nourriture pour les besoins qu'on épargne pour acheter les animaux

E : est-ce que dans cette région, il y a déjà eu une plus grande synergie agriculture- élevage ou ça a toujours été comme ça, de l'extensif sans vraiment mêler l'élevage à l'agriculture?

Non, ceux qui ont des animaux utilisent la fumure organique parce que voyez, quand vous arrivez à avoir le matériel agricole, vous êtes obligé d'acheter les animaux. Donc déjà, les animaux que vous avez eu, vous êtes obligé de chercher du foin pour eux parce que si vous commencez à travailler tôt, il faut les mettre au piquet à partir d'avril, mai et faut avoir à manger pour eux. Si vous avez à manger pour eux, donc, vous les attachez. Si vous les attachez, ils font les déjections que vous prenez pour aller mettre dans les champs.

E : et il y a des nomades qui passent par là aussi, ils pourraient laisser les animaux attachés ?

Il y en a qui font ça et qui laissent leurs animaux parqués dans les champs. Donc pour l'intensification, il faut avoir les moyens. Les gens attendent, ils font ce qu'ils peuvent mais ici on n'est pas prévoyant mais ils se rendent compte que la production diminue d'années en années parce que le sol est de plus en plus dégradé. Ils en ont conscience mais n'ont pas d'autre alternative que de faire ça.

E : et l'arboriculture ou les cultures intercalées ?

Ca c'est très très très loin ! Actuellement, les gens qui font l'arboriculture plantent des manguiers pour les fruits. Ils laissent le karité pour les noix et le baobab pour les feuilles. Les autres arbres pour la fertilisation, ce n'est pas encore rentré dans les esprits. Parce que quand on fait les défrichements, on laisse certains arbres dans les champs, les arbres interdits et pour l'ombrage, quand on veut se reposer dans les champs. C'est pour ça qu'on le fait mais pour fertiliser les sols, non, il n'y a pas encore cette idée. C'est loin. Le système jachère, c'est tout. C'est leur seul moyen de restituer la fertilité au sol. Il manque des techniques d'agroforesterie. On le sait, on le dit mais ceux qui plantent des arbres dans les champs, c'est surtout le baobab qui a un rendement.. Et quand ils font le brûlis, ils laissent le karité et le néré. Mais venir planter une autre espèce d'arbre dans le cadre de restaurer le sol, non. Si il y a trop d'ombrage aussi, pour les cultures ça ne donne pas, donc ils laissent le minimum.

E : et le fait de faire du charbon n'engendre pas une compétition pour la MO à mettre dans les champs ? Eux me disent que non car le bois de charbon, ils le prennent à la colline et pas sur les jachères des champs.

Ce qu'ils oublient c'est que la MO vient avec les eaux de ruissellement qui l'emmène et ça s'arrête au fur et à mesure pour qu'arrêter aux bas fonds. Ils n'analysent pas que plus ils vont couper, plus ça va diminuer parce qu'ils ne se rendent pas compte que c'est lié

E : ça devient très difficile de mesurer les impacts du brûlis parce qu'il y a les changements climatiques, les activités anthropiques comme les charbon...

Non, non, ce n'est pas le brûlis à lui seul. On ne peut éviter le brûlis que quand on n'a plus de terres et qu'on est obligé de rester sur ce terrain là. Mais vu qu'on a la disponibilité des terres, vous voyez. Quand vous n'avez pas le matériel, le brûlis est obligatoire. C'est quand on a les moyens qu'on peut faire le labour de fin de cycle mais c'est rare

E : mais il est difficile de mesurer l'impact du brûlis sur l'environnement

Ca le dégrade

Annexes

E : c'est pourtant l'une des premières techniques agricole mondiale, ça a bien fonctionné pendant longtemps

Les impacts, on les perçoit négativement mais il n'y a pas d'alternatives. C'est un cercle fermé et on ne peut pas s'en sortir. Ceux qui s'en sortent, c'est parce qu'ils trouvent de la MO. Le brûlis en lui-même a des impacts mais il est incontournable

E : Vous n'imaginez pas de solution possible ?

Actuellement non, je ne vois pas de solution au brûlis qui nous permet de mieux maîtriser la terre

E : pourquoi ?

Parce que si vous laissez beaucoup d'arbres, c'est pas facile de passer avec le matériel agricole. Avant même on payait pour dessoucher mais on a vu que c'était mauvais, que si on enlevait tous les arbres pour le matériel agricole, ça dégrade. Donc on a dit qu'il fallait laisser certains arbres mais qui permettent au matériel agricole de passer. Comme la charrue.

E : si on avait les moyens, quelle serait la solution ?

Les gens achèteraient des animaux pour mettre la MO dans les champs, une intensification

E : dans ce que j'ai lu, on parlait d'un manque de terres, pourtant, ce n'est pas ce que je vois

Mais oui, il y a suffisamment de terres, c'est pour ça qu'ils font encore le brûlis ! C'est la culture itinérante.

E : mais le jour où ils n'auront plus de terres, ils seront quand même obligés de brûler certaines parties sinon plus rien ne va pousser

Qu'on ait assez ou pas assez de terres, il faut le brûlis

E : c'est plus vraiment itinérant le brûlis. Dans le sens où les villages ne se déplacent plus ou ne se divisent plus pour aller ailleurs où il y a des champs. C'est parfois à une heure de marche mais ils restent dans les villages.

C'est sédentaire, on crée des hameaux, des hameaux de culture et la production, on la ramène dans le village.

Il y a suffisamment d'espace en brousse, c'est pourquoi on fait ça

E : Bon, pour aborder un autre point, je sais que les femmes n'héritent pas de la terre et que c'est leur mari qui leur donne une partie mais ce que j'ai entendu c'est qu'elles se plaignent car elles soignent mieux la terre mais qu'elles perdent tous les efforts lors de la rotation. Elles investissent en temps et en efforts et une fois que la terre est fertile, les hommes la récupèrent. Pourtant les hommes disent l'inverse. Ils aident les femmes en améliorant la qualité du sol pour que lors de la rotation elles aient une bonne terre. Est-ce qu'il y a vraiment une différence entre l'agriculture des hommes et des femmes ?

La femme est là pour donner à manger au mari et à un certain âge, on lui donne une parcelle où elle peut cultiver l'arachide

E : pourquoi pas le mil ?

Parce que le travail du mil est difficile, physiquement. L'arachide est plus facile. C'est une partie de la terre que le mari donne à sa femme. Donc ce n'est pas une mauvaise partie qu'on lui donne. Mais du fait que sa partie est restreinte, elle entretient mieux. C'est les femmes libérées, qui ont déjà leur fils marié qui ont la terre. Les autres restent à préparer à la cuisine

E : donc elle entretient mieux la terre parce que c'est petit ?

Parce qu'elle a le temps aussi

Annexes

E : donc si on lui donne plus de parcelles à cultiver, elles seront dans la même situation que les hommes ?

Exactement

E : peut être aussi que l'arachide a des exigences différentes que le mil ?

L'arachide fertilise, c'est une légumineuse qui retient l'azote et enrichit le sol

E : si on fait une rotation, il vaut mieux planter du mil, là où l'année d'avant il y avait de l'arachide ?

C'est bien ça, le mil vient toujours après l'arachide

E : ça peut arriver de faire deux années de mil ?

Oui, le mil sur le mil

E : et la terre ne se fatigue pas ?

Si, ça se fatigue mais c'est parce qu'il n'y a pas une assez grande superficie d'arachide pour ensuite faire le mil. L'arachide c'est pour la sauce et l'argent alors que le mil nourrit tout la famille, c'est les besoins de base. C'est pour ça qu'on doit parfois continuer plusieurs années. Les femmes entretiennent mieux parce qu'elles ont une plus petite superficie mais elles n'ont pas une meilleure technique de fertilisation que les hommes. Non, elles n'apportent rien au sol mais elles entretiennent bien

E : elles enlèvent les mauvaises herbes qui mangent les nutriments...

Oui, et là la production est meilleure, sinon elles n'ont aucune technique

E : aussi ils m'ont expliqué que quand ils font du charbon de bois, ils font attention à couper à la hache pas trop près du sol au lieu d'utiliser la tronçonneuse et sa lame chaude, afin que l'arbre puisse repousser. Est-ce qu'il y a vraiment une différence due à la chaleur de la machine ?

La tronçonneuse, c'est la déforestation hein !

E : mais ce n'est pas la même chose quand c'est à la hache et qu'on fait tomber l'arbre ?

Parce que coupé à la hache, l'espace qui reçoit la pluie n'est pas égal donc garde l'eau alors que si c'est plat c'est lessivé

E : et la nappe phréatique qui est sous D., elle est fossile ou renouvelable ?

Elle est renouvelable

E : on est revenu plusieurs fois sur le manque de moyens des paysans, est-ce que vous estimez que l'Etat supporte son agriculture ?

Je dis que non, l'Etat ne supporte pas ça, c'est récemment qu'il y pense

E : comment ? Via les subventions dont vous m'avez parlé ?

Les subventions des engrais, ils montent une usine de tracteurs

E : mais qui pourra acheter ça ?

Justement, ils ont pensé que c'était une manière mais en fait, les paysans ne peuvent pas acheter. Ce n'est même pas bon pour notre milieu, ce n'est pas adapté. A mon avis, on n'a pas atteint le stade du tracteur. Peut être dans l'office du Niger mais ailleurs je suis contre

E : mais même avec un budget d'Etat, il y a tellement d'intermédiaires depuis la décentralisation que je me demande ce qui arrive au niveau du paysan ?

Rien mais ils ont investi dans l'irrigation. Il faudrait investir dans des micro barrages à D., là où il y a des marigots pour retenir l'eau et faire des maraîchages voire de la riziculture.

E : mais ça ne va pas engendrer des conflits plus bas ? Si on fait des barrages, ce sera plus sec. Mais c'est comme ça, il y a des pour et des contre

Annexes

E : d'autres idées ?

Non, je ne vois pas, il faudrait que l'Etat s'engage à faire des micro barrages parce que c'est ce dont la population a besoin et c'est nécessaire

E : au niveau du diagnostique j'ai aussi certaines questions. Par exemple, ils parlent d'une diminution au niveau des précipitations. C'est observé ça ?

C'est réel. Si vous prenez la moyenne sur 30 ans, et la moyenne des 30 ans qui suivent, vous voyez la diminution

E : mais est-ce qu'on a fait des mesures il y a 30 ans ?

Je ne sais pas

E : combrétacée, vous savez ce que c'est ?

Les essences

E : et cuirassé ?

C'est quand le sol est lessivé et qu'il n'y a plus rien

E : glacis d'épandage ?

Quand vous prenez D., vous voyez qu'il y a la colline. Il y a le bassin versant et encore, il y a des parties qu'on appelle les plateaux. Deux possibilités. Au niveau du sommet de la colline, si c'est plat, il y a un plateau. Et si c'est pas plat, il y a le bassin versant. Quand le bassin versant descend à un certain niveau, il peut y avoir ce qu'on appelle, des plateaux

E : on touche la roche mère ?

Voilà, ça c'est les plateaux. Il y a de la végétation mais pourtant, les sols ne sont pas profonds. Ca c'est ce qu'on appelle « les glacis d'épandage ». Donc, quand l'eau quitte la colline, ça descend au niveau de ces glacis d'épandage, l'eau s'éparpille et puis ça continue. Quand ça continue, c'est là où ça va dans les plaines où c'est encore plus profond donc il y a des arbres. Puis après les plaines, c'est les marigots, les bas fonds. Ca c'est la topo séquence.

E : donc eux font de l'agriculture même sur ces glacis d'épandage ?

Oui, c'est ce qu'on appelle « fougas »

E : mais est-ce que c'est fertile à cet endroit là ?

Oui, c'est un peu fertile. Il y en a qui font du riz

La structure du sol à ce niveau c'est des plaines soit limoneuses, soit sablonneuses, soit argileuses

E : et les sols gravillonnaires à rocailleux dans les montagnes

C'est des graviers, dans les bassins versants mais aussi dans les glacis d'épandage

E : et est-ce que c'est un bon sol pour l'agriculture à D. ?

Oui, il est très bien pour l'agriculture

E : parce que dans la littérature, j'avais vu qu'il y avait beaucoup de sols ferrugineux ?

Oui, c'est les sols rouges

E : mais il est déjà rouge à D.

S'il est rouge, ça veut dire qu'il est déjà pauvre. Mais par contre, plus loin il y a des plaines où on peut faire de la riziculture

E : et quand c'est rouge, ça veut dire qu'il y a plus de fer qu'autre chose ?

Oui, ça veut dire qu'il est lessivé, il n'y a plus d'humus

E : donc par exemple le phosphore ne restera pas dans le sol ?

Non, ça, il n'y a pas de phosphore. Dans ces sols de culture, il faut faire des petites colonnes pierreuses, pour l'humus. De la lutte anti-érosive

En fait, pour comprendre, il ne faut pas aller plus loin que la population, c'est eux qui ont la solution. Parce qu'on peut trouver des solutions mais, est-ce que c'est faisable ?

E : souvent on prend les agriculteurs pour des ignorants. C'est vrai qu'ils sont analphabètes pour la plupart mais ils connaissent mieux le terrain que n'importe qui

Voilà

E : le problème est que même s'ils se rendent compte qu'une technique n'est pas bonne, ils n'ont pas les moyens et c'est la sécurité alimentaire qui prime avant tout, même s'ils savent qu'ils dégradent les sols, il faut bien qu'ils mangent

Voilà, c'est tout

Entretien N° 15

E : Quelles sont ses activités sur l'année avec le champ qu'on lui a donné?

Elle va commencer à désherber d'abord. Les petits arbres qui sont là, elle va les couper puis les brûler

E : elle n'a pas de charrue, c'est que pour les hommes ?

Si tu n'arrives pas à avoir les bœufs, tu sèmes et puis tu colles

E : tu colles ?

Ouai, il y a un produit qu'on a maintenant. Quand tu colles, l'herbe ne pousse plus. Comme ça, ça facilite la culture mais ça il faut avoir de l'argent pour la payer.

E : elle a une superficie plus ou moins de combien ?

Ca vaut pas un ha

E : mais ça fait partie des terres de son mari ?

Non, c'est une copine qui lui a donné depuis qu'elle est nouvellement venue

E : donc son mari a toutes ses terres pour lui ? Il a donné de terres à personne ?

Non il n'a rien donné

E : est-ce qu'il a des bœufs et une charrue ?

Non

E : pourquoi elle brûle une fois qu'elle a défriché à la daba ?

Parce que ça donne la fertilité

E : et après elle plante l'arachide ?

Oui. Si elle a les moyens, elle va faire un peu de riz aussi parce que comme le mari était un peu malade, il y a 6 ans qu'elle ne cultivait pas mais le mari est mort cette année donc cette année, elle va se débrouiller à faire de l'arachide et un peu de riz pour pouvoir manger

E : est-ce qu'elle change de terre tous les ans ?

Cette année elle a cultivé l'autre côté là et le premier côté, elle a donné ça à son fils pour faire du coton et l'année qui vient, ils vont échanger

E : et pourquoi elle change ?

Parce que ça donne mieux là où on avait mis de l'engrais sur le coton

E : donc c'est toujours là où il y a eu du coton qu'on fait de l'arachide ?

Bon, c'est pas toujours mais chacun a son choix quoi. Comme eux n'ont pas besoin de mil pour la nourriture

Annexes

E : comment ça se fait qu'ils n'ont pas besoin de mil ?

Parce que chez nous ici, c'est le chef de famille et les enfants qui nourrissent toute la famille, la femme n'a pas besoin de chercher de la nourriture. Bon, le peu que les femmes gagnent, c'est pour leurs propres besoins. Si le mil est fini, ce sont les enfants qui cherchent, la femme cherche pas de la nourriture ici

E : mais c'est parce qu'ils font le coton qu'elle tourne tous les ans ?

T'es obligé de prendre à crédit. Quand tu vends l'arachide, tu paies le crédit des engrais

E : donc ici, toutes les femmes qui font de l'arachide, elles mettent quand même des engrais ?

Non, toutes les femmes n'arrivent pas à avoir des engrais

E : et qu'est-ce qu'elles font quand elles n'ont pas l'engrais ?

Tu cultives comme ça mais tu peux pas avoir la même récolte

E : mais est-ce que si tu n'as pas d'engrais tu vas brûler plus souvent ?

C'est obligatoire

E : Si elle pouvait, est-ce qu'elle voudrait avoir plus de terres ?

Si ça c'est petit pour elle, elle peut donner ça à son fils et aller chercher chez une autre personne

E : est-ce que ça change quelque chose qu'elle ne soit pas propriétaire ?

La petite partie qu'elle a c'est insuffisant. C'est pourquoi elle est obligée d'aller demander une terre à une autre personne pour augmenter son rendement.

E : c'est facile de demander une autre terre ?

Oui, c'est facile. L'alentour là, tout ça c'est pour les autres familles. Leur propres terres ça se trouve là où on est passé pour aller à la cascade. Si il faut aller jusque là bas chaque matin pour aller travailler et revenir c'est un peu loin. Mais eux c'ont pas de terres autour du village ici. Donc obligé il faut demander la terre de quelqu'un pour faire l'hivernage près

E : si elle avait un grand terrain à elle, est-ce que tous les ans elle changerait l'endroit de l'arachide ou elle pourrait le faire au même endroit plusieurs années de suite ?

Si elle avait une terre qui lui suffisait, elle partagerait ça entre deux. Cette année tu prends la moitié arachide, l'autre année, tu prends l'autre moitié

E : qu'est-ce qu'elle fait de l'autre moitié ?

Elle va donner ça à son enfant. Si c'est pas du coton, il va faire du mil et après ils vont tourner

E : mais elle, à chaque fois elle va brûler ?

Oui

E : est ce qu'elle estime qu'elle manque de moyens ? pas seulement l'argent mais les charrettes, bœufs ou un moyen de transport puisque leur champ familial est loin

Si elle a les moyens, elle va faire une terre plus grande. Elle a eu un grand champ où la culture était mieux qu'autour du village parce que c'était du sable. Mais manque de moyens de transport

E : c'est les hommes qui ont les moyens parce qu'ils cultivent le mil ?

Oui

E : et la charrette, c'est s'ils ont fini qu'ils la donnent aux femmes

Oui mais elles ont fini avant eux parce que ramener tout le coton, le mil et l'arachide avec une seule charrette, ça prend du temps. Ça trouve que les femmes sont déjà à la maison. Parce que chaque fois elles prennent sur la tête pour venir.

Entretien N° 16

Dans le village il y a 1500 personnes. Tous les villageois sont des agriculteurs. Il y a une trentaine de personnes qui ont la charrue et les bœufs donc il y a peu de personnes qui ont la charrue. (Z. pense qu'il y en a que 3 familles qui n'ont pas la charrue.

Le nombre actuellement moyen d'ha par grande famille : 15 ha par an. C'est bien plus qu'avant le coton.

Il y a assez de place. Et il y a encore des terres fertiles, mais moins.

Quand le coton est arrivé, les gens ont laissé la colline. Parce que le coton, il faut le cultiver sur la terre plate. C'est en ligne et puis on traite. Mais avec les gros cailloux, la semence sera difficile puisqu'on la fait en ligne.

Il y avait moins d'espace sur la colline. Là bas, après un bingourou tu pouvais cultiver 7 à 8 ans sans engrais ni rien et ça donnait beaucoup parce que les fumures sur la collines étaient meilleures que sur la plaine. Parce que chez nous ici, même ceux qui cultivent au pied de la colline, ils récoltent mieux que eux qui sont loin des collines. Parce que quand il pleut, l'eau emmène toutes les vitamines des herbes qui sont sur la colline directement sur les champs au pieds de la colline.

Sur la colline, sans engrais ni rien ça donnait bien pendant 8 ans. Mais ici dans la plaine, sans engrais tu ne peux pas faire 8 ans, c'est beaucoup moins. Si tu n'as pas les engrais, il faut changer de champ. Ici comme la terre ne manque pas, il y a des terres qu'on laisse en jachère jusqu'à 10 ans. Quand il y aura plus de gens, ce sera 3 ans maximum.

Ici on est en pleine brousse. Il y a des km et des km de terres donc ça ne peut pas manquer ici. Ya des villages qui sont à 200 km et il n'y a rien entre nous.

L'engrais chimique qu'apporte la CMDT est beaucoup mieux que les fumures et le brûlis. Le problème c'est que c'est cher et que tout le monde n'a pas les moyens pour en avoir.

Pour la nature c'est mieux les fumures qu'on met en tas mais on n'a pas les moyens d'utiliser ça parce que tout le monde n'a pas des charrettes. On ne sait pas transporter ça à la main Sinon c'est ça qui protège le mieux la terre que les engrais chimiques

Ca te coutera moins cher d'utiliser les tas de feuilles et les fumures que l'engrais chimique mais une charrette coûte dans les 80, 100 000CFA alors que l'engrais chimique tu peux n'en prendre que pour 15 ou 20 000 CFA dans l'année. Pour avoir un crédit de 100 000CFA c'est pas facile

Le ton n'a pas les moyens de faire un crédit pour une charrette. Car le ton est composé de 30 à 40 personnes. Si ta production ne donne pas, tu ne pourras jamais rembourser les autres et personne ne pourra te pardonner.

C'est pourquoi il faut utiliser les engrais, c'est moins cher.

Il voit que plus il vieillit, moins il y a d'arbres et plus la terre s'appauvrit. Le désert s'approche, ça se voit bien. Mais nous on ne peut rien contre ça, c'est Dieu qui peut nous guider sur ce chemin.

Si on lui donnait les moyens, il pourrait acheter des charrues pour ramasser les fumures, faire des barrages contre les inondations, payer quelqu'un pour travailler dans les champs. Quand

tu as les moyens, la fertilité ne part plus. Avec une charrette et des ânes, tu peux faire toute la saison sèche à envoyer les fumures dans ton champ. Avec ces moyens là on peut faire de l'élevage et de la culture toute l'année. Mais les animaux aussi, c'est très cher.

Pour le moment, les cultures avec le brûlis sans les engrais n'arrivent pas à nourrir toutes les familles. Ils doivent acheter le mil pour compléter leurs récoltes et manger

Avant, avec le brûlis on pouvait récolter plus parce qu'il y avait des gros arbres à brûler. Là tu pouvais faire 3 ou 4 ans sans utiliser d'engrais mais actuellement, comme on a coupé tous les grands arbres, il ne reste que les petits. Quand tu brûles ça, tu peux cultiver une année seulement puis la fertilité s'en va.

Les grands arbres ont disparu car on les a pris pour la construction et surtout pour le charbon. Il n'y a plus assez de bois pour que le brûlis donne la fertilité. Avec les machines, les tronçonneuses, quand tu coupes un arbre, il ne repousse plus. Le fer chauffe tellement qu'il rougit. Quand tu coupes avec le fer rouge, ça ne repousse plus. Parce que ça brûle en coupant. Ici il n'y a pas d'autre travail que l'agriculteur. Sinon toute la population peut se baser sur le charbon, parce que sinon, par exemple pour construire il faut être maçon, et tout le monde ne peut pas. Les gens ne savent faire que de l'agriculture et du charbon.

Le problème c'est que l'insecticide qu'on prend pour le coton est trop cher. Ici l'argent c'est le coton. Jusqu'au mois de juin, juillet tu dois attendre pour avoir ton argent. Et si t'as pas cultivé beaucoup de mil, comment tu vas faire ? Les gens aiment cultiver le coton mais c'est cher, l'argent n'entre pas vite. C'est ça qui décourage un peu les gens à faire du coton ici

Quand les gens sont descendu de la colline pour le coton, on recevait l'argent le lendemain alors que maintenant il faut far 3,4,5 moissons avant l'argent. Au début il y avait une caisse. Si tu faisais une tonne, on te donnait directement l'argent pour toi aller à la maison

Sur la colline tu ne peux pas faire du coton. La production du coton dépend des tiges. Quand tu as beaucoup de tiges, tu as beaucoup de récoltes.

On ne pourrait plus retourner à la colline parce qu'actuellement il pleut moins. Quand tu étias à la colline, il fallait beaucoup de pluies. S'il pleut comme maintenant, tu ne peux pas faire de bonnes récoltes à la colline

On ne veut pas que les femmes plante des arbres parce que sinon, on va avoir beaucoup de problèmes. Les hommes peuvent s'asseoir entre eux et discuter mais les femmes c'est la dictature.

Il sait que toute la terre du pays appartient au gouvernement mais avant qu'il n'arrive ici, on est déjà propriétaire. Mais si il reprend la terre, on ne peut rien contre le gouvernement

Il y a beaucoup de gens ici qui n'ont pas fait la ville et qui ne savent pas qu'on peut faire des titres fonciers. Et c'est peu important ici parce qu'on est là depuis des centaines d'années. Le jour où on voit que ça ne va plus ici, on s'en va plus loin. Mais si tu as déjà fait un titre foncier pour ici, comment tu vas savoir que quelqu'un est venu s'installer ici ? En brousse ce n'est pas titre de faire un titre foncier parce qu'on ne reste pas tranquille, on bouge. Si le gouvernement vient, on déménage le village, c'est tout.

Si on enlève les crédits, on cultivera comme ça sans rien. On va se contenter du peu qu'on trouvera, sans engrais ni rien. Alors on sera obligé de travailler encore plus

Il y a trop de difficulté à cause de l'enclavement.

Avant qu'on soit sur la route, on produisait ce qu'on pouvait manger, on ne pouvait rien envoyer à Siby, parce qu'on était enclavés.

Mais grâce à la route que les canadiens ont amélioré, on a commencé à cultiver du coton et de l'arachide. Les camions viennent jusqu'ici, on n'est pas fatigués. Au hameau où il est, il produit toutes sortes de choses en quantité et en qualité mais il n'y a pas de routes. Il doit prendre la moto pour aller vendre à Siby parce qu'avec le vélo c'est pas possible, faut pousser à la main. Quand tu es enclavé, tu produis ce qui peut te servir à manger puis tu t'arrêtes.

Le gouvernement ne trouve rien à faire ici, ce sont les projets et notre courage qui nous aident. A cause du brûlis, le gouvernement ne peut pas nous aider. Ce qu'on produit est trop peu. La seule chose qui peut intéresser le gouvernement ici c'est le coton. C'est pas le gouvernement, c'est la société CMDT. Si par exemple il y avait des diamants ou de l'or ici, le coton viendrait casser la route pour s'installer.

A part le coton, le reste on le mange ou bien on le vend à Siby. Ici il n'y a aucune production qu'on pourrait vendre au gouvernement à part le coton pour qu'il puisse nous aider. Avant il y avait l'arachide mais on a arrêté ça. Il ne peut pas nous aider à part pour le coton. Dans la vie chacun à son idée. Peut-être que vous pouvez nous proposer quelque chose pour que le village sorte de ce trou. Avec les ONG ou les projets, on peut avoir des idées pour que la population soit à l'aise. Le jour où la CMDT arrête de nous assister pour le coton, ça sera pénible pour le village. Déjà maintenant c'est un problème. Le prix du sac a augmenté mais si le prix des engrais monte aussi, c'est vraiment un problème pour le village

Ceux qui ont un pouvoir sur l'agriculture ici c'est la jeunesse. Femmes et hommes, c'est notre force.

On a quitté Nagasola pour ici. Mais on ne sait pas. Tout le monde ici est né ici, même les plus vieux car le village a plus de 200 ans. C'est dur de dire les date de quand on a quitté ici ou là car c'est trop loin. Les déménagements dépendent de la volonté de la population. Si aujourd'hui tout le village décide de déménager, on va chercher un autre coin et on va tous partir. Mais il y a des choses chez nous qui se font en cachette, c'est secret, entre nous.

Ici il y a beaucoup plus de tiridjani (brûlis) que de labour car tout le monde n'a pas les moyens de faire du labour. Si tu n'as pas les moyens et que tu fais du tiridjani, tu mets plus en jachère et tu défriches plus vite. Parce que sue la colline tu pouvais faire 8 ans sans engrais alors qu'ici c'est pas possible, faut changer de champ. On brûle beaucoup plus maintenant qu'avant, sur la colline.

Avant il y avait assez d'arbres. Tu pouvais choisir une parcelle, bruler 1/3 cette année, 1/3 l'année d'après et encore 1/3 la troisième année alors que maintenant il n'y a plus assez d'arbres, tu peux couper les trois tiers la même année. Avant il y avait trop d'arbres, on pouvait faire toutes les parcelles pour l'année en une fois au même endroit. Maintenant si tu veux faire un ha tu ne peux pas avoir un terrain en une fois, ç'est tout des petits tas. Avant on ne brûlait pas tous les arbres. Avant tu brûlais ta superficie en une fois. Maintenant c'est des petites superficies tous les ans, pour ceux qui n'ont pas les engrais.

Maintenant il n'y a plus d'arbre, tu peux tout faire à la daba tellement ils sont petits. Tu peux faire 20 pieds d'arbres la même journée alors qu'avant si tu faisais deux arbres dans la même journée, vraiment tu souffrais

Le brûlis ça ne peut pas finir ici.

Ca fait 8 ans qu'il est chef de village et il le restera jusqu'à sa mort. Lui succédera son frère. Ici c'est de père en fils. C'est le 4^{ème} chef de village dans sa famille. Quand il voyage, c'est son frère qui prend le rôle de chef. Quand il n'y a plus de fils dans la famille, on choisit un

chef dans une autre famille. On connaît tout le monde ici, on sait dans quelle famille la chefferie va entrer. Ce sont les vieux qui comprennent tout ça. Lui a trois pères qui ont été chef dans sa famille. C'est trop long à expliquer.

C'est dur d'être chef du village parce que tout le bon ou le négatif est sur tes épaules. Et tu n'as pas le droit de refuser d'être chef.

Il n'y a aucune restriction au niveau du mariage. Si tu veux 5 femmes tu peux, ça peut être n'importe qui.

Remarque de Z. Le chef exagère le nombre de personnes qui n'ont pas la charrue car il espère que tu investisses ici.

Entretien N°17

E : Quels sont les différents types de feux de brousse que l'on peut rencontrer à D. et ses alentours ?

Les chasseurs. Quand ils tirent sur un gibier et qu'il court dans la forêt pour se cacher, ils mettent le feu pour qu'ils puissent l'avoir. Parce que quand la forêt est trop touffue, le gibier peut mourir dans un coin sans qu'on ne le retrouve alors que si on met le feu aux herbes, on voit le gibier qui est couché quelque part. Les fumeurs qui, en passant, jettent leur cigarette dans l'herbe alors que c'est la saison sèche. Quand il y a du vent, ça peut s'allumer. Les femmes aussi. Par exemple, un gros bois mort. Si c'est sec, c'est un peu difficile avec la hache donc elles préfèrent mettre des petits morceaux de bois au pied de l'arbre et puis mettre du feu. Quand le feu s'allume, ça prend le tronc de l'arbre. Dans une nuit ou deux, ça fait tomber l'arbre et avec la hache, maintenant, elles viennent couper les petites branches.

E : Ils laissent le feu pendant deux nuits ?

Oui parce que pendant une nuit, ça ne peut pas faire tomber le tronc pour détacher les branches

E : Tu laisses deux nuits brûler, durant deux jours aussi ?

Voilà, ça brûle un peu, un peu, un peu, jusqu'à finir l'arbre et qu'il tombe.

E : Mais tu perds beaucoup de bois en faisant ça !

Non, non, non, on brûle en bas, là, et ça ne mange pas beaucoup. Quand ça tombe, tu coupes les branches pour les entasser.

1) Ceux qui font du charbon, quand ils le font et qu'ils l'enlèvent parce qu'il est cuit, ils le tirent avec un râteau. En tirant, une braise de charbon peut aller tomber sous les herbes mortes, sèches quoi. Tôt ou tard, ça s'enflammera en bas, en bas, jusque ça prenne feu. Quand ça prend feu, eux n'ont pas besoin de ça, ils n'ont besoin que de leur charbon. Ils laissent le feu partir comme ça. Tout va brûler, eux s'en fichent, ils ont besoin de leur charbon seulement.

Ca c'est les quatre cas les plus fréquents chez nous ici.

2) Pieds de mil, enfants

E : Aussi, tu m'as dit qu'après l'hivernage, si les pieds de mil ont bien donnés, vous allez brûler, c'est encore une possibilité ?

Oui, oui, mais ce feu là ne peut pas aller ailleurs parce que quand on coupe, le feu de brousse c'est dans les champs. On met en tas. Tu allumes le tas. Quand ça arrive à la limite, ça s'éteint. Mais avec les enfants aussi, ils peuvent mettre le tas jusqu'à ce que le bout entre en brousse. Quand le feu brûle petit à petit, au lieu de s'arrêter sur le champ, les morceaux qui sont entrés en brousse continuent à brûler et ça peut prendre feu aussi. Mais avec les grandes personnes, même si c'est rentré dans la forêt, ils coupent le reste là et le mettent dans le champ pour que ça ne prenne pas les alentours.

3) Avant labour

Après ces raisons-ci, il y a aussi les femmes lorsqu'elles cultivent avant l'arachide et aussi les hommes quand ils n'ont pas de charrues

Eux ils travaillent comme les femmes, à la main.

E : Donc eux mettent le feu

Oui, oui

E : En fait, quand tu travailles à la daba, il faut mettre le feu.

Ca c'est sur. Même avec la charrue, tu peux mettre du feu mais à condition que les tiges soient grosses et puis quand le champ donne bien, il faut mettre du feu pour bien travailler avec la charrue.

E : Mais pourquoi quand le champ donne bien et que tu travailles avec la charrue...si tu brûles, ça sert à rien de labourer parce que t'as plus rien à enfuir sous le sol puisque c'est déjà de la cendre ??

Non, quand le champ donne bien, brûler facilite le travail

E : Oui mais alors, quand tu vas labourer, si tu ne brûles pas et que tu laboures, par exemple les feuilles et petites branches vont se retrouver en dessous du sol. Mais si tu brûles, c'est les cendres qui vont aller dans le sol. C'est la même chose ?

Oui, la même chose. Parce que si c'est beaucoup, les cendres là sont plus fortes que les feuilles mortes qui sont en bas.

E : Mais alors, c'est mieux de toujours brûler ?

Oui, c'est mieux de toujours brûler

E : Toi tu brûles toujours ton champ avant de labourer ?

A condition que ça donne bien ! Le fait de ramasser les petites tiges là, ça nous fait perdre du temps. Parce qu'avec les petites tiges de mil là et avec la charrue, on peut travailler sans même entasser alors que quand le sol est couvert de tiges, alors là, il faut obligatoirement les brûler parce que la charrue ne pourra pas travailler là bas facilement. Même si tu laboures, tu seras encore obligé encore de ramasser, de mettre en tas pour brûler, pour faciliter la semence quoi.

E : D'accord, et dans les jardins on ne met jamais le feu ?

Non, non, non, jamais dans les jardins.

E : Donc on a là toutes les causes de brûlures rassemblées ?

Oui

E : Une dernière chose. Est-ce que quand les chasseurs mettent le feu pour attraper le gibier, ça va créer des conflits avec les agriculteurs

Oui. Par exemple, toi tu allumes du feu et quelqu'un te dit que son champ là, n'est pas fini et les tiges, en les faisant coucher, il y a des morceaux qui entrent dans la brousse.

Si le feu prend ces tiges là, il peut venir petit à petit sur les feuilles jusqu'à brûler ma récolte et il y a conflit maintenant. Ils te convoquent soit à la police, soit à la gendarmerie parce que tu as brûlé mon champ.

E : Ha, donc c'est pas le chef de village qui règle ça ?

Non, non, c'est le propriétaire du champ même qui règle ça.

E : Mais pourquoi il va à la police et non chez le chef du village ?

Parce que s'il va chez le chef du village, ça va se discuter entre nous-même, ici. Il y en a beaucoup qui tolèrent parce que le cas peut t'arriver à toi-même. Si tu veux vraiment qu'on te paie, tu dépasses directement, tu vas à la police ou bien à la gendarmerie pour venir voir.

E : Est-ce que ça ne crée pas un conflit avec le chef du village, n'est-il pas fâché qu'on lui passe au dessus ?

Non, il ne se fâche pas parce qu'il sait déjà qu'avec lui, personne ne va payer.

Parce que les chasseurs ont beaucoup de pouvoir, il n'osera pas les obliger à payer ? Voilà, parce qu'ils vont dire que c'est entre nous ici et que si tu l'obliges à payer ça tout de suite, tu as des enfants, et un jour si tes enfants aussi allument, mettent du feu et que ça brûle la récolte de quelqu'un, tu vas payer le double de ce que tu m'as payé alors il faut laisser. Dieu va te le rendre.

E : Mais, comment ça peut brûler ta récolte puisque tu dis que tu n'as pas fini ? Il ne fait pas sec à ce moment là. Ca ne brûle pas normalement ?

Non, mais les feuilles sèches là,..si des feuilles sèchent sont couchées et se touchent jusqu'à dépasser la limite de mon champ et qu'il y a un feu de brousse, ces feuilles là vont prendre feu et ça entre dans mon champ alors que j'ai un tas de mil ici, un tas de mil ici,..Quand ça l'atteint, ça brûle le tas de mil et puis ça continue avec les feuilles sèches et ça brûle toute la récolte avant même que ça n'ait été coupé. Car on ne coupe les tiges que quand ça sèche, tu vois ?

Triangulation avec carnet de terrain

7) les serpents

P184. Encore une raison de brûler est que les serpents sortent durant la saison sèche. Quand ils se cachent dans les herbes, on les brûle pour les tuer.

8) le miel

P 134. Enfin, le miel. Quand on monte tout en haut de l'arbre pour exploiter la ruche, on y va avec des pailles en feu (pour prendre le miel sans se faire attaquer).

Quand la paille tombe, ça peut provoquer un feu surtout en saison sèche lorsqu'il y a des feuilles sèches au pied de l'arbre (de octobre à novembre). Heureusement, en saison des pluies la paille est trop humide que pour prendre feu.

P184. La technique de brûlure est de faire des petits tas mis en lignes pour éviter trop d'efforts de déplacement. (Partie technique du brûlis).

Entretien N° 18

E : Comment arrivez-vous à avoir un nouveau champ ?

On appelle ça « bingourou ». D'abord les petites herbes à la daba puis on coupe les arbres et on les couche. Puis un à un, tu coupe les branches une à une et puis tu les découpe et tu laisses comme ça jusqu'à la brûlure pour que ça rentre dans le sol.

Pendant la saison des pluies, comme c'est humide, quand tu enlèves les tiges c'est plus facile. Puis quand les récoltes sont finies, vers le mois de décembre, tu couches les arbres maintenant et tu les découpes en petits morceaux et ça passe décembre, janvier, février, mars, avril, mai et tu les brûles

E : donc, quand tu fais un nouveau champ, c'est déjà la saison des pluies que tu commences ?
Oui, tu prépares les nouveaux champs. Avant que les pluies ne finissent, tu enlèves les herbes et elles ne vont plus repousser. On ne coupe jamais les arbres pendant la saison des pluies, c'est les tiges d'herbe qui sont faciles à enlever comme il fait humide, quelque soit sa grosseur, tu l'enlèves avec la daba et tu laisses les arbres.

E : et les tiges, tu les mets en tas ?

Non, non, tu les laisses comme ça et puis elles vont sécher vers décembre et là tu commences à couper les arbres. Si c'est pour faire le champ, il faut abattre les arbres parce qu'avec beaucoup de feuilles, ça sèche. Et quand tu brûles ça, tout devient fumure. Et ça peut faire à peu près 20 mètres de diamètre. C'est une grande surface. De décembre à mai, le soleil va tout sécher. Quand tu brûles, il y a des gros morceaux qui ne finissent pas. Tu les mets en tas et puis tu mets encore le feu.

E : donc tu brûles deux fois ?

Oui

E : et la deuxième fois que tu brûles c'est quand ?

Mais c'est au même moment, tu prends les morceaux qui ne sont pas finis et tu brûles encore jusqu'à ce que l'arbre disparaisse complètement. Là où on a brûlé, l'herbe ne va jamais y repousser la même année. Tellement on a brûlé fort, même si il y a des graines sous la terre, elles vont brûler à cause de la chaleur. La première année, le travail le plus dur c'est de couper les arbres mais pendant les mois de culture, tu es libre. Si tu veux, tu peux faire une semaine sans aller voir ton champ parce que tu sais qu'il n'y a pas d'herbes

E : mais ça c'est différent des femmes qui brûlent pour se faciliter la coupe ?

Voilà, c'est différent parce que ce n'est pas pour le champ mais pour la cuisine

E : et quand tu as finis ça, tu laboures ?

Oui, tu laboures là où tu as brûlé les herbes. Et puis tu sèmes.

E : donc la différence c'est que quand c'est le nouveau champ, tu ne dois pas te préoccuper des mauvaises herbes parce que ça ne poussera plus mais que quand c'est pas un nouveau champ, là les herbes poussent ?

Toutes les brûlures se font au mois de mai parce que tout le monde sait qu'on est aux champs au mois de juin. Si c'est pas un bigourou, que c'est un ancien champ, les mauvaises herbes vont pousser encore. Parce que sur les nouveaux champs, le vent apporte les graines...

E : mais nouveau ou ancien champ, c'est le même vent !

Sur les nouveaux champs, ça ne pousse pas jusqu'à donner des herbes. On ne sait pas c'est dû à quoi, c'est un fait de Dieu. Quand tu brûles, la première année est très bonne parce qu'on peut dire que c'est une année de repos quoi

E : parce que tu n'as pas de mauvaises herbes ?

Oui parce que ça ne poussera pas beaucoup. C'est parce qu'on a tout brûlé jusqu'à 5 ou 10 centimètres de profondeur sous la terre. Donc toutes les graines qui sont là-bas meurent, ça ne peut plus repousser.

E : alors que pour les anciens champs, même quand tu brûles, les mauvaises herbes poussent ?

Voilà, sur les anciens champs. A mon idée, pour les anciens champs quand il pleut et que l'eau coule, elle peut amener des graines d'herbe alors que les nouveaux champs sont clôturés d'herbes touffues. Même si il pleut, les graines d'herbes se collent aux tiges qu'on n'a pas enlevées, autour. C'est pourquoi elles ne peuvent pas pénétrer dans le nouveau champ, parce que c'est clôturé d'herbes.

E : en fait, c'est moins de travail de faire un nouveau champ que de rester sur le même champ ?

La difficulté dans le nouveau champ, c'est la coupure du bois. Vraiment il faut souffrir. Après la coupure, le travail est fini

E : mais la difficulté dans l'ancien champ c'est que tout le temps tu dois venir pour les mauvaises herbes

Faut labourer trois fois durant les trois mois. Juin, juillet, août, faut cultiver trois fois pour avoir de la bonne récolte avec les anciens champs

E : Et dans le nouveau champ, tu ne laboures qu'une fois ?

Une seule fois

E : pourquoi dans les anciens champs il faut labourer trois fois ?

C'est ce que je dis, parce que sur l'ancien champ il n'y a pas une barrière touffue pour protéger du vent qui amène les graines et la poussière.

Ici les récoltes les plus rapides c'est trois mois. Quand tu sèmes en juin, tu fais juin, juillet, août et c'est arrivé. Et les plus longues, il faut aller à quatre mois. En côte d'Ivoire, il y a deux saisons des pluies donc tu sèmes deux fois. Mais ici, il n'y a qu'une saison des pluies alors les récoltes prennent trois mois, quatre mois.

E : donc que ce soit un ancien ou un nouveau champ, tu ne sèmes qu'une seule fois

Oui qu'une seule fois

E : pourquoi tu dis qu'il faut labourer trois fois ?

Parce que quand tu sèmes le maïs par exemple. Tu laboures puis tu sèmes le maïs. Quand il atteint cette taille là, il faut labourer en bas, entre les tiges de maïs parce que si tu ne laboures pas, les herbes vont empêcher le maïs de monter. Dans les champs, les herbes sont plus fortes que les récoltes. Quand tu as les moyens, il faut labourer trois fois. Quand la plante atteint cette taille là, tu laboures, quand ça atteint un mètre encore, tu laboures.

Celui qui laboure trois fois son champ, et celui qui laboure une fois son champ, même si vous avez la même surface, celui qui a labouré une fois son champ ne va même pas gagner la moitié de celui qui a labouré trois fois. 6 ou 7 sacs contre 20 sacs. Ce que les plantes doivent manger, les herbes vont manger ça aussi

E : mais pourquoi tout le monde ne laboure pas trois fois alors ?

Parce que ça dépend des moyens

Annexes

E : mais si tu laboures une fois, c'est bien que t'as déjà les bœufs et la charrue...

Non, tous ceux qui ont la charrue labourent trois fois hein ! Bon, ceux qui sont à la main, à un certain moment la culture ça te sabote. Les gens n'ont plus besoin, d'ailleurs ils sont fatigués. Mais avec les bœufs, les gens vont labourer, forcément. Tous ceux qui ont la charrue, eux labourent trois fois, mais tous ceux qui sont à la main, les plus rapides font deux fois. Ou bien tu fais un champ plus petit que tu peux labourer trois fois

E : donc eux c'est la daba ?

Oui

E : et les femmes c'est toujours la daba ?

Oui

E : Mais tout le monde fait le tirigiani avant de semer ?

Oui

E : que ce soit avec la daba ou avec les bœufs, tout le monde va faire le tirigiani ?

Oui, en mai avant de semer en juin pour les premiers. Mais si j'ai un gros champ, je vais commencer à labourer en mai et puis je sème. Mais si le champ est trop grand, un mois ça peut pas finir, je continue jusqu'à début juillet. A partir du 15 juillet, les semences sont presque finies. Mais on laboure avant.

E : mais ça c'est pour ceux qui ont les bœufs ?

Oui, oui

E : et à la daba ?

Ceux qui sont courageux vont labourer un peu de parties pour avoir de la terre aussi. Parce que quand tu sèmes sur la terre sèche comme ça ou quand tu laboures avant, c'est pas la même chose. Ceux qui sont courageux, quand ils ont fini de faire le tirigiani, ils prennent la daba et vont labourer le champ avant la semence. Et ils vont semer dans la poussière qu'ils ont tirée. C'est plus rapide que de semer dans la terre sèche comme ça.

E : donc quand tu brûles ton champ, tu sèmes directement dans la poussière (cendres) ?

Voilà, parce qu'avec la poussière, ça pousse rapidement aussi

E : donc eux ne doivent même pas labourer, ils laissent les semences comme ça ?

Voilà ! Parce qu'ils n'ont pas les moyens

E : pourquoi tu dis « ceux qui sont courageux » ? C'est plus facile de faire comme ça !

Ceux qui sont courageux savent que si ils labourent un ha à la main, avant les semences... Par exemple je laboure un ha à la main et je sème ici. Le reste là n'est pas labouré. Quand tu sèmes le même jour, dans 20 à 30 jours, tu vas trouver que ce que tu as labouré à la daba est plus fort que ce que tu n'as pas labouré

E : bon alors, c'est d'abord tirigiani pour tout le monde

Oui

E : puis on laboure

Oui

E : si on a des bœufs, tu laboures de toute façon puis tu sèmes

Oui

E : bon, si c'est à la daba, soit tu sèmes directement sur les cendres, soit tu laboures à la daba si tu as le courage

Oui, si tu es courageux. Ceux qui ne sont pas courageux attendent la pluie et puis ils sèment comme ça, sur la terre

Annexes

E : je pensais qu'après avoir semé, il fallait encore retourner la terre. Parce que les oiseaux vont peut être venir manger les graines

Non, non, on traite les graines avant de les semer

E : comment ?

Y a un produit, quand tu mets ça, les oiseaux ne vont pas prendre. Ça sent mauvais et puis ça tue aussi.

E : Mais ça c'est pour ceux qui ont les moyens ?

Non, même ceux qui n'ont pas les moyens, ça se vent à 200 CFA, c'est pas cher. Tous les paysans utilisent ça

E : et le labour c'est pendant la saison des pluies ?

Oui, la récolte en octobre, novembre, décembre. C'est trois mois de récoltes

E : selon les cultures

Oui, si tu sèmes au même moment, c'est le maïs d'abord parce que c'est trois mois, puis l'arachide quatre mois et le mil c'est quatre ou cinq mois. La dernière récolte c'est le mil.

E : et le coton ?

Bon, on attend jusqu'à finir avec l'arachide, le mil et le maïs et on attaque le coton parce que le coton ne se gâte pas vite et les oiseaux n'en n'ont pas besoin. On s'occupe d'abord de ce qu'on mange et de ce qui ne se gâte pas

E : j'ai un champ. Je fais tout à la daba (voir dessin). Sur mon champ je fais mil, maïs, arachide parce que je n'ai pas de coton. Est-ce que dans ce champ j'ai une jachère ou non ?

Non, il n'y a pas de jachère dans le champ mais une variation de cultures

E : Pendant combien de temps plus ou moins ?

Chaque année il y a rotation

E : et je reste sur ce champ pendant plus ou moins combien d'années ?

Bon, à condition que la terre soit fertile

E : si elle n'est vraiment pas fertile ?

Quand tu dures trop c'est trois ans hein, quand la terre n'est vraiment pas fertile

E : et si elle est fertile ?

Tu peux faire 10 ans là-bas avec la rotation

E : mais de toutes façons tu fais toujours la rotation ?

Chaque année il faut faire la rotation, toujours !

E ; mais quand je laisse le champ parce qu'il n'est plus fertile, qu'est-ce que je fais, j'abandonne tout ou seulement une partie ?

Si le champ est grand, toutes les parties ne peuvent pas être moins fertiles

E : donc il y a des parties qui vont rester fertiles

Oui

E : mais le nouveau champ est toujours juste à côté ou tu peux le faire beaucoup plus loin parce qu'il n'est peut-être pas fertile juste à côté ?

Si la partie qui est fertile est insuffisante, qu'à côté des anciens champs la terre ne te plaît pas alors tu peux prendre une partie ici et puis déménager ailleurs

E : oui mais c'est compliqué, tu dois venir à deux endroits alors ?

Oui, ici, si les terres sont fertiles tu peux même faire trois endroits. Cette année, je peux avoir mon champ de mil ici, mon champ de coton ici et mon champ d'arachide ici. Et je fais la rotation. Deux jours, je viens cultiver ici et quand c'est fini tu vas sur l'autre champ. C'est

pas obligatoire que les champs soient collés. Si la partie qui est fertile ne suffit pas pour les deux champs, je prends la partie qui est fertile pour un champ et puis je vais chercher encore dans un autre coin pour les autres champs

E : oui mais celui qui n'a pas la charrette, comment il fait pour aller jusque-là ?

Il va à pied ou bien à vélo!

E : Une fois que tu es partis sur tes autres champs, plus ou moins combien de temps après tu vas revenir sur l'ancien champ ?

En tant que paysans tu es obligé de faire le tour de tous les champs chaque jour. Même si ils sont tous distants d'un km, tous les matins je passe par le champ de mil, puis d'arachide et je termine par le champ de maïs. Si je vois un champ qui est vraiment touffu d'herbes, je demande à mes frères d'aller attaquer ce champ-là demain.

E : c'est toi qui décides ?

Oui

E : et pourquoi d'abord le champ de mil puis d'arachide ?

Je commence par le plus proche du village et entre les champs, il y a toujours des chemins dans la brousse. Quand j'ai vu les trois champs, je sais celui qu'on doit attaquer. On laboure avec la charrue et les autres marchent derrière pour prendre les mauvaises herbes à la main parce que la charrue coupe tout, elle est trop rapide, même avec une personne on ne finit pas avant midi. Ceux qui n'en ont pas, avec la daba on remue le banco qui est sous les racines et puis on les jette au soleil.

E : et l'engrais c'est à chaque fois que tu laboures ?

Non, ma première fois. Tu laboures et tu mets de l'engrais puis c'est fini, les autres fois tu ne mets plus d'engrais. Il y a deux sortes d'engrais. Il y a une sorte qu'on peut mettre sans même labourer et la deuxième sorte, on la met après le labour. La première c'est pour que ça monte vite et la deuxième c'est pour que ça donne des bons fruits ou bien des bonnes graines. Il y en a, quand ils sont trop pressés, ils attendent que ça monte un peu, ils labourent et ils mettent les deux engrais en même temps. Mais c'est tout le monde, quand tu mets de l'engrais, tu laboures d'abord puis vers 15 jours après tu laboures encore

E : donc labourer c'est pour enlever les mauvaises herbes mais c'est aussi pour remuer le champ et mettre l'engrais qui reste du premier labour sous les herbes ?

Sous les plantes oui

E : mais je reviens là-dessus. Combien de temps tu vas prendre pour revenir sur l'ancien champ ? Combien de temps tu laisses en jachère ?

Tant que le nouveau champ n'est pas appauvri, on reste là-bas. Mais si le nouveau champ commence à s'appauvrir, on peut revenir sur l'ancien champ

E : c'est ça que je ne comprends pas. C'est au moment où le nouveau champ s'appauvrit qu'on retourne sur l'ancien champ. Mais pourquoi pas faire encore un nouveau champ, c'est encore mieux ?

Si tu veux ! C'est parce que quand tu fais un nouveau champ, le travail est trop dur, les gens ont peur de ce travail là. C'est dur au début mais au moment de la récolte, c'est facile et ça donne beaucoup

E : donc c'est par facilité que les gens préfèrent retourner sur l'ancien champ ?

Voilà ! Parce que sur l'ancien champ il n'y a pas beaucoup de bois trop gros ou d'arbres qu'il faut déraciner

Annexes

E : oui mais contrairement au nouveau champ, tu auras les mauvaises herbes

Oui mais quand la terre s'appauvrit, il est bon de faire un nouveau champ que de retourner sur le champ qui est en jachère. Le champ qui est en jachère, ce que tu peux faire là bas en une semaine, tu ne peux pas le faire en un mois dans le nouveau champ

E : tu parles du travail ?

Oui, sur la même superficie

E : c'est au moment où le nouveau champ est appauvrit que tu retournes sur l'ancien champ. Mais ça peut prendre combien d'années avant de retourner sur l'ancien champ que tu as laissé en jachère?

Cela dépend de ta décision maintenant. Moi et mes frères, si on laisse un champ cette année et qu'on le laisse trois ans sans y aller. Le champ qu'on cultive maintenant, si mes frères disent que vraiment il s'est appauvrit, je vais leur poser la question. « Vous voulez qu'on se retourne sur l'ancien champ qu'on peut encore cultiver ou bien on fait un nouveau champ ? ». Comme le travail est dur, il y en a un qui peut dire « pour moi, je crois qu'on peut faire un nouveau champ » et l'autre non

E : mais tu attends quand même un minimum de trois ans ?

Oui, minimum.

E : ça existe des agriculteurs qui, à chaque fois qu'ils changent de champ, font un nouveau champ ?

Si ça te plaît ! Moi-même je peux faire dix ans et chaque année je fais un nouveau champ. Si je fais un nouveau champ cette année et que ça ne me plaît pas, l'année prochaine je fais un nouveau champ encore et si ça ne me plaît pas, l'année suivante je fais encore un autre champ. Mais c'est la fatigue !

E : mais il y a aussi autre chose que je ne comprends pas. Disons que toi tu as ta famille, moi j'ai ma famille. Si ton champ ne donne plus, tu vas en faire un nouveau. Et pour moi c'est pareil, je vais faire un nouveau champ. Mais à force, comment on peut encore avoir des terres qui n'ont jamais été cultivées ? Avec tous les agriculteurs qu'il y a ici, tu reviens sur un ancien champ !?

Mais c'est ce que le chef de village t'a dit. Tellement la terre est vaste, on ne peut pas arriver partout

E : donc il y a vraiment des endroits où ça n'a jamais été cultivé ?

Ici beaucoup !

E : donc ça fait 200 ans qu'on est sur que personne n'a touché ?

Personne n'a touché et peut-être qu'on ne touchera pas. Y a peu de monde et il y a des terres qu'on ne peut pas cultiver parce que tout est gravier. Là-bas on ne peut pas cultiver

E : qu'est-ce qui va se passer le jour où le village sera tellement peuplé que par exemple toi quand tu voudras un nouveau champ, inévitablement tu vas arriver sur l'ancien champ de quelqu'un d'autre et que peut-être il y aura des disputes ? Quelle sera la solution quand il va manquer de terres ?

On va bouger. Mais depuis que le village est là, on n'a jamais dépassé plus de 10 km autour du village. On n'a jamais été plus loin pour cultiver depuis que le village est arrivé, ça fait 200 ans. Alors, de là à la frontière de Katy et Kita, là il faut compter plus de 200km. Ce sera difficile d'arriver là

E : mais peut-être qu'il y aura des villages à Kati dans la même situation et que eux aussi vont se déplacer. Donc si tous les villages font ça, à un moment donné, il va manquer de terres!

Mais chaque village a sa limite! Quand nous on se déplace, arrivés à un certain niveau on sait qu'on ne peut pas dépasser. Chaque village a sa limite de terre. Par exemple, quand on est partis à Guena qui est sur la terre de Dialafoundo parce qu'ils n'en avaient pas. On leur a donné cette terre parce qu'il y a entente. S'il n'y a pas entente ou que nos terres s'affaiblissent, on peut les chasser! On va cultiver là aussi parce que c'est pour nous. Mais ça n'arrivera pas parce que d'ici vers Kita, il y a trop de terres, ça peut pas finir. Si on voit que l'arachide ne vient plus, qu'il n'y a plus de terres fertiles même avec les champs qu'on a mis en jachères, ça ne va plus, bon. On peut décider, comme on fatigue "est-ce qu'on ne va pas se déplacer?". Le village peut faire une réunion parce que toutes les terres qui nous entourent sont pauvres donc on peut se déplacer. Même si le déménagement se fait, ça ne sera pas d'un coup

E: quand est-ce que tu décides qu'il faut mettre en jachère?

Quand la production diminue trop

E: ceux qui n'ont pas les engrais vont faire plus de jachères que ceux qui ont les engrais?

Ha ça c'est obligé. Depuis que j'ai quitté l'aventure en '84,c'est le même champ où on est. On n'a pas changé parce que chaque année on met de l'engrais. Chaque année. Sans engrais on aurait cultivé 4 ou bien 5 champs. Actuellement la jachère est moins qu'avant! Parce que avant il n'y avait pas d'engrais!

E: mais si tu n'as pas les engrais, ça veut dire que tu as plus de jachères alors que si tu as les engrais il y a moins de jachères?

oui, c'est ça!

E: mais comme il y a plus d'agriculteurs qui ont de l'engrais, ça veut dire qu'en règle générale, il y a moins de jachère?

C'est ça oui, on peut dire qu'ici, plus de 80% gagnent de l'engrais, donc la jachère c'est peu ici actuellement

E: qui est-ce qui gère le ton des crédits pour les engrais?

moi même je gère depuis 17ans le ton pour les crédits. Je vais à la BNDA pour prendre de l'argent, aller payer de l'engrais. L'an passé j'ai abandonné par ce que le déplacement était trop long pour moi

E: donc toi tu voyais qui prenait de l'engrais?

plus de 80% parce que même si tu ne fais pas de coton, on peut t'en donner par pitié. Et tu peux payer l'engrais avec l'arachide

E: mais-peut être que ces gens là font plus de jachères puisqu'ils n'ont pas beaucoup d'engrais?

Oui mais les jachères ça augment pas hein! Par exemple, admettons que ce soit un garçon, tu es seul, ton champ n'est pas si grand. Chaque année, je te donne un sac. Tu as un enfant maintenant qui travaille avec toi. Alors je vais te donner un sac et demi, parce que ton enfant travaille avec toi. Donc à deux, vous allez avoir les moyens de payer un sac et demi, parce que le champ est plus grand aussi que ce que tu cultivais seul. Bon si c'est trois maintenant, on peut compléter ça à deux sacs d'engrais hein.Ca dépend du nombre de travailleurs que tu as, on te donne cet engrais là.

E: d'accord mais comme ton champ augmente en même temps, finalement tu n'as pas plus d'engrais sur ton champ?

Annexes

Non parce que le grand champ bénéficie de plus d'engrais que le petit champ

E: je ne comprends pas. Ca c'est le champ familial, tu vas donner une partie à ta femme et une partie à ton fils plus grande?

oui, oui, plus grande

E: toi tu fais arachide, mil, maïs et le coton?

C'est ça

E: la femme a l'arachide et le fils comme toi, quatre cultures?

Oui, oui, comme moi

E: ça c'est cette année, l'année prochaine vous allez tout tourner?

oui, là où elle faisait de l'arachide je fais du mil et elle fait l'arachide où je faisais le mil et le fils prend le reste. Parce que chez nous ici, le fils n'a pas son champ à part. On donne une partie à la femme et le reste je le travaille avec mon fils, il n' a pas son champ propre, on travaille tout ensemble. Mais quand il grandit vers 18 ans, 20 ans, il peut faire un petit champ à lui même. Il travaille à côté de moi mais quand il est libéré à 14h, il peut faire un petit champ à côté du grand champ pour lui seul quand il a du courage

E: c'est ce que tu lui donne lors de son mariage?

Non, avant ça

E: et le jour de son mariage, qu'est-ce que tu lui donnes?

Je lui donne tout

E: et toi tu vas où?

Non, pas le champ. Avant son mariage, on vend l'arachide, du coton...je paie toute la dote de son mariage sur le champ qu'on a cultivé et le reste on garde pour la famille

E: mais lui, une fois marié, sa superficie va augmenter?

On travaille le même champ mais s'il a un fils qui a grandit aussi, ça fait trois, on peut augmenter la superficie. Bon, quand ils sont 3 ou 4, mon premier fils va dire "comme notre papa est vieux, on peut le libérer". Quand ils me libèrent, le premier fils qui travaille avec moi prend la tête, c'est lui qui les guide. Bon, le peu que je fais à côté, ça c'est pour moi, c'est pas pour la famille. Ce sont eux qui vont me nourrir maintenant

E: comment ça se passe dans les greniers? Parce que ta femme a un grenier différent du tien?

Ca c'est tout pour elle

E: mais ton fils et toi?

C'est le même grenier

E: Mais quand lui, à 18 ans, il a sa partie à lui?

Il va construire un propre grenier

E: mais c'est comme ta femme, lui ne va pas participer aux dépenses de la famille alors?

Non, non, tant qu'on ne me libère pas, c'est moi qui fait toutes les dépenses de la famille

E: même si il est marié?

Même si il est marié, même si il a 2 ou 3 enfants

E: c'est toi qui paie tout, même pour ses enfants et sa femme?

oui, tout, avant qu'on ne me libère

E: donc lui il économise pendant ce temps là?

oui mais quand ils vont me libérer, c'est lui qui va prendre la famille en charge avant que son petit frère ne le libère aussi. Mon premier fils est grand mais il est à l'aventure, c'est mes petits frères qui m'ont libéré

Annexes

E: donc maintenant tu ne fais plus ça?

Non, je vais aux champs mais pas avec eux. Je le fais toute l'année mais dans mon propre champ. Tout ce que je gagne là-bas c'est pour moi, je ne prends plus la famille en charge, je suis libre

E: et qu'est-ce que tu vas faire avec cet argent puisque ce n'est plus pour la famille?

Je leur donne un coup de main. Si on dit de payer la coopérative des élèves, moi j'ai beaucoup d'enfants donc je paie la coopérative. Mais si je veux, je peux dire que je n'ai pas d'argent et ils vont payer pour mes enfants. Mais par pitié je paie parce que le peu que j'ai, au lieu de tout gaspiller je vais payer pour mes enfants

E: ce que je ne comprends pas non plus c'est quand on parle de petite ou grande famille. La petite famille c'est toi, ta femme et tes enfants?

Voilà! La grande famille c'est le champ avec moi et mes petits frères et leurs fils

E: donc c'est deux champs différents?

Oui, toujours. Il y a un champ que tous les hommes cultivent. moi, mes petits frères, mes fils et les fils de mes petits frères. Eux tous vont dans le grand champ. C'est le champ familial

E: et le grenier?

La grande famille a un grenier commun

E: et vous divisez à la fin de la récolte?

Non, on ne divise pas! On mange ensemble. Si on a du mil, chaque jour on donne à une femme pour le repas. S'il y a un problème d'argent, on ouvre le grenier d'arachide et on vend deux ou trois sacs pour la famille

E : c'est ce que tu m'expliquais hier? Que par exemple, aujourd'hui, c'est ta femme qui va préparer pour tout le monde?

Oui et demain c'est la femme de mon frère qui va préparer pour tout le monde

E: mais tout ça c'est bien dans le même grenier?

Oui, oui, toute l'année

E: ça veut dire que le fils de ton frère qui n'a rien gagné cette année va quand même aller chercher dans ce grenier là?

Oui, oui. Parce qu'on a cultivé ensemble

E: mais alors, le champ que tu fais avec ton fils, sert à quoi?

Bon, c'est parce que chez nous, la première femme c'est la famille qui s'en charge. Le petit champ que je cultive avec mon fils...bon, je viens de me marier pour la deuxième fois. Même cent CFA ne sont pas sortis de la caisse commune, c'est ma propre caisse. Mais chez nous, la première femme, c'est la famille qui s'en charge

E: donc la première femme, tu vas chercher la nourriture dans le grand grenier?

oui

E: la deuxième femme, tu vas chercher dans le grenier de la petite famille?

Non, c'est aussi dans le grand grenier. C'est les dépenses du mariage que tu paies de ta poche

E: donc, ton fils qui travaille avec toi, à 18 ans tu vas lui donner une partie. Tout ce qu'il gagne, au début quand il est avec toi, il te donne. Quand lui va avoir son propre champ, il va tout mettre dans son propre grenier?

Oui, oui

E: cet argent là il ne va jamais y toucher jusqu'à son deuxième mariage?

Annexes

Si, il va toucher parce que chaque année il va cultiver. S'il a beaucoup d'arachides par exemple, il va dire "je vais acheter une moto cette année ou bien je vais payer un vélo"

E: ça c'est les dépenses secondaires, la grande famille ne paie pas ça

Non, la grande famille c'est la nourriture et le premier mariage et puis en cas de maladie, ils t'emmènent à l'hôpital

E: tout le reste c'est ton petit champ?

Voilà, tout le reste c'est ton petit champ

E: quand il est juste avec toi, pour t'aider, ton fils ne gagne rien, c'est pour toi

Oui

E: après quand il a 18, 20 ans il a son propre petit champ, son grenier et il commence à accumuler

Oui

E: et puis quand il te libère, c'est lui qui récupère le grand grenier

Oui. Chez nous ici, même si tu te maries à 4 femmes, ce n'est que pour la première que la famille paie. Toutes les 3 autres c'est de ta propre poche. Sinon leur nourriture, même si tu te maries à 10 femmes, elles vont manger dans le grand grenier. Mais les habillements, la dote et puis les condiments pour aller payer les sauces au marché, c'est toi qui t'en charge

E: et les enterrements?

Non, chez nous il n'y a pas de dépenses. On ne paie pas la terre. La seule dépense qu'on fait c'est quand on paie le linceul, le pagne. Quand il y a un décès, les gens viennent de partout. Le manger sort du grand grenier

E: et tu peux avoir jusqu'à combien d'hommes dans le champ de la grande famille?

5,6,7, ça dépend de la grandeur de la famille

E: chez toi il y a combien d'hommes à travailler sur le grand champ?

On était 7 à travailler mais actuellement ils sont 6 parce qu'on m'a retraits. Et ils ont les bœufs. Il y a des familles où ils sont plus de 15

E: mais ils ont de plus grandes superficies

Oui

E: vous êtes 7 hommes et vous avez 7 ha

Oui, oui

E: et ton petit champ il fait combien d'ha?

Je ne dépasse pas un ha

E: donc ta femme a un quart d'ha?

Non, elle a un demi ou même un peu plus d'un demi ha

E: mais alors elle a plus que toi sur ce champ là?

Oui, oui parce que moi j'ai toutes les courses à faire. S'il y a un problème, je ne vais pas libérer un de mes frères. Tant qu'il y a un problème durant l'hivernage, je les laisse travailler et je m'en vais régler ce problème là. Je peux faire souvent une semaine sans aller au champ, à cause des courses

E: donc mon dessin n'est pas juste, je devrais faire une petite partie pour toi et une grande pour ta femme?

Oui. Mais la femme ne peut pas cultiver plus que moi!

E: Pourquoi?

Parce que moi je vais le matin et elle va après manger. Mais seulement moi je laisse souvent des jours sans aller parce que je dois aller faire des courses

E: oui mais tu me dis qu'il fait un ha maximum. Si ça fait un ha et que ta femme a plus qu'un demi-ha, toi tu as moins qu'elle?

Non, moi j'ai plus d'ha qu'elle! Moi j'ai un ha et elle a à peu près 0, 75 ha

E: donc votre champ à toi, ta femme et ton fils, fait plus ou moins deux ha

Oui

E: d'accord. Une dernière question. Qui cultive le riz ici?

C'est rare, quelque femmes seulement. Et quelques hommes. Il y a deux sortes de riz ici. Le premier se cultive sur les rizières, dans l'eau. L'autre culture, ça peut se cultiver n'importe où

E: et tu fais le tiridjani pour faire le riz?

Oui, oui, c'est obligatoire. Le deuxième riz là, là où on fait du mil, on peut faire du riz là-bas aussi, ça donne bien.

E: Pourquoi les gens choisissent de ne pas faire de riz alors?

Parce que le travail du riz c'est trop pénible. Il faut le semer à la volée. Quand le riz pousse, il pousse en même temps que les mauvaises herbes. Et quand les pieds sont petits, il y a beaucoup de gens qui ne connaissent pas la différence entre le riz et les mauvaises herbes. Et si tu n'enlèves pas les mauvaises herbes quand le riz est petit, il ne va pas bien donner

E: et il faut beaucoup, beaucoup labourer alors?

Voilà! Mais comme actuellement on a eu des produits, quand tu laboures, tu sèmes le riz et les mauvaises herbes ne poussent pas, seulement le riz pousse

E: mais c'est le même tirigiani

La même chose que dans le champ de mil. Parce qu'il faut couper les arbres, déraciner

Dans tout le texte, j'ai, pour aider à la compréhension, remplacé cultiver par labourer. Mais il reste intéressant de noter qu'il confond les deux mots.

Synhèse

Problème d'intimité et des commérages.

Dans les 26-28 min avant la fin.

Entretien N° 20

E : Pourquoi c'est cette technique qu'ici on pratique

Chez nous, ici, les moyens nous manquent. On enlève les mauvaises herbes sous les arbres et quand on a fini (comme le bingourou), on coupe les arbres et quand ça sèche, on brûle.

Quand il pleut, on commence à semer.

Il y a un appareil qui n'est pas le daba qu'on prend pour semer (Bolé). Tu fais le trou, tu mets la graine et puis tu fermes avec ton pied.

Ce sont les forgerons qui fabriquent ça.

E : Mais il y a d'autres endroits au monde où ils n'ont pas les moyens mais utilisent d'autres techniques, pourquoi le brûlis, à cause du milieu ?

Il y a des gens, chez eux, il n'y a pas assez d'herbes. Ici, il y en a assez. Il faut les enlever. Le bigourou d'abord, couper les arbres et planter.

Quand la terre vieillit, on laisse ça et on va ailleurs.

Dans les coins où ils n'ont pas assez d'herbes, eux n'ont pas besoin de prendre la daba.

Dans des pays, il n'y a que des feuilles et pas d'herbe. Par exemple en Côte d'Ivoire, tu peux faire à peu près deux hectares sous les arbres et tu ne trouveras pas une seule herbe, tout et feuille morte dessous. Là bas ils n'ont pas besoin de faire le bigourou, eux ne font que brûler. Ils coupent seulement puis ils brûlent, ils ne prennent pas la daba pour enlever les herbes. Tout est touffu comme ça, moi-même, en 12 ans en Côte d'Ivoire, je n'ai pas vu d'herbes.

Il est né et a trouvé ça ici puis aussi, son papa lui a appris comment faire ici. Le Bigourou puis la coupure pour brûler

E : Il dit qu'il va couper les arbres et les mettre sur le champ pour brûler. Mais comme ici il n'y a plus d'arbre, qu'est-ce qu'il va mettre sur son champ ?

Les feuilles qui poussent là, il peut les couper puis les brûler

E : Mais est-ce que ce sera la même fertilité que si c'était des arbres ?

Ca va être une fertilité plus petite que les arbres parce qu'avec les feuilles, tu peux les mettre en tas de un mètre carré mais avec un grand arbre, tu peux mettre à peu près 20 m² et quand tu brûles, ça peut faire dans les 20 m de rayon

E : Le fait qu'on ait plus que des feuilles amène à changer de terrain plus souvent ?

Ceux qui n'ont pas les moyens. Quand ça dure trop, ce n'est pas plus de 5 ans. A un moment les feuilles aussi disparaissent. Donc si tu n'as pas les moyens, tu es obligé de laisser le champ durant 4 ou 5 ans pour aller faire un autre champ

E : Un nouveau champ ou un autre champ ?

Un nouveau champ obligatoirement parce que si tu n'as pas les moyens pour payer les engrais, tu es obligé d'aller faire un bigourou (un nouveau champ) encore.

E : Tu pourrais retourner sur un ancien champ ?

S'il y a assez d'arbres sur l'ancien champ, tu peux y retourner pour couper et brûler mais s'il n'y a pas assez d'arbres, tu dois faire un nouveau champ

E : Comme c'est son ancien champ, si quelqu'un d'autre veut venir y cultiver, il doit lui demander la permission d'abord ?

Oui

E : Mais si c'est pour couper du bois pour le charbon ?

Si c'est pour cultiver, il va lui demander la permission mais si c'est pour du charbon, non. La terre lui appartient mais pas l'arbre. C'est pareil pour les femmes quand elles vont chercher du bois de chauffe

E : Mais ça veut dire qu'il pourrait laisser le champ en jachère durant 10 ans pour que les arbres poussent mais qu'il n'y aurait jamais d'arbres puisque les gens viennent couper ?

Mais il y a des arbres que les femmes ne vont jamais couper, ils sont trop gros. Pour le charbon c'est différent, il n'y a pas un arbre qu'ils vont épargner.

E : Est-ce que ça lui est déjà arrivé de vouloir retourner sur un ancien champ et qu'il n'y ait déjà plus d'arbres car on a tout coupé pour le charbon ?

Non, ce n'est jamais arrivé qu'ils aient tout coupé. Mais il n'y avait pas de charbon avant, ça vient d'arriver.

Actuellement, avec l'arrivée du charbon, il peut faire un bigourou et enlever les mauvaises herbes mais quand il coupe les arbres, ce n'est plus pour enfumer le champ mais c'est pour faire du charbon. Il brûlera les feuilles sèches. Ils ont plus besoin de charbon maintenant que de mettre des fumures dans leurs champs

E : Oui, mais c'est pour l'argent, le charbon rapporte plus mais pour la fertilité du sol, tu auras encore moins d'apport pour la fertilité puisque les arbres sont déjà utilisés pour le charbon ?

Lui personnellement ne le fait pas mais la plupart des autres oui (de couper les arbres pour le charbon). Il préfère brûler dans son champ pour avoir de l'engrais

E : Comment voit-il l'évolution des choses avec le charbon, n'a-t-il pas peur pour ses enfants, surtout s'ils n'ont pas les engrais ? Comment ils vont faire pour faire pousser quelque chose sur leur champ ?

Quand ils font ça, le coin devient de plus en plus dur mais c'est pare que la population s'appauvrit. Au moment où il n'y aura plus d'arbres, on ne pourra plus enfumer les champs et la population va s'appauvrir encore plus parce que tu n'as pas les moyens pour payer l'engrais. Les enfants qui vont venir vont beaucoup souffrir.

E : Est-ce qu'avec la daba, il a assez pour nourrir sa famille ?

Si l'année a été bonne oui mais si pas, non et il est obligé d'aller chercher la nourriture à prix d'amitié. Chaque année a sa chance. Lui n'a pas les moyens d'avoir la charrue, il se débrouille avec la main. Si Dieu lui donne la chance, il peut nourrir sa famille.

E : Comment il fait pour payer la nourriture s'il n'a pas les moyens ?

Il a un verger de mangues aussi, qu'il vend pour avoir de l'argent. Et puis il se débrouille à côté pour avoir les ségo (les pailles). 4 mètres de ça, ça fait 1750, il peut en faire deux par jours. C'est les petits travaux sur le côté

E : La daba ne rendant pas assez et la charrue coûtant trop chère, s'il ne faisait que les vergers de mangues, aurait-il assez de moyens pour nourrir sa famille ? Et pas seulement, les mangues, les petits travaux aussi.

Si tu fais ça et qu'une année les arbres ne donnent pas de fruits, comment tu fais ? Ici, que tu aies un champ de mangue et des petits travaux, il faut toujours cultiver parce que l'année où les manguiers ne vont pas donner, les petits travaux ne nourriront pas la famille. Ici, même si tu as de ha de mangues, tu es obligé de cultiver, on ne sait jamais si l'arbre va donner chaque année.

E : pourquoi lui, n'a pas accepté le coton comme les autres pour avoir les engrais ?

Parce que le coton c'est bon pour ceux qui sont nombreux. Lui n'avait que son frère seul.

E : Pourquoi le coton c'est bon pour ceux qui sont nombreux ?

Parce qu'avec le coton, faut faire un champ de coton et un champ de mil et eux n'ont pas de charrue. S'il faut faire les deux champs et qu'ils ne sont que deux, c'est trop difficile. Le mil c'est la nourriture de la famille, l'argent du coton ça prend du temps, ça vient vers mai-juin et pendant cette période, tu vas manger quoi ? Donc ils sont obligés de faire du mil, pour la nourriture.

E : Si on lui donnait les moyens, qu'est-ce qu'il ferait ? Changera-t-il ? Quel type d'agriculture il pratiquerait ?

Il achèterait une charrue pour faire du coton, du maïs et du mil. Mais étant comme ça, ils sont basés sur le mil qui est la nourriture principale de la famille

E : donc lui ne fait que du mil ? Il ne fait pas la rotation avec l'arachide ?

Oui, il fait son bingourou et ne sème que du mil. C'est pourquoi il faut tout le temps mettre en jachère. Quand sur un champ tu ne fais que du mil, après 3 ans maximum, tu es obligé de faire la rotation maintenant. Comme la terre est nouvelle et qu'on a fait le brûlis, tout l'engrais n'est pas encore parti. Comme il n'y a qu'une seule culture, ils sont obligés de mettre les champs en jachère plus facilement

E : Combien de temps peut-on rester sur un champ en faisant la même culture ?

Quand ça dure trop c'est 4 ans sinon c'est 2 ou 3 ans

E : mais ça c'est maintenant. Est-ce que ça durait aussi peu de temps quand il était jeune ?

Avant la mort de son papa, ils duraient mais ils étaient plus courageux que maintenant. Sur un même champ il faisait d'un côté de l'arachide et de l'autre du mil. Naturellement, lui et son frère, tu sais la jeunesse c'est plus comme avant, ils bougent trop et ils sont moins courageux.

Lui-même, quand il était jeune, il pouvait nourrir toute la famille avec la daba mais il a vieilli

E : Mais les ancêtres ne faisaient qu'une culture puis ils bougeaient ?

Avant, ils pouvaient durer des années parce qu'ils coupaient les arbres petit à petit. Ils coupaient quelques arbres cette année puis brûlaient et l'an prochain, quelques pieds puis brûlaient puis cultivaient

E : alors ils se déplaçaient petit à petit ?

Voilà ! Mais les brûlures dans un même champ, ils faisaient la rotation. Mais à ce moment là il pleuvait fort. Il a fait plus de 30 ans dans un champ avec son papa

E : mais le tiridjani (brûlis) est bon pour la fertilité, est-ce que lui pense que c'est bon pour l'environnement ?

C'est bon parce qu'en ce temps là, quand tu coupes les arbres et que tu fais le tiridjani, après 2 ou 3 ans, l'arbre pousse encore, il grandit. A ce temps là, il n'y avait pas de machines pour couper. Quand tu coupes à la main, avec la hache, l'arbre pousse encore. Après 4 ou 5 ans, c'est des grands arbres. Tu peux revenir sur le champ et encore faire le tiridjani et avoir ta bonne récolte.

E : qu'on ne puisse plus durer sur le champ parce qu'il n'est plus fertile, ce n'est pas tellement à cause du fait qu'il y ait plus de gens à nourrir, c'est parce qu'on a coupé tous les arbres et qu'il n'y a plus de fertilité ?

En ce temps là on ne faisait pas de charbon. A cause du charbon, la terre ne peut pas rester trop longtemps riche, on ne brûle plus dans les champs.

E : est-ce que tu abandonnes plus ou moins vite les terres qu'au temps des ancêtres ?

Quand il était jeune, il pouvait faire 5 ans ou 6 ans dans le même champ. Il y a même un champ là bas où ils ont duré 30 ans

E : avec une seule culture ?

Non, il y avait rotations. Il faisait du mil, de l'arachide et du coton

E : Du coton, déjà ? Mais pour qui ?

Avec son papa, on vend le coton non ?

E : mais le coton c'est récent !

Non, ce n'est pas récent, mais c'est en brousse que c'est récent sinon mon papa même a cultivé du coton. A ce moment le coton était à 70 CFA le kilo.

E : mais pour le vendre à qui ? Il n'y avait pas la CMDT !

Non, mais avant l'OHVN, il y avait une coopérative malienne qu'on appelait DBPA. Ils venaient chercher du coton ici qu'ils mettaient dans des charrettes pour envoyer

Annexes

E : et il y avait des engrais avec le coton ?

Avant, avant, il n'y avait pas d'engrais, ils faisaient comme ça mais plus tard, ils ont commencé à envoyer de l'engrais pour mettre sur le coton et l'arachide aussi

E : Donc, même à la daba, il avait de l'engrais ?

Avec la daba à la main, tu ne pouvais pas gagner de l'engrais

E : pourquoi ?

Parce qu'avec la daba, tu ne peux pas faire un grand champ. Comment tu veux faire un champ de coton, un champ de maïs, un champ de mil avec la daba ? Même à 10, tu ne peux pas cultiver un demi ha par jour

E : mais alors, faut pas faire de coton quand t'es à la daba

Ouai mais du temps où les mangues ne s'achetaient pas ici, c'était la seule activité pour avoir de l'argent

E : Bon, donc, avant ils pouvaient rester 10 ans et sont même restés 30 ans sur une terre, sans engrais, juste avec la daba

Oui

E : Alors que maintenant, c'est plus ou moins 3 ou 4 ans mais à chaque fois ils doivent faire un nouveau champ

Oui

E : Et avant, pour retourner sur les anciens champs, combien de temps ça prenait pour revenir à un ancien champ par rapport à maintenant ?

Ca dépend des champs, il y a des champs, quand tu les mets en jachère, ça peut revenir vite alors qu'il y en a, tu peux les laisser 10 ans et ça n'arrive pas à ce que tu veux

E : et si tu avais laissé 10 ans un champ avant, par rapport à si tu le fais maintenant, il était mieux ou moins bien ?

Maintenant, quand tu laisses un champ en jachère pendant 10 ans, il y a moins de fertilité que quand tu le faisais avant, ça agissait plus vite.

E : donc maintenant, pour avoir un même rendement, tu as besoin de plus d'espace qu'avant puisque tu dois plus bouger?

Maintenant c'est plus vaste qu'avant

E : il n'a pas peur d'une compétition entre agriculteurs pour l'espace ?

Il craint les discussions entre les gens pour la terre parce que chez nous ici, quand tu discutes pour une terre, à un moment, ça ne sert plus à rien de discuter. Tu peux revenir ici dans 10 ans et tu vas voir que rien n'a poussé. C'est pourquoi ici, il n'y a pas de discussions entre les gens pour des problèmes de terre. Si tu discutes, la terre ne va plus donner, c'est comme si la terre était maudite.

E : mais plus le temps avance, plus c'est difficile qu'il trouve des bonnes terres ?

Non, parce qu'ils ont des terres depuis leurs grands-pères. C'est à lui de faire le choix de la partie qu'il lui plaît pour cultiver.

E : Et quels éléments le décide à retourner sur un ancien champ ou à faire un nouveau champ, avec la daba ?

Maintenant il va faire un nouveau champ parce qu'il est retourné sur son ancien champ et à son idée, ce n'est pas revenu au niveau qu'il lui plaît.

E : Avec le temps, est-ce que c'est de plus en plus long pour revenir au niveau qu'il lui plaît ?

Annexes

Avant, après 5 ou 4 ans, tu pouvais te retourner parce qu'on coupait les arbres avec la hache donc ça repoussait, tu pouvais t'asseoir à l'ombre. C'est à cause du charbon et des machines que maintenant ça prend du temps

E : et seulement à cause du charbon ?

Oui

E : mais le fait qu'il pleuve moins ne joue pas sur la pousse des arbres ?

Non, parce qu'avec la hache ça pousse toujours mais les lames chaudes font que ça ne pousse plus, c'est trop chaud. En plus on coupe trop bas.

E : est-ce que c'est plus difficile de trouver des nouveaux champs où ça va pousser comparé à avant ?

C'était plus facile avant parce qu'il n'y avait pas assez de monde. Tu pouvais cultiver un ha pendant 2 ou 3 ans puis changer et prendre un autre ha. Mais actuellement, il y a trop de monde, il était plus facile de faire le changement avant que maintenant.

E : Il y a plus de monde mais comme il y a plus d'aventuriers, ça ne change rien ici ?

Il y a plus d'aventuriers mais ça n'empêche que dans une famille ici, comme dans la mienne, on nourrit plus de 100 personnes. Et puis l'aventurier, quand il revient ici même avec un million, il peut donner 200 000 CFA à la famille, 500 000 à ton papa et 500 000 à ta maman, mais il ne prend pas la famille en charge. Ils donnent un peu aux parents mais c'est tout.

E : et est-ce que lui va planter des arbres pour que le champ lui appartienne ?

A part les champs que son papa lui a laissés, non. Il peut avoir un nouveau champ mais il ne peut pas y planter de manguiers

E : et pourquoi tu peux planter ?

Parce que c'est encore les terres de mon papa, on n'est toujours pas venu au bout

E : Comment ça se fait qu'il est déjà venu à bout des terres de son papa ?

Parce que lui n'est pas autochtone. Il est né ici mais il est parti. Donc il a moins de terres

E : pourquoi il est parti ? Pour un problème de terre ?

Non, ici quand les gens partent ce n'est pas pour des problèmes de terres mais d'autres problèmes. En plus son papa est arrivé ici seul, sans femme ni rien donc c'est un autre problème. On ne sait pas ce qu'il a fait mais quand tu es dans un village pendant longtemps pas marié, c'est qu'il y a quelque chose mais il ne vaut mieux pas en parler.

E : mais puisqu'il travaille à la daba et qu'il doit tout le temps trouver des nouveaux champs, il se rend compte que ça va être de plus en plus difficile de trouver des terres fertiles ?

Il demande aux autres familles de lui donner une partie pour cultiver

E : mais alors, ce ne sera pas un nouveau champ ?

Si, par exemple la terre que nous on a, même dans 20 ans, on ne peut pas arriver partout. Je peux lui donner une terre pour qu'il fasse un bingourou et qu'il puisse cultiver mais faut pas planter des arbres

E : Comment est-ce possible que chez toi il y ait encore des espace qui n'aient jamais été cultivés ?

Mais, lui est venu nous trouver ici, il n'est pas autochtone. Notre terre à nous va d'ici à la frontière, il n'y a pas de limite.

Lui a reçu une terre près de Siby, c'est très loin

Annexes

E : comme il n'a pas les moyens il ne sait pas se déplacer. A cause de ça il est capable de déménager là bas?

Ha, non. Les gens ne déménageront plus.

E : Quand on ne cultive qu'à la daba, est-ce que c'est le même système de partage des terres avec les femmes et les enfants ?

Il peut faire comme nous. Donner son champ de mil aux femmes et prendre le champ d'arachide pour cultiver. Mais actuellement, là où ils sont, le coin est trop loin pour les femmes. Donc elles cultivent autour du village ici et il n'y a que les hommes qui cultivent là-bas. Quand ils vont le matin, celle qui fait le repas se précipite pour aller donner le manger et revenir préparer pour le soir. Parce que s'il faut qu'il mange ici pour aller cultiver après, c'est trop loin

E : lui ne fait que le mil ?

Que le mil

E : Mais t'as aussi besoin de maïs non ? Comment il fait ? il l'achète ?

Non, il peut prendre une partie de son champ de mil pour y faire du maïs. IL fait le mil et le maïs, c'est tout. Quand l'hivernage prend fin, il peut prendre le champ de maïs et faire de la tomate.

Mais les tomates c'est septembre- octobre, c'est à ce moment là qu'elles sont au point.

E : donc il fait quand même la rotation mil- maïs pour après 5 ans faire un bigourou ?

Voilà ! Mais c'est après 3 ou 4 ans, pas 5 ans. Et les tomates c'est tous les ans mais dans le champ de maïs.

E : est-ce qu'il pense que le gouvernement pourrait faire quelque chose pour eux ?

Depuis sa naissance, il n'a jamais eu une aide du gouvernement

E : oui mais est-ce normal ?

Non, ceux qui n'ont pas les moyens d'avoir les engrais, on devrait au moins leur donner la charrue, mais jamais.

S'il y a un projet ou une ONG, tu peux avoir une charrette et puis leur rembourser l'argent de la charrue avec un pourcentage mais s'il n'y a pas de projets, il n'y a rien.

C'est comme les canadiens qui sont venus en 1987 pour faire la route. Les trois villages avaient estimé ça a 78 millions mais il restait de l'argent alors ils nous ont acheté deux ânes, deux charrues et deux charrettes à chaque village. C'est comme ça qu'on a eu nos premières charrettes ici.

E : et comment on a choisi à qui les donner ?

Ils ont donné ça au chef du village et on a fait une réunion. On a dit qu'on pouvait donner une charrue aux grandes familles qui n'ont rien. A ceux qui les suivaient une charrette et avec l'argent gagné, ils pouvaient après s'acheter une charrue. Et chaque année, ceux qui ont reçu une charrue donnent 20 000 CFA au village. Et après 2 ou 3 ans, avec cette somme à chaque fois, on pouvait acheter une charrue pour une autre famille

E : Et pourquoi il y a encore des familles qui n'ont pas de charrue alors ?

Il faut d'abord que tous les autochtones aient une charrue avant d'en donner une aux venants. Mais tôt ou tard, ils en auront. Ils ont déjà reçu la charrette mais pas encore la charrue.

E : quand tu as la charrette, tu l'attaches sur un bœuf ou un âne ?

Un âne. Il y en a qui, pour ne pas faire de discrimination, ont tout vendu pour tout mettre dans la caisse du village. Mais nous on a gardé dans les familles.

Annexes

E : lui, il estime qu'il y a encore combien de familles dans le village qui n'ont pas de charrettes et de bœufs ?

4 familles

E : sur combien de familles

12 familles. Il y a des familles qui ont 4 ou 6 ou 8 paires de bœufs mais il y en a qui n'ont rien

E : et sur ces 4 familles, il y en a beaucoup qui sont des venants ?

Non, ce sont des autochtones, à part eux.

E : et ces 4 familles font aussi partie du ton ?

Oui, c'est juste les moyens qui leur manquent

E : Pourquoi le ton ne les aide pas ?

Parce que le ton n'a pas l'argent suffisant pour aider une famille

E : il sert à quoi alors le ton ?

Le but du ton est de chercher de l'engrais, envoyer le coton et le peu de bénéfices qu'il gagne est perdu dans les allers-retours entre ici et Bamako, la nourriture des chauffeurs qui viennent

E : mais eux, ça ne les intéresse pas tout ce qui est engrais et coton puisqu'ils font tout à la daba et qu'ils ne font pas de coton. Est-ce qu'ils font partie d'un autre ton ?

Non, il y a le ton des jeunes qui travaillent avec leur pères durant l'hivernage mais ils n'ont pas les moyens non plus.

E : Mais quand lui était jeune, personne ne travaillait avec les engrais ou le coton mais il y avait quand même un ton qui existait ?

Il n'y avait que le ton de la jeunesse parce qu'à ce temps là, le ton qui était là était à la main de la BDPA, c'est comme l'OHVN maintenant

E : mais avant toutes ces organisations, les engrais et le coton, ses ancêtres devaient bien avoir une organisation entre eux pour s'entraider ?

Mais c'est héréditaire. Si tu n'as pas d'argent, tes enfants vont suivre tes traces, c'est Dieu qui décide, c'est une malédiction.

E : Est-ce que ça empêche qu'il y ait eu des organisations ?

Il y en avait mais dans les gros villages. Dans les petits villages c'est un peu difficile d'avoir une organisation qui peut être rentable

E : mais même sans être rentable, comme ils étaient tous dans la même situation, ils travaillaient chacun pour leur compte sans être réunis par quelque chose, au cas où, par exemple, il y en a un qui n'a pas de chance ?

Tu sais, on ne comprend pas, cette famille jusqu'à maintenant n'a jamais dépassé 5 personnes, il y a quelque chose d'étrange

E : Mais peut être que dans sa famille, ils contrôlent les naissances puisqu'ils travaillent à la daba et qu'ils n'ont pas les moyens d'avoir des enfants ? C'est possible ?

C'est dur de lui demander ça, c'est délicat...il dit que le plus grand n'est pas resté, il est à Bamako et ceux qui restent vont peut être bientôt quitter. Ils donnent un coup de main mais ils ne vont pas s'asseoir ici.

E : Donc ils ont peur de faire des enfants parce qu'ils vont sûrement partir ?

Voilà, c'est ça ! C'est particulier à leur famille

E : est-ce que les autres familles qui travaillent à la daba faisaient attention à ne pas faire trop d'enfants ?

C'est à eux de répondre parce qu'il aura peut être une réponse négative

Annexes

E : la raison il ne peut pas la dire mais il voit si les autres font beaucoup d'enfants ou non
Oui, ils font beaucoup d'enfants, il y en a un seulement qui n'a pas d'enfants mais il ne voit pas

E : Quand on travaille à la daba sans engrais et qu'on fait beaucoup d'enfants, c'est un problème ou une solution ?

C'est un problème parce que pour les nourrir c'est pas facile. Actuellement tous les enfants sont à l'école, ça veut dire qu'ils ne pourront travailler avec toi que le dimanche et ça peut te mettre en retard. C'est pourquoi souvent on préfère ne pas envoyer les premiers à l'école, comme ça ils restent ici et ils peuvent t'aider. La plupart des premiers fils sont là sans aller à l'école. Si tu tombes malade, qui va aller aux champs ? c'est pour ça.

E : et donc on ne fait pas trop d'enfants ?

Mais si, il y en a qui en font trop, ça dépend de ta décision. Si c'est pour travailler au champ, t'en fais beaucoup mais si c'est pour les envoyer à l'école et se dire qu'un jour ils te prendront à leur charge, ça dépend des décisions de chaque famille. Mais tu ne dois pas demander au chef de famille pour envoyer ton enfant à l'école, du moment que tu peux payer les frais. C'est toi qui décide, le chef de famille les nourrit mais ne prend pas en charge les frais de l'école. Nous, maintenant qu'il y a l'école, on préfère les y envoyer. Après, avoir beaucoup d'enfants, c'est une question de chance mais on préfère toujours avoir beaucoup d'enfants.

E : ça veut donc dire qu'il va les nourrir mais que peut être ils ne le prendront jamais en charge parce qu'ils vont partir ?

Ils devraient penser à lui parce qu'il les a nourrit. C'est comme les aventuriers. Avant ils revenaient et s'occupaient de tout le monde mais actuellement, quand un aventurier revient, il s'occupe de son papa seulement. Après ça peut ne pas marcher pour eux mais c'est un fait de Dieu, on reste dans la misère.

E : donc vous préférez prendre ce risque et faire beaucoup d'enfants que d'en faire peu ?

Oui, on préfère prendre le risque. Il y en a qui ne peuvent pas en faire beaucoup, lui préfère en faire 20, même si ils te laissent, c'est un fait de Dieu. Tu peux planter des manguiers et s'ils s'en vont, tu te débrouilleras avec les fruits pour nourrir ta femme et tu passeras la nuit sous les manguiers en vivant que de ça.

Post entretien avec Zou 01h17min : pain sacré pour les enfants dignes, il est exclu donc fallait pas en parler, coq blanc ou rouge/noir= malheur, il voulait exposer sa misère...coqs blanc toujours pour les sacrifices

Pour les organisations je ne savais pas, parce que mon problème à moi c'est que je suis parti 12 ans à Abidjan donc il y a des choses que j'ai raté

1h28-55 : rumeur des femmes qui voudraient posséder et plus de terres mais quand vont-elles faire ça ?

Contrat pour le prêt des bœufs ou de la main d'œuvre. De telle à telle h on paie autant. Ici, le gratuit ça n'existe pas. Si je prête 2 de mes bœufs même dans ma famille, ils vont payer

1h31 : quand on a une technique on a peur de monter parce que ça crée des jalousies. Mais il y a une différence entre avoir un tracteur et des bœufs ! Et ils peuvent appartenir aux femmes comme quasi toutes les vaches (qu'elles reçoivent au mariage)

Dans le mariage tout appartient à la femme parce qu'elle va souffrir

Annexes

Une vache =1500 voire 2000. C'est toujours une vache (car elle se multiplie et comme elle est enceinte, elle les garde) et si tu n'as pas la vache, tu donnes l'argent.

Souvent il y a des épidémies mais surtout chez les chèvres (mariages sauf Conné pour l'argent) et les moutons. On les parque aussi pour l'hivernage

Il n'y a pas un animal commun ici, chacun le sien

Même celui qui n'a pas d'animaux aura de la fumure, lui il ira couper de la paille ou ira ramasser. Du moment que tu aides à la préparation, tu en auras (seulement pour les bœufs sinon c'est chacun sa fumure) c'est la fumure des bœufs qui est collective. Il est 17h17

Entretien N° 21

L'argent vient beaucoup plus vite avec le charbon (on coupe les arbres aujourd'hui, demain on fait le four puis 2 à 3 jours après on vend le charbon) qu'avec les jardins où il faut attendre 3 mois après la repique des semis

Ce changement d'attitude est dû à la paresse. Nous, qui sommes nés ici, on ne sent pas qu'il fait chaud comme vous.

Pas tout le monde fait le petit élevage, ils n'entreprennent pas beaucoup alors qu'il faut oser.

Ce n'est pas une question de moyens, je peux aller faire un jardin tout de suite et aller vendre dans 3 mois mais il faut oser et avoir le courage alors qu'ils choisissent la facilité comme le charbon.

A l'Etat de changer son point de vue car si ça s'aggrave, les gens ne pourront plus payer leurs impôts.

Les exploitants de charbon paient des taxes. Nous aussi si on coupe un karité par exemple. Ils connaissent tous les arbres mais maintenant. C'est géré par les eaux et forêts donc c'est mal contrôlé car ils sont soudoyés. Personne ne veut travailler. Ils sont censés être les protecteurs de l'environnement. Avec la décentralisation, l'Etat ne fait plus son travail ! Avant les eaux et forêts contrôlaient tous les arbres et les champs. On ne pouvait pas brûler comme ça. Sinon il y avait une amende et ça va dans les caisses de l'Etat.

Quand on interdisait de brûler on mettait des engrais organiques et chimiques.

Tu penses qu'on peut aider un paresseux ? Même si l'Etat donne de l'argent, il va être dilapidé n'importe comment, c'est du gâchis.

Si je lui donne 10 sacs d'engrais, tu penses qu'il va mettre les 10 sur son champ ? Il va en vendre 4 et tu n'auras pas le rendement attendu ! C'est la pauvreté qui fait ça mais qui va la gérer ? Ce n'est pas l'Etat qui est capable de rendre tout le monde riche ! Il faut aussi que le paysan s'y mette !

→ Paresse des paysans et impuissance de l'Etat.

Entretien N° 23

Depuis que nous sommes nés, nos papas se trouvaient ici, mais on n'a jamais mis en jachère

E : Ici, comme tu vas marier une nouvelle femme mais que tu n'as pas le temps de faire le bingourou (le nouveau champ), tu ne vas pas accepter que quelqu'un d'autre vienne cultiver sur ton ancien champ, parce que peut être que tu vas y retourner ?

Oui, oui

E : mais peut être que tu vas y retourner que dans 10 ans ?

Dans mon ancien champ ?

E : Oui

Ca dépend de là où je suis, si ça ne me plaît pas. Mais si ça me plaît, je peux continuer là bas 20 ans. Actuellement, les champs qu'on met trop en jachère, ce sont les champs aux alentours du village parce que le mil ne donne pas ici

E : pourquoi le mil ne donne pas ?

Parce que c'est trop sablonneux. C'est l'arachide seulement qui peut donner

E : oui mais après l'arachide, tu vas mettre directement le mil puisque tu ne dois même pas faire le brûlis ?

Oui mais le mil ne donne pas sur les terres sablonneuses

E : tu vas mettre quoi alors, du maïs ?

Non, on laisse en jachère une année sur deux. On ne fait que l'arachide. Il n'y a pas de rotation. Si le mil donnait ici, je ferais la rotation mil- arachide mais comme ça donne pas, on laisse en jachère un an sur deux. On coupe les herbes puis on sème l'arachide. Mais ce sont que les femmes qui cultivent tout autour du village parce que les terres sont trop sablonneuses

E : c'est nouveau ou la terre ici a toujours été sablonneuse ?

Non, depuis qu'on est venu c'est comme ça. Dans les terres argileuses, ou même semi sablonneux- argileux, là on peut faire du mil mais il ne donne pas bien. C'est pourquoi tous les hommes ont leur champ un peu loin du village

Entretien N°24

E : normalement, c'est les champs des hommes. Sur votre champ, vous donnez une partie aux femmes pour faire l'arachide

Oui

E : mais ici, comme de toute façon ça ne vous intéresse pas, vous leur avez laissé les champs

Oui

E : elles font l'arachide et elles font une jachère un an sur deux

Oui

E : mais alors, elles ne viennent pas dans ton champ qui est là bas ?

On peut dire que toutes les femmes ici ont deux champs. Cette année, ma maman a fait de l'arachide ici, et le champ qu'elle a sur la route de Siby, elle l'a laissé en jachère. L'année prochaine, elle va laisser ici et c'est là bas qu'elle va faire de l'arachide

E : on a fait un dessin où on dit que dans ton champ à toi, tu vas cultiver toi et tes fils mais qu'une partie du champ c'est pour ta femme

Oui

E : mais si ta femme a déjà un champ ici, quand va-t-elle trouver le temps de venir en plus travailler dans ton champ ?

Elle alterne entre le champ qui est ici et le champ à la sortie du village. Un an sur deux elle laisse en jachère. Mais elle ne va jamais laisser celui-ci qui est près du village, c'est le plus important parce que souvent elle n'a pas le temps. Si elle n'avait pas d'autre champ que celui-ci, l'année prochaine, je lui donne un autre côté de mon champ où j'avais fait du mil et l'année suivante, elle reviendra ici et moi je ferai du mil où elle avait fait l'arachide cette année et ainsi de suite

E : mais, il y a deux choses différentes. Ici, tu ne vas de toute façon pas cultiver donc ta femme va laisser ça en jachère...

Mais ici, là ? on ne donne pas ça à nos femmes hein ! A nos mamans parce qu'elles sont de la famille et qu'elles ne peuvent pas aller loin

E : haaa, d'accord ! C'est pour ça que je en comprenais pas, je me disais qu'alors ta femme avait trois champs !

Ma femme travaille avec moi sur mon champ. Je lui donne un coin puis l'année prochaine un autre et moi j'irai faire du mil là où elle a fait de l'arachide cette année

E : ta femme est en brousse avec toi mais ta mère est autour du village en zone sablonneuse
Voilà ! Et quand elle laisse en jachère cette année, elle va à notre autre champ près de la dernière famille à la sortie du village vers Siby

E : et là bas aussi c'est sabloneux ?

Oui mais là bas, on peut faire du mil. Mais comme le champ qu'on a est suffisant, ce n'est pas la peine de venir faire du mil ici. On laisse ça en jachère ou elle fait son arachide. Mais si on veut, avant qu'elle en revienne sur le champ en jachère, on peut ramasser tout ça là, entasser, brûler et faire du maïs

E : mais ça reste ton champ ?

Oui, c'est toujours mon champ

E : donc ta mère, ce n'est pas comme ta femme qui n'a qu'une seule partie ? Ta mère a tout le champ pour elle ?

Oui, elle peut donner même à une de ses copines si elle ne peut pas finir. Mais pour faire de l'arachide hein, pas autre chose

Entretien N°26

Elle fait de l'arachide un an puis elle laisse la parcelle en jachère et revient faire de l'arachide l'année d'après. C'est un an sur deux. Si quelqu'un veut cultiver sur la parcelle en jachère, il fera du mil. C'est toujours mil-arachide.

Quand il n'y a plus de fertilité, elle demande à son mari d'aller cultiver sur son champ. Lorsque son mari fera la défriche, il prévoit une partie pour sa femme mais il y plantera du mil une année sur deux. La terre n'appartient pas aux femmes.

Elle préfère le nouveau champ parce que pendant l'année, tu as moins de mauvaises herbes, il ne faut pas beaucoup de travail. Mais quand tu vieilli, faire un nouveau champ c'est trop dur alors tu préfères retourner sur une jeune friche même si il y a les mauvaises herbes (la fertilité n'est pas le facteur limitant !)

Elle trouve que la fertilité est meilleure avec le temps car maintenant ils ont les engrais. En plus on peut rester longtemps sur la même terre puisque c'est toujours fertile.

Avant les engrais ça dépendait des terres. Il y a des endroits où ça donnait et d'autres pas. Avant c'était mieux dans la colline que dans la plaine où on est venu avec le coton. C'était mieux pour cultiver mais on ne pouvait pas rester aussi longtemps que dans la plaine. Sur la colline c'était 3 ou 4 ans maximum puis fallait bouger.

Pour avoir de l'engrais elle paie le ton avec l'arachide pour qu'ils prennent un crédit pour elle. Souvent elle se regroupe avec des femmes, comme ça elles prennent deux sacs qu'elles paient avec l'arachide à la fin des récoltes. Ou elle compte sur la bonne volonté des gens parce qu'elle est vieille. Mais jamais on ne la laissera cultiver sur un ancien champ de coton parce que là bas, c'est sûr que ça va donner alors on fait le mil. Le mil va bien pousser avec l'engrais qu'on avait mis sur le coton. Parce que l'engrais reste deux ans dans le sol, c'est pourquoi on l'aime tant.

La meilleure terre c'est là où on a fait du coton. Sur le mil on met moins d'engrais parce qu'on n'a pas les moyens.

(Changements institutionnels, femmes encore plus dépendantes des maris pour facteur terre, engrais)

Les femmes n'ont pas la charrue parce que si elles attendent que les hommes aient fini leurs récoltes pour leur prêter, c'est trop tard pour l'arachide. C'est impossible d'avoir la charrue avec les hommes car s'ils ont la charrue c'est qu'ils font du coton.

Elle aimerait avoir encore plus de colle, ce qui tue les mauvaises herbes.

Les femmes n'utilisent pas le bolé, le bâton pour semer, ce n'est que pour les hommes et c'est fait pour les hommes. Parce que c'est plus fatiguant. Alors ils font comme les femmes et les pauvres, ils sèment à la daba.

Elles aiment avoir beaucoup d'enfants, du moment que les maris savent les nourrir.

On est obligés de cultiver car le ramassage du karité est très fatiguant. Si elles avaient de la terre pour elles, elles voudraient planter des arbres. Mais si la terre ne leur appartient pas, elles ne peuvent pas planter d'arbres et ça n'arrive jamais qu'un mari donne son champ à la femme. Les maris ne partagent pas parce que s'ils ont beaucoup d'enfants, ils ne pourront pas leur donner de terre. Y a assez de terres mais c'est la coutume. Et puis si tu donne à une femme, tu dois donner à tes autres femmes.

Elle ne veut pas se disputer avec son mari alors elle ne demande rien mais si elle pouvait, elle aimerait la terre pour planter des arbres.

Elle a vu des changements. Avant tu pouvais demander n'importe quelle terre, on te la laissait. Mais actuellement, personne ne veut partager, même pas ton mari. Actuellement le problème de terres, que tu sois en ville ou en brousse, c'est partout. Tout le monde veut avoir beaucoup de terres. Il y a trop de monde et tout le monde pense à l'avenir de ses enfants. Il y a beaucoup de terres mais il y en a certaines qui n'ont jamais été fertiles, tu ne peux pas cultiver. Même si tu mets de l'engrais sur la terre rouge, ça ne donne pas. De ta naissance à ta mort, tu ne verras jamais quelqu'un la cultiver.

Quand on se dispute sur une terre, la terre ne donnera plus rien alors que si vous vous asseyez pour discuter et qu'il y a pardon, alors la terre donnera bien. La terre donne du mil à condition qu'on te la donne avec bon cœur.

La discussion ne se fait pas sur les anciens champs mais sur les nouveaux. Si tu es sur une terre fertile, tu agrandis chaque année ta parcelle et tu finis par prendre sur le champ de l'autre. Il va te dire que tu dépasse la limite puisque son arbre est maintenant dans ton champ. Mais toi tu ne veux pas aller ailleurs parce qu'ici c'est fertile et puis c'est proche. On a beaucoup de terres ici mais il n'y en a pas tant de fertiles. Tu le sais rien qu'à voir la couleur de la terre. Les terres noires sont meilleures que les terres rouges.

Et puis, c'est mieux de faire un bingourou mais maintenant, même si tu veux changer de champ, tu ne trouveras peut être plus de terre fertile, ça dépend de nos ancêtres. C'est pour ça que les gens grignotent sur la parcelle des autres.

Et puis c'est difficile pour les enfants parce que si tu as deux fils et qu'ils doivent recevoir leur terre, il y en a un qui connaît peut-être mieux les terres alors il va choisir la meilleure et son frère ne va pas regarder, il sera content parce qu'il aura une plus grande terre mais elle n'est pas fertile. Alors celui qui a la petite terre aura de meilleures récoltes. L'autre, même si il veut changer de terre, il ne sait pas voir la différence. Ou alors il doit demander à son père de lui montrer une terre fertile.

Mais grâce à l'engrais, toutes les terres peuvent bien donner maintenant. Le problème c'est que tout le monde n'arrive pas à avoir de l'engrais. Ya des gens qui font 3, 4, 5 ans sans avoir de l'engrais suffisant. Vraiment, pour eux ça ne peut pas aller. C'est eux qui ont les bonnes terres.

Celui qui a l'engrais ne va jamais laisser sa bonne terre à celui qui n'a pas d'engrais parce que si tu lui donnes, le jour où le père n'est pas là et que les enfants veulent cultiver, il va dire que votre père m'a donné la terre. C'est ça le problème, on craint parce qu'on sait que la mort ne prévient pas.

Chez nous y a pas de papiers, on donne comme ça dans la brousse. Pour l'homme ça dépend de la terre qu'il a reçue de son père. S'il a de la chance, elle est fertile, sinon il faut avoir les moyens de mettre beaucoup d'engrais.

Le problème de la terre c'est surtout pour ceux qui n'ont pas les engrais. Quand ils font un bingourou c'est pour faire le champ de coton, d'arachide et du mil. L'année d'après ils nous font venir pour faire la rotation alors on abandonne l'ancien champ. Ils vont nous donner l'endroit du champ où ils ont fait du mil ou du maïs mais jamais là où ils ont fait du coton parce que durant deux ans, l'engrais que tu as mis sur le coton donne bien, alors ils font du mil.

Si toi tu veux faire un bingourou, tu demandes à ton mari et il te donne une partie de sa terre. Alors toute ta vie tu peux cultiver dans deux champs an un sur deux. L'autre année tu laisses ça en jachère.

Les femmes aussi font du charbon. Quand tu vois que les gens de Siby sont passés, c'est triste parce qu'il n'y a plus d'arbres. Il faut qu'on plante des arbres comme ça ils ne pourront plus couper.

Entretien N° 27

E: Tu peux me dire son âge +/-?

Dans les 50 ans, elle ne connaît pas son âge vraiment

E: ça fait combien de temps qu'elle est dans le village?

Elle est venue commencer l'école, il y a 40 ans qu'elle est là

E: Est-ce qu'elle peut m'expliquer de quoi elle est la chef ? Si c'est du ton des femmes ou par apport à l'association des femmes?

A un certain âge on te libère, donc celles qui l'ont précédé, elles ont pris leurs retraites, et celle qui la suit va prendre sa place

E: En retraite par apport à son travail?

Non, quand un garçon se marie, sa femme prend la place de celle qui prend sa retraite à la cuisine

Qui fait la cuisine?

E: C'est la femme du premier fils

Celle qui est libérée devient chef du groupe des femmes

E: Jusque quand elle va être chef?

Elle va être chef 2,3,ou4 ans ça dépend de celle qui va la suivre

E: Il n'y a pas de date fixe...

Si son premier garçon se marie l'an prochain, on va la libérer

E: Quelle est la différence entre l'association des femmes et le ton des femmes?

C'est la même chose, le ton c'est dans notre langue. Il y a le ton villageois des femmes et l'association des femmes maraîchères Le ton villageois des femmes, c'est toutes les femmes du village, et c'est de cela qu'elle est chef

E: Et elle a des décisions à prendre par apport à l'agriculture des femmes?

Si elle veut un engrais elle doit être dans le ton de celles qui font du coton

E: Ceux qui ne font pas partie de ce ton là ne peuvent pas bénéficier?

Si elle dit on va travailler dans ce champ là, toutes les femmes y vont, et c'est la personne à qui appartient le champ qui les paye

Cette personne demande à la chef, je voudrais que ton groupe travaille dans mon champ pour un jour de culture. Toutes les femmes du village vont passer la journée (de 8h à 16h), et l'argent ira à la caisse des femmes.

E: Est-ce qu'elles travaillent avec des engrais?

Non, elles n'en trouvent pas mais si elles pouvaient en trouver, elles en utiliseraient.

E: Est-ce qu'elles utilisent des engrais naturels comme les déchets ou déjections animales?

Oui, ils ramassent les déchets des ânes, des vaches pour le mettre dans le champ parce qu'ils n'ont pas les moyens d'avoir des engrais chimiques. Et pour avoir de l'engrais chimique il faut faire du coton

E: Pour l'environnement vaut mieux l'engrais chimique ou l'engrais naturel?

Quand ils mettent l'engrais chimique la récolte est meilleure qu'avec de l'engrais ordinaire

E: Comme elle est retraitée elle ne travaille plus dans le champ de son mari mais travaille t-elle encore dans le champ collectif?

Annexes

Non, elle travaille pour elle-même maintenant dans son jardin personnel. Son travail là bas dans le jardin collectif elle l'a donné à une camarade car elle ne pouvait plus faire les deux

E: Dans ses souvenirs, quand elle travaillait dans le champ de son mari, elle aussi elle faisait le brûlis? J'aimerais avoir avec elle la même discussion qu'avec l'autre dame pour voir l'évolution des techniques et les transformations de l'environnement. Quand elle était jeune, où cultivaient-ils? Dans la plaine ou sur la colline?

Les deux. Maintenant elles ont abandonné la colline car les hommes ne sont plus là bas. Et elle ne monte plus à la colline car elle est trop âgée pour ça, c'est trop fatigant, elle préfère rester dans la plaine

E: Et le rendement est meilleur à la colline ou sur la plaine?

Pour une même superficie c'est meilleur à la colline même sans engrais

E: J'ai lu que les femmes ici étaient un peu révoltée car quand elle mettent de la fumure sur un champ d'arachide, et puis à cause de la rotation, ce n'est pas elles qui en bénéficient mais c'est les hommes. Est-ce que c'est vrai?

La rotation c'est entre le mil et l'arachide

E: Pourquoi ne pas donner à la femme un champ plusieurs années?

Car les légumineuses ça enrichit le sol et ce n'est pas elle qui peut en profiter

E: Est-ce que c'est vrai que les femmes ici aimeraient garder plusieurs années le champ que leur mari leur donne? Elles s'occupent bien de la terre, elles mettent des fumures, mais ce n'est pas elles qui en profite puisque l'année d'après il lui reprend la terre

Puisque c'est entre elle et son mari, il n'y a pas de problème, elle accepte

E: Est-ce que la femme demande des améliorations?

Oui, elle demande de l'engrais pour augmenter le rendement

E: Pourquoi ne peut-elle pas avoir de crédit grâce au ton?

Car si son mari ne fait pas de coton, il ne peut pas avoir d'engrais sainteté????20:12

E: N'y a-t-il pas d'arrangements possibles entre le ton des hommes et le ton des femmes? Puisque si tu es un homme et que tu ne cultives pas le coton tu peux quand même bénéficier du crédit...

Les femmes ont leur ton, si elles savent s'organiser elles doivent demander du crédit à leur ton. Elles peuvent aussi recevoir un peu d'engrais en cultivant les légumes mais pas autant que les hommes avec le coton

E: Que demanderaient-elles d'autre? Plus de superficie, des bœufs, du temps....?

La charrue pour labourer et semer avec les engrais pour augmenter la recette. Elles pourraient l'utiliser malgré que c'est difficile à cause des cailloux en demandant à ses enfants ou aux hommes pour faire le champ

E: Mais n'y a-t-il pas un problème de temps?

Elle, étant retraitée, elle est aidée par la femme de son fils, elle a plus de temps

E: Mais une femme qui doit s'occuper des enfants, les laver, leur faire à manger.... Serait-il possible qu'elle travaille plus aux champs? Car qui va faire le travail de la maison?

Annexes

Comme elle on l'a libérée, elle ne prépare plus, faire chauffer l'eau, s'occuper des enfants...elle quand elle part au champ c'est pour la journée

E: Si elle diversifier par exemple en faisant du karité, des colliers, du savon... elle pourrait avoir le même revenu qu'en cultivant?

Non, rien ne peut lui rapporter plus que ce que rapporte le champ

E: L'autre dame disait que le petit commerce peut bien rapporter mais que si ça ne marche pas, elle perdra le crédit qu'elle pourrait avoir avec le champ

Elles ne peuvent pas laisser la culture car pendant l'hivernage, rien ne marche ici, tout le monde est pauvre et même si elle a des choses à vendre personne n'a l'argent pour acheter

E: Et par rapport à l'environnement, quand elle était jeune. Est-ce que la végétation, l'eau, la fertilité était comme aujourd'hui?

Il y a une différence car en ce temps là, on ne faisait pas le charbon. Il n'y a plus de grands arbres, la terre a changé aussi, il ne pleut plus comme avant

E: Est-ce qu'elle aussi a brûlé quand elle est arrivée?

Oui, quand tu brûles, tu entasse puis ça devient sec et quand il pleut???

E: Combien d'années elle restait sur le même terrain avant de changer?

Avant, quand elle était jeune, 2 ans et puis on change

E: Et combien de temps pour revenir sur le même terrain?

Un an

E: Donc elle ne faisait plus de jachère?

Comme elle n'avait pas assez de terre, une année elle vient, une année elle laisse (ça se passait il y a 30 ans). Quand elle est arrivée, elle brûlait puis elle faisait sa culture puis elle abandonnait le champ pour faire la même chose sur un autre champ puis revenait l'année suivante, puis au cours du temps elle n'a même plus fait de jachère

Mais comment sans faire de jachère et sans engrais... le sol ne s'appauvrit-il pas?

Elle dit qu'elle se contente du peu qu'elle a actuellement, que ça dépend de la chance, que certaines années la terre peut te donner plus, que si financièrement tu n'a pas de la chance alors tu ne peux rien avoir. Tout ça dépend de la terre, si une année ça donne bien, alors tu peux refaire mais c'est rare de rester plus de 2 ans. Sur un nouveau champ tu peux essayer 2 ans avec un ancien champ tu dois changer de culture

E: Sans engrais combien de temps peut on faire la même culture?

Si tu restes plusieurs années dans le même champ tu ne peux rien gagner, il faut changer de champ

E: Est-ce que avant c'était la même situation? Tu pouvais garder plus ou moins longtemps ta terre?

Même avant, tu pouvais rester dans le même champ mais tu dois faire la rotation

E: Mais est-ce que l'environnement s'est dégradé? Est-ce que les gens pouvaient rester plus ou moins de temps sur la même terre quelque soit la culture qui a dessus?

Avant tu pouvais rester longtemps mais faire la rotation des cultures, mil, maïs et arachide. Avec cette rotation tu peux faire 5 ans,6 ans dans la même terre

E: Avec la rotation reste-t-on le même temps maintenant qu'avant?

Oui, il n'y a pas de changement

E: Avant que l'on utilise les engrais, est-ce que le temps de la jachère était le même? Comment cela a-t-il évolué?

Avant sans engrais tu pouvais laisser en jachère 3 ans.

39:06

Entretien N°33

Quand tu as brûlé une première fois, tu peux déjà faire le labour parce qu'il ne reste que les gros troncs au sol. Si tu as les moyens et que tu as une charrue, avant de couper les arbres, tu laboures une première fois d'abord vers le mois de septembre. Tu laboures jusqu'aux pieds des arbres puis tu coupes les arbres.

Ce champ-ci n'a pas été labouré parce qu'il y a eu discussion entre Dioulafoundo et Guenacorao. Ils sont venus couper des arbres ici alors que le propriétaire vient de Dialafoundo. Tout le monde le sait donc s'ils viennent, ça ne va pas pousser.

Quand tu as les bœufs, tu laboures au mois de septembre, avant la fin de l'hivernage. Puis tu coupes les arbres que tu laisses comme ça jusqu'au mois de mars, avril et puis tu brûles.

Le second labour est pour faciliter. Tu le fais juste après la brûlure puis tu sèmes directement. C'est interdit de venir chercher le bois sec dans les champs, sauf si tu donnes la permission. Tu vas voir les gens passer avec du bois déjà sec qui a été coupé à la hache donc tu sais qu'ils ont été en chercher sur un champ. Personne ne fait ça ici, c'est interdit

Si tu as un autre champ, t'es pas obligé de brûler. Tu coupes et tu laisses comme ça. C'est bien parce que les feuilles et les fumures augmentent encore. Et puis les gens savent que ça appartient à quelqu'un puisque c'est coupé

Maintenant les gens coupent à l'avance parce qu'ils voient que la terre autour du village commence à diminuer. Si tu ne coupe pas, peut être que quelqu'un va demander cette terre là et on va lui donner. Alors que personne n'osera demander la terre si le bois est déjà coupé.

C'est mieux si tu laisses l'arbre mais comme ça personne ne te demande et puis chaque année, les nouvelles branches et les nouvelles feuilles c'est encore de la fumure en plus. Quand tu vas couper, ce sera encore plus fertile. Mais c'est à condition de couper à la hache parce que si c'est à la machine, ça ne repousse pas

Ceux qui font le charbon savent ça mais c'est vrai que de toutes façon, on ne cultive pas sous les arbres. Alors eux ils font du charbon puis ils cultivent là l'année d'après. Ils perdent de la fertilité mais ils savent que l'argent du charbon va leur servir à quelque chose. Quand tu fais du charbon tu peux aller sur n'importe quelle terre. La terre appartient à quelqu'un mais pas l'arbre. Sauf si c'est un arbre qui donne des fruits. Les manguiers, les orangers qui donnent pendant l'hivernage (octobre, novembre).

Si c'est des arbres qui ne donnent pas de fruits on s'en fou, c'est à tout le monde. Par exemple, le karité donne des fruits mais ça pousse tout seul alors ce n'est pas un signe d'appartenance. Mais on essaie de ne pas couper le karité parce que sinon les femmes vont souffrir. Et puis tout le monde n'a pas les moyens d'acheter de l'huile de palme

Elles ramassent les fruits du karité quand ils tombent par terre. Elles mettent ça dans une marmite puis font sécher et puis elles pilent. Après elles s'en vont le vendre. Ya des hommes qui ramasse aussi et qui mettent dans la charrette que la femme ramène à la maison, parce que ça rapporte de l'argent.

Entretien N° 35

E : Vous pouvez m'expliquer la différence entre l'OHVN et la CMDT ?

La CMDT c'est un organisme indépendant comme la haute vallée. C'est la compagnie malienne de développement textile. Ca couvre les régions de Cicasso, et une partie de la région de Koulikouro.

E : Mais ça c'est l'Etat, ce n'est pas les collectivités. C'est donc non-transféré ?

Oui, ç'est l'Etat

E : L'Etat intervient par les dotations au niveau des collectivités mais dans l'agriculture, via l'OHVN, est-ce qu'il intervient ?

Au niveau de la haute vallée, il y a le service étatique qui est là par la direction et ses démembrements.

E : C'est celle qui est à Badalabougou ?

Oui, c'est celle là. Cette direction est divisée en parties qui donnent naissance aux secteurs de développement agricoles. Ces secteurs sont aussi divisés en sous-secteurs

E : est-ce que l'Etat, à travers l'OHVN par exemple, va financer l'agriculture ou subsidier les agriculteurs ?

Effectivement, l'OHVN est là pour encadrer les paysans et cet encadrement se fait sous plusieurs formes. Pour le coton, et les intrants, nous encadrons. A commencer par la semence, les intrants, c'est-à-dire, les engrais et les produits de traitement. L'engrais est actuellement subventionné par l'Etat mais uniquement pour ceux qui font la culture du coton

E : A quel niveau l'Etat intervient ?

Sur le marché, la commercialisation des intrants est libre mais c'est plus cher, ce n'est pas à la portée du paysan mais quand on passe par l'OHVN, service étatique, l'Etat subventionne. De 25000 CFA sur le marché, tu passes à 10500 et à crédit !

E : donc les agriculteurs ont tout intérêt à passer par vous ?

Bien sur ! Non seulement on donne moins cher et à crédit. Le crédit est payé après la vente du coton.

E : est-ce que via l'OHVN on peut aussi avoir des crédits sur la taule ou les équipements ?

Bon, c'est surtout les intrants et le matériel agricole

E : une charrue,

Dans le temps ça se faisait mais dernièrement, le service a des problèmes.

E : on m'a dit que l'OHVN allait disparaître

L'OHVN ne va pas disparaître comme les gens pensent, ça sera une restructuration

E : quel est le problème ?

La CMDT est frappée. Mais l'OHVN ne disparaîtra pas parce qu'il y a les fonctionnaires de l'Etat qui y travaillent

E : pourtant l'objectif de l'Etat, dans le cadre de la décentralisation, c'est quand même que les collectivités prennent ces choses en main. Donc à terme, il faudrait que l'OHVN disparaisse puisque c'est un service de l'Etat, comme les eaux et forêts par exemple

Disparaître totalement non, même la CMDT, on dit qu'elle va disparaître mais non

E : L'OHVN ça fait partie de la CMDT ?

Non, nous sommes indépendants de la CMDT, c'est deux services étatiques autonomes différents. Ce qui nous unit aujourd'hui c'est que la CMDT intervient dans le sud du Mali pour la culture du coton ainsi que la haute vallée du Niger. C'est le coton qui nous unit.

E : pourquoi i y a deux organismes différents ?

C'est pour mieux encadrer les paysans parce que la couverture zonale, ce serait trop pour la CMDT elle seule.

E : Mais la CMDT est financée par le gouvernement ?

Elle est autonome, elle a ses financements à part, comme la haute vallée.

E : alors ce ne sont pas des services gouvernementaux ?

Bon, c'est gouvernemental parce que c'est l'Etat qui donne le fond de roulement

E : Alors je ne comprends pas pourquoi on a fait deux services et pas un seul

C'est la politique de l'Etat. La zone sud, c'est la CMDT qui l'occupe, la zone de la haute vallée du Niger, ça couvre un des cercles de Koulilouro, le cercle de Kati et le cercle de Kaaba.

E : et vous travaillez tous les deux avec la DNDA ?

Nous travaillons tous avec la BNDA. C'est la BNDA qui est la banque verte pour tout financement agricole

E : je ne comprends toujours pas l'utilité de faire deux structures

C'est pour mieux encadrer. La couverture zonale, ce sera trop. Et l'OHVN n'est pas là uniquement pour la culture du coton. L'OHVN s'occupe de l'encadrement de toutes les cultures. D'ailleurs, dans le temps, la principale culture de la haute vallée, c'était le tabac. Le tabac ne s'achète plus et l'usine étant fermée, on a mis fin à ça. Aujourd'hui, la principale culture c'est le coton d'exportation. Sinon toutes les autres cultures qui se font au Mali sont encadrées par nous aussi.

E : Mais qu'est-ce que vous pensez alors de la privatisation de la CMDT ?

Ca c'est un problème qui est d'actualité depuis fort longtemps. C'est l'Etat qui juge utile de fermer et il a consenti des efforts chaque année. Si l'Etat juge que la CMDT ne fait pas son affaire, on peut privatiser.

E : mais privatiser, justement, c'est sortir les choses du secteur public. Donc quel est l'objectif en privatisant la CMDT ?

Ca c'est une question qui est très profonde. C'est toujours un problème de gestion, ce n'est pas si transparent. Et puis ça implique les paysans parce qu'ils peuvent être actionnaires là dedans

E : oui mais c'est dangereux aussi pour le paysan parce que si c'est une société privée, ils peuvent faire monter et descendre les prix comme ils veulent

Mais l'Etat participe à la fixation des prix. L'Etat est là pour contrôler et éviter les dérapages

E : mais le jour où la décentralisation se sera réellement faite, l'Etat n'aura plus droit de regard la dessus

C'est ce que vous pensez ?

E : je pense qu'à terme c'est ça la décentralisation

Non, parce que même là, l'Etat ne pourra pas se désengager totalement, il gardera un œil là dessus pour la bonne marche des choses, sinon ça n'ira pas

Annexes

E : pour le coton, ils ont prévu 100 CFA de plus l'année prochaine que cette année

Oui, c'est 255 CFA le premier choix

E : Ca c'est bien sauf qu'ils ne connaissent pas encore le prix des engrais, c'est un piège !

Non, ce n'est pas un piège. Ca je suis mieux informé. Le prix auquel on va céder le sac d'engrais l'année dernière et le même que pour la campagne de cette année, toujours subventionné par l'Etat ; 12500 CFA payés au comptant

E : est-ce qu'il n'y a pas un danger, si c'est privatisé, que l'année prochaine ils proposent un bon prix pour le premier choix de coton mais qu'une fois que les agriculteurs ont semé et qu'ils ne peuvent plus faire marche arrière, alors qu'ils voient que le prix de l'engrais a explosé, qu'est-ce qu'ils peuvent y faire ?

Non, chaque campagne, avant qu'elle ne démarre, ça c'est déjà arrêté, les discussions sont prises. Une fois que le prix est fixé pour une campagne en cours, on ne change plus.

E : et au niveau de l'agriculture, est-ce que vous trouvez que l'Etat investit assez ?

Oui, l'Etat investit, il fait de son mieux après le ministère de l'éducation et de la santé qui sont les deux ministères les plus cotés. Si j'ai bon souvenir, l'agriculture vient en 3^{em} position.

E : et dans un village comme D., quels organismes à part l'OHVN peuvent intervenir ?

Peut être des ONG sinon rien

E : et quand a été créée l'OHVN

Je ne sais pas, disons 1975, il y avait des structures avant l'OHVN. Ca a été créé avec les cultures d'exportation comme le tabac

E : vous n'avez jamais eu peur de mettre en danger la sécurité alimentaire dans le sens où l'agriculteur se tournerait plus vers les cultures d'exportations grâce auxquelles il a du crédit ?

On a notre cheval de bataille pour les cultures vivrières. Bien vrai que les cultures d'exportation rapportent mais nous avons toujours sensibilisé à ne pas mettre en marge les cultures vivrières. Ils les cultivent parallèlement mais il faut reconnaître que le vivrier est insuffisant. Mais même, nous ne sommes pas satisfaits des cultures d'exportation parce que présentement, les paysans produisent moins de coton. Je ne sais pas si tu as eu des échos ; pourquoi cette année, la motivation du prix au kilo est là pour inciter le paysans à mieux produire le coton et à engager plus de superficies parce que les cultures vivrières sont plus importantes que les cultures d'exportation pur le paysans.

E : A qui vous vendez le coton ?

C'est la CMDT qui est maître d'œuvre parce qu'elle produit plus que la haute vallée. Comme c'est les deux seuls services qui prennent le coton au Mali, il en faut un entre les deux. Tout contrat de coton au Mali est signé par le PDG de la CMDT

E : donc l'OHVN est indépendante de la CMDT mais elle est obligée de passer par la CMDT pour vendre le coton ?

Voilà ! Le PDG de la CMDT est le principal maître d'œuvre mais il travaille de concert avec le PDG de l'OHVN parce que notre production passe dans les usines de la CMDT pour être transformée en balles et expédiées

E : c'est juste une plus grosse structure, le coton de l'OHVN passe par la CMDT

Voilà

E : et une fois que vous savez vos balles, vous les exportez où ?

Sur le marché mondial. D'ailleurs, une fois que c'est transformé en balles, c'est la CMDT qui est chargée de son export. Ca va jusqu'aux Etats-Unis et en Europe.

Annexes

E : est-ce un secteur qui se développe ? C'est que je ne comprends pas le problème de l'OHVN

C'est comme dans tous les services, quand on a des problèmes pour payer, il faut changer de stratégie et diminuer l'effectif de conventionnels pour ne garder que les fonctionnaires d'Etat.

E : et est-ce que vous recevez de l'argent de l'Etat ou pas ?

Oui !

E : en pourcentage ?

Je ne sais pas du tout

E : bon, moi ce que je voulais approfondir c'était la privatisation

Au niveau de la CMDT, ça fait des années que le mot a été lancé mais ce n'est toujours pas effectif parce que comme vous l'avez dit, il y a certains qui sont contre la privatisation

Mais moi je suis pour la privatisation

E : ha oui ? Mais ça ne sera pas donné aux collectifs, plutôt à des particuliers non ?

Oui mais si tu ne privatises pas, ça va être comme maintenant, tout le monde ramène sa famille à travailler alors que si tu fais une société privée, c'est comme les sociétés anonymes. Il faut reprendre la société malienne qui est en crise !

E : oui, je comprends ce que tu veux dire mais moi j'ai peur pour la sécurité

La sécurité du paysan est bien là puisqu'on compte sur la performance et c'est les mêmes conditions qu'avec les services étatiques

E : mais comment contrôler qu'une société privée décide de monter les prix des engrais ?

Le gouvernement du Mali

E : ha, donc c'est privé mais avec intervention étatique ?

Oui, bien sur, voté par l'assemblée nationale, l'Etat peut prendre 50%. Le privé va devant les élus du peuple et expose la nécessité. Puis après les discussions nécessaires, on est d'accord ou pas mais si oui, c'est que le peuple veut que ça soit comme ça. Une privatisation ne se fait pas comme ça, il faut passer par les députés et expliquer à qui de droit. Mais une fois que c'est passé dans la loi, c'est comme ça.

E : je comprends votre point de vue, c'est juste que si on privatise, qu'est-ce que l'Etat va transférer aux collectivités ?

Mais de toute façon, l'Etat ne transférera jamais la CMDT ou L'OHVN, ils n'en n'ont pas l'intension.

E : mais comment allez vous faire pour exploiter les terres une fois qu'elles seront du ressort des collectivités et surtout une fois qu'ils auront signé des conventions qui passent au dessus des autorisations d'Etat ?

On passera encore par la mairie, ça a toujours été obligatoire. Et ça marchera. De toute façon, la privatisation a fait ses fruits au Mali

E : est-ce qu'il est possible qu'à un renouvellement de mandat, le président décide de nationaliser toutes les entreprises ?

Non, c'est prévu dans la constitution, tu ne peux pas changer comme tu veux

E : Vous estimez qu'ils ne produisent pas assez de coton à D. ?

Non, mais c'est comme ça, en baisse partout au Mali

E : C'est à cause des conditions climatiques ?

Oui, mais humaines surtout. Il y a un désintéressement pour beaucoup de facteurs. Le service technique de l'OHVN ont vu que c'était à cause du retard de paiement dans la production de coton. Et c'est une réalité.

E : Mais pourquoi vous ne payez pas à temps ?

Parce que si l'OHVN ou la CMDT n'a pas les crédits à temps, ils ne peuvent pas payer

E : Mais c'est l'Etat qui vous donne les crédits normalement ?

Bon l'Etat donne mais le problème est à un autre niveau, c'est ce qui s'est passé l'année passée. Il faut que le coton en balle soit évacué d'abord avant qu'on ait l'argent. Ca prend énormément de temps et les paysans ne comprennent pas ça. Cette année, ils sont entrain de penser à comment éviter ce chevauchement, sinon une fois l'argent débloqué, on payait directement, séance tenante. Ca c'est une chose qui a crée le découragement. La deuxième c'est que le prix du coton n'est pas assez élevé. Donc cette année, Dieu merci, 255 CFA c'est du jamais vu au Mali. Le record c'était 210 CFA pour le premier choix. C'est comme ça que l'Etat a essayé de motiver le paysan

E : donc c'est l'Etat qui fixe les prix ?

Mais l'Etat c'est qui ? De concert la CMDT, l'OHVN et le gouvernement

E : et il y a d'autres causes qui peuvent expliquer le découragement des paysans ?

Oui, il y en a, par exemple les paysans profitent des engrais du coton pour utiliser ça ailleurs. Ca joue sur la production.

E : c'est vrai mais rarement directement, c'est grâce à la rotation qu'ils font profiter les engrais aux cultures vivrières. Vous voudriez qu'ils cultivent le coton toujours sur le même champ ?

Non, non, non, ce n'est même pas conseillé mais cette année par exemple, si l'OHVN te donne 4 sacs d'engrais pour un demi ha de coton. Ils peuvent te demander 6 ou bien ne pas mettre les 4 sacs sur le champ de coton et en mettre 2 sur le champ de maïs

E : Mais ça, ça devrait les encourager justement

Nan, mais ça fait baisser ma production de coton ! Et je serai endetté. D'endettement en endettement, on décourage les gens. Il faudrait trouver encore un moyen de subventionner l'engrais des cultures vivrières

E : Ca c'est l'Etat qui peut faire ça

Voilà ! Mais il ne le fait pas. Seulement dans les zones rizicoles

E : Mais le riz, c'est aussi une culture d'exportation, ce n'est pas les cultures vivrières

Mais c'est consommé aussi hein

E : ce n'est pas ce riz là qui est consommé ici, on l'exporte et on importe du riz d'Asie

C'est vrai, à part le coton et le riz... l'Etat ne subventionne que ce qu'il exporte

Je vous rejoins là dessus, ce n'est pas bon. Ca c'est la politique de l'Etat, tu n'as pas de subventions si ce n'est pas pour exporter

Le défaut c'est surtout que l'Etat n'envoie pas d'interventions techniques pour le vivrier. Mais c'est comme ça parce que avant les gens produisaient beaucoup de vivrier sans son intervention. Les sols étaient fertiles, il pleuvait abondamment et la production était très intense. Actuellement, comme les sols sont devenus pauvres et que la pluviométrie n'est plus comme avant, les productions sont devenues pauvres et l'Etat n'a pas encore commencé à penser à la question vivrière.

Entretien N° 36

Avantage à ne pas transférer les ressources naturelles. Eviter les spéculations qu'on a vues sur le foncier dans les communes

Les gens ont peur puisque la gestion des ressources ne suit pas. => Schizophrénie car protection (pas de gestion) et octroi de permis d'exploitations à des privés par les Eaux et forêts (Etat)

Donc d'un côté, l'Etat veut responsabiliser la population avant de transférer et d'un autre, il octroi des permis de coupe à des particuliers ; ambigu

Actuellement, c'est l'Etat qui est le principal gestionnaire des ressources naturelles et c'est lui qui reçoit toutes les taxes qui vont dans les fonds publics. Les communes reçoivent un pourcentage qui devrait normalement être réinvesti dans la gestion des ressources naturelles de la commune mais ce n'est pas le cas.

PDSEC est une réflexion statistique basée sur les recettes. Ces pourcentages doivent y être comptabilisés ainsi que les partenaires tels que l'ANICITE (programme d'investissement pour les communes) ou celui qui investit dans les infrastructures et apporte des ressources

PDSEC avec une dotation de l'Etat distribué en fonction des besoins des régions (ce n'est pas égalitaire). Besoins établis, normalement, en fonction de l'établissement du PDSEC

ANICITE (Fond d'Appui Aux Collectivités Territoriales) qui est alimenté par les partenaires au gouvernement. Ce n'est pas les ONG mais la coopération internationale qui met de l'argent dans une cagnotte. Cet argent sert à réaliser les investissements au niveau de chaque commune. Chaque commune, via le PDSEC adresse ses projets au niveau de l'ANICITE qui prend en charge 80% du projet et la commune 20 %

C'est bien plus important que les dotations de l'Etat, c'est des millions

Dans tous les cas, les communes reçoivent une dotation de l'Etat mais c'est infime et ça ne couvre pas les besoins et surtout les petits besoins de fonctionnement. Le deuxième fond que l'Etat met à disposition est celui de l'ANICITE

L'Etat n'a pas les moyens d'intervenir plus même si i était centralisé pendant longtemps. Faut lire le projet du budget national. On ne sait pas si les recettes de l'Etat pourraient couvrir toutes les dépenses ? Ca c'es un point d'interrogation.

Les recettes de l'Etat c'est les impôts, les taxes diverses (ex ; exploitation des ressources).

L'Etat continue donc d'avoir de l'argent via les ressources (charbon par exemple) car ces domaines et ressources ne sont pas transférés.

Je ne peux pas dire qu'il y ait une réelle volonté de transférer la compétence, mon avis est un peu plus compliqué. Il y a eu une dynamique de renforcement des capacités de ces collectivités territoriales. Ce n'est pas facile de transférer toute une série de compétences à des gens qui ne maîtrisent pas la gestion

Annexes

Le problème est que cette année, les gens élus à la mairie font 5 ans puis ne sont plus réélus et il faut encore recommencer alors que le plus souvent, ce sont des illettrés à moitié analphabètes.

On peut cumuler. Par exemple le Maire de Siby était formé et a fait beaucoup de choses mais n'a pas été réélu. Faut voir du côté des électeurs. D'autres considérations peuvent entrer en ligne, c'est un problème politique. Et encore, tu peux remporter la majorité et voir quelqu'un dernier en liste devenir le maire de la commune.

Je suis curieux de savoir pourquoi jusqu'à présent, l'Etat est en train de transférer certains domaines et que les ressources naturelles qui sont le pilier de développement des communes ne soit pas le premier à être transféré.

Vous savez, pendant longtemps il y a une administration qui a géré toutes ces compétences. Ce n'est pas facile que ces fonctionnaires d'Etat habitués à avoir le pouvoir se voient retirer une partie de ce pouvoir pour les donner à quelqu'un d'autre C'est difficile et c'est un combat que tout le monde est en train de mener

On a lancé la démocratie, on a lancé la décentralisation pour avancer mais c'est petit à petit avec toutes les difficultés

Le but est d'avancer et de corriger les erreurs petit à petit. La décentralisation est une bonne chose car on en était arrivé à un stade où les gens en avaient marre que tout se passe à Bamako alors que des problèmes se passaient dans les régions. Lors de la révolte de 1991, les gens ont voulu gérer eux même leurs affaires. C'est le peuple que l'a voulu

Avant la décentralisation, les forestiers traquaient les gens par exemple lors des feux de brousse. Ils donnaient des amendes au village même sans connaître la source car dans les textes on a dit qu'on ne doit pas faire de feux de brousse. Mais les feux de brousse peuvent arriver à n'importe quel moment et ça peut être n'importe qui, même les passants. Si tu coupais une branche, tu avais des amendes exorbitantes. Donc les gens se sont révoltés et ont chassé les forestiers, ils ont partout été persécutés.

Dans la convention locale qui est une volonté des acteurs locaux qui décident de la faire pour une meilleure utilisation des ressources.

Mais ces règles doivent être conformes à la loi. Loi elle-même (comme la convention) qui ne peut pas être appliquée sur le terrain parce que c'est irréalisable.

E : Je me demandais pourquoi la question foncière était absente à D. Pourquoi personne ne semblait inquiet à ce sujet et que ça semble loin.

LOA : La loi d'orientation agricole (votée à l'assemblée) permet aux gens d'acquérir un titre. On peut te donner des terres non utilisées par les villageois dans un terroir. Si un producteur peut venir exploiter les ressources et créer de l'emploi ainsi que des revenus, pourquoi ne pas lui donner cette terre ?

Le danger de cette loi est que dans le cas de paysans qui durant des années et des années ont conservé cette terre à travers les jachères, ont fourni d'énormes efforts pour protéger ces ressources et qu'on la donne à un étranger qui va exploiter de façon financière, souvent dégrader et puis partir. C'est ce qui s'est passé pour l'exploitation de bois ici au Mali.

E : Je vois dans la convention qu'il y a des problèmes avec les transhumants alors qu'au village on me dit qu'il n'y en a aucun.

IL n'y a pas de conflits avec les transhumants à D. car il n'y a pas de ressources en eau, de grandes mares ou les gens font de l'agriculture. Il y a les marigots mais il n'y a pas de maraichages. Les transhumants ne viennent que durant la saison sèche.

Dans certains terroirs du Mandés où le Niger passe, les acteurs se croisent (jardins maraichés pour les paysans, pêcheurs...) et il y a des problèmes avec les transhumants qui abîment les cultures lorsque les animaux s'abreuvent.

Ils ne viennent à D. que quand les récoltes sont finies et transportées

E : Est-ce particulier à D. ?

Non, c'est particulier à la transhumance. Quand les eaux commencent à tarir, même si il y a des pâturages, les gens descendent petit à petit là où il y a des eaux. Vers les Sud. Et dès que les pluies recommencent, ils vont remonter.

Il faut différencier les peuls qui séjournent dans le terroir durant un moment donné pour remonter après et les peuls qui collaborent avec les paysans via le troc ou la vente du lait et d'autres activités comme de donner les animaux à garder au Peuls jusqu'à leur départ. Mais en règle générale, les animaux sont en divagation durant toute la saison sèche, ils n'ont pas besoin de bergers.

E : Pourquoi pas plus de synergie entre l'agriculture et l'élevage de manière à utiliser moins d'intrants chimiques ?

Ca coûterait trop cher de payer les animaux et en plus il faudrait payer les peuls pour les garder.

E : Mais tu me dis qu'on laisse les animaux en divagation, alors pourquoi payer les Peuls ?

Dans le sud, les animaux durant la saison sèche sont en divagation.

Et durant la saison des cultures, les hommes donnent l'ordre d'attacher ou de contrôler tous les animaux.

Le problème maintenant et parce qu'on est proche de Bamako est le vol. C'est ce problème de vol qui oblige tous les détenteurs d'animaux à les faire garder par leurs enfants ou par les peuls qu'ils paient. Ils ont payés soit à la tête, soit en fonction des moyens de ceux qui font garder les animaux

E : A D. il apparaît plus un problème de qualité de sol et non de quantité car ils ont trop de terres. Est-ce moi qui ai mal observé ou se peut-il que ce problème n'existe pas à D ?

Oui, c'est possible, mais l'argument souvent avancé pour expliquer un manque de terre est qu'il n'y a pas de délimitation des terres entre les villages.

Les manguiers sont des signes de propriété sur la terre mais ce n'est pas une limite. Une personne peut avoir plusieurs parcelles.

E : Mais pourquoi est-ce important d'avoir une limite entre les villages ?

Chez nous on dit que ce n'est pas important car ça va créer des conflits. Les villages se prêtent du terrain et sont censés pouvoir le récupérer après mais chacun va finir par dire que l'autre village est sur notre terroir.

Les problèmes fonciers ne sont jamais au sein mais entre les villages. Si c'est au sein du village, c'est que l'une des deux personnes n'est pas originaire de celui-ci. De toute façon ces disputes amènent l'infertilité.

Dans le Mandé, il y a déjà eu des disputes pour les terres car d'autres ont vendu jusque dans le terroir d'un village.

E : Mais comment peut-on vendre des terres appartenant à l'Etat ?

Si tu veux un terrain, tu vas dans un village et la tradition dit que tu apportes trois noix de kola ou 10, ça dépend. On te donne le champ mais certains en profitent pour ériger un titre foncier dessus !

La deuxième alternative est d'aller dans un village et de dire que tu as besoin d'une terre que tu veux acheter. Il y a les enfants d'une famille qui dit qu'ils peuvent vendre leurs terres. Tu achètes (mais il n'y a pas de papiers) puis tu vas chercher un journalier pour matérialiser ta possession et demander une lettre d'attribution à partir de laquelle tu fais le titre provisoire puis le titre foncier.

Si une commune fait son plan d'aménagement, il ne peut pas y avoir de titre foncier sur ce plan d'aménagement sauf pour les terres que le paysan exploite. C'est ça qui apporte une convention !

Les paysans ne le font pas car il n'y voit pas l'importance, on est trop loin de Bamako, ça ne va pas arriver. On ne voit jamais personne faire de titres fonciers dans les villages. Pourtant le jour où ils vendront, ce sera des ouvriers agricoles d'où ils pourraient être expulsés.

Et c'est surtout les nationaux qui achètent les terres, pas les internationaux. IL y a des cas de baux comme dans l'office du Niger. La Chine, le Sénégal et la Libye en ont mais c'est un contrat sur une durée déterminée. Ils vont endommager et partir mais la terre n'est pas vendue.

La convention ne peut pas être mise en œuvre, qui va aller légaliser à la commune le don d'une terre à un fils le jour de son mariage ?

Il faudrait aller vers une conscientisation des populations mais ils ne le font pas.

E : Pourquoi vous ne vous suffisez pas aux chefferies traditionnelles ?

Je n'ai pas dit ça, je dis juste que ça amène à la concertation car il peut y avoir des problèmes entre plusieurs villages. IL faudrait un cadre local de réglementation des conflits. Que ce soit entre eux, avant même d'arriver au niveau de la mairie

E : J'ai l'impression qu'on a imposé un découpage territorial aux populations qui est absent de leurs esprits

Il faut nuancer. Chaque village a un attachement, des affinités. Et la plupart des communes ont été créées en fonction des affinités des villages. Les villages ont choisi puis il y eu des découpages mais ça a créé des conflits car certains villages ne veulent pas faire partie de telle commune... On ne peut pas laisser les gens dans l'ignorance, les choses évoluent. Je ne suis pas contre l'établissement de la convention mais c'est souvent trop fort ou trop lourd par rapport à la compréhension de la population.

E : Mas on pourrait donc estimer que le jour de pêche est une convention alors ?

Le jour de pêche aussi peut être vu comme une convention puisqu'ils sont plusieurs à être d'accord. C'est de manière traditionnelle et il n'y a pas de conflit

Annexes

E : Mais pourquoi ne pas se baser sur ce type d'initiatives de populations locales puisque ce sont elles qui l'ont amorcée ?

C'est une approche mais celle de la convention est différente bien que je ne la connaisse pas.

E : Sais tu quels sont les acteurs qui peuvent intervenir sur le territoire de D. ? Je pense à la commune, l'Etat à travers les eaux et forêts, l'OHVN...

OHVN et ou CMDT, Commune, eaux et forêts et je n'en vois pas d'autre.

Mais la CMDT est en train d'être privatisée. Réflexion : 01h06-40

E : Mais dans ton système, si tu sèmes sans labourer juste avec la daba, qui va encore n'utiliser que la daba ?

C'est aussi la grande problématique qui se pose. Les gens, avec la CMDT et l'OHVN, on les a habitués à une certaine forme d'utilisation du matériel (des charrues, multiculteurs, semoirs). Et quand ces sociétés vont partir, ils vont être en panne ... Ils sont aussi habitués à être payés en fin de campagnes à travers le crédit agricole. Mais il y a aussi eu habitude à une certaine forme de consommation qui ne sera plus là et tu les rends paresseux.

Ce sera difficile pour eux de faire une seconde mutation. Peut être que les communes peuvent les aider en trouvant d'autres formes de crédit plus souples à travers les caisses d'épargne de crédit (micro finance).

Diala maraîchage à la fin (tomates) et au début de l'hivernage (haricotes, mais,..)

Fruits sauvages de la brousse et karité sont une forme de diversification

Beurre de karité, pâte d'arachide, arachide = diversification des femmes

5 Mois de soudures sur les 12 (donc les rendements sont insuffisants). plus mangues quand mauritaniens arrivent → d'autres ressources sont utilisées pour combler.

Si il y a crise, le grenier de la femme entre en ligne de compte car elle ne peut pas laisser ses enfants nourrir

Mon explication des greniers familiaux

E : Peut-on encore parler d'une diminution des jachères ?

Il ne faut pas analyser la question uniquement sous l'angle de D. (convention) Ailleurs, ils ont des problèmes de terre et fonciers. La convention prend tout ça en compte.

D. c'est le brûlis qui a évolué, on est déjà dans l'intensification

- Décentralisation (transfert des compétences)
- PDSEC et ANICITE
- Convention locale
- Foncier
- Transhumants
- Autres formes d'agriculture
- Freins à la diversification et sécurité alimentaire
- Greniers familiaux

Synthèses des entretiens non retranscrits

CANADIEN :

Etat, projets, investissements, ministères

DIALO : 9 mars

Diagnostique. OHVN/CMDT, marigots « inexistant » car pas de sources pérennes, prêts et don de la terre, terroir et réserves de terres, titres fonciers, carte, démographie (21,45) et si on compte tous les gens de BMK qui reviennent, les terres arables ne sont pas suffisantes, 3,5% accroissement annuel (23), meilleures récoltes dans petites familles, achat motos, télé, les besoins augmentés (26.20), cas d la femme qui fume, argent pour plus de femmes (31.38), fuite des enfants, détérioration des sols sur les 30 dernières années (41.10), topographie (46.40), pas de frontières avec l'autre village, PDSEC, 53.35, intensification par engrais nat 56.40, conflits éleveurs nomades, 01, terme pauvreté, cercles du schéma du diagno (organisations), 1.15.40, charbon 1.25, coupe tronçonneuse 1.26.50, grande famille et division en parcelles et tps de jachère 1.33.

YOUSOUF 126 : éducation (transfert de collectivités), paiement des impôts, niveau régional, diagnostics (PDSEC), l'Etat n' a pas les moyens, répartition des revenus pour commune, dotations, Modibo Keita, problèmes des collectivités locales, non transfert des ressources nat et protection de la population par les conventions 55.50, fonctionnaires des collectivités, qui paie qui, benef du beurre de karité, caisse commune du village pour payer le médecin.

YOUSOUF 136 : présentation mémoire et discussion sur le monde

34) 200 DOUMBIA, SECRETAIRE GENERAL,130

Deuxième adjoint. Ce qu'il y a dans la caisse de la commune, les impôts et les taxes, patente, et mauvaises applications, 18.5 actes de naissances, de mariage, de décès payantes.22.13 marchés ruraux du bois de chauffe et de charbon.25.50 problèmes de dotation de l'Etat, 27.50 salaires payés par les collectivités ou état. Dotations de fonctionnement (paiement indirect par l'Etat mais qui passe par la commune qui doit gérer ses sous pou bien gérer) puis dotations d'investissement (ANICITE qui complète les dotations des bailleurs de fond de l'Etat) . 30.30 budget annuel et budget et PDSEC quinquennal 38.36 Banque mondiale et transferts de compétences en fonction des PDSEC...conventions locales, 44.47 ambiguïté de l'Etat sur la décentralisation (jalousies).48.40 eaux et forets et biais avec permis d exploitation de l'Etat, 50.7 convention trop ambitieuse, 54.33 conseil de cercle et revenus ; 15 % de chaque communes et 5% a la région pour les impôts 59.40 différence décentralisation et déconcentration 01.01.15 OHVN, chef d'antenne 01.2.40 différence OHVN et CMDT

Zou : agriculteur de 50 ans ? parti 12 ans à Abidjan donc parle français.. Travaille avec charrue et engrais. Actuellement retraité

ZOU SEUL

Zou 138

Clousa(maliens mais pas le gouvernement, en collabo avec les français pour apprendre aux paysans à travailler eux même sans les sociétés comme l'OHVN)), formateurs pour se débrouiller sans OHVN et CMDT et passer direct par la banque.

Quand le coton est prêt, ils viennent le chercher et il va à l'usine. Ils voient quoi, ils enlèvent les crédits et ils nous paient la différence (la ristourne). Avant l'OHVN faisait tout, maintenant, c'est nous même parce qu'on perdait la ristourne chez les agents de l'OHVN. On le faisait quand même parce qu'on ne connaissait pas et parce qu'il y avait les crédits

Tout les surplus étaient pour eux, on ne gagnait pas tout ça

Avant les crédits, il n'y avait pas de tons, ils ont été créés pour faire nos frais sans l'OHVN ni la CMDT. L'intérêt reste là, le surplus reste là. Le ton parce que la banque ne va jamais donner l'argent individuellement.

On a créé deux tons tout de suite parce qu'il y aura un peu de rivalité entre les deux tons et donc la recette sera élevée. Chaque ton va dire, faut que nous, on soit les meilleurs cette année. Il y a un peu de rivalité mais c'est pas grave, il n'y a pas de mésententes

Grâce aux tons, on peut faire une grosse somme, prendre les crédits puis redistribuer

On a créé les tons en 87. quasi tous ceux du Mandé avec Clousa

Coton 1950, OHVN ?

Avec clousa ils nous ont montré. Maintenant on fait un papier pour l'OHVN avec tout ce qu'on a besoin dedans puis on va à la banque qui dit « bon, vous avez besoin d'autant de crédit » et le papier prouve, après la récolte, si vous ne payez pas ce crédit, directement à la justice

Mais déjà avant les tons il y avait l'OHVN ? Mais l'OHVN nous gouvernait, actuellement ils ne nous gouvernent pas.

Ils e donnaient pas individuellement mais au ton qui était commandé par l'OHVN, il n'était pas autonome

Y avait pas de ton avant, quand chacun finissait son champ, tu appelais les agents de l'OHVN qui venaient l'enlever. Il y avait les crédits mais il allait auprès de chacun pour demander combien d'ha il allait faire (un ha c'est 9 sacs d'engrais). Et il demandait à tout le monde et il marquait D. 200 sac puis il revenait avec les sacs et il les donnait selon ce qu'on avait dit

Donc ça c'était individuel puis il y a eu formation des tons dirigés par l'OHVN puis le projet Clousa et deux tons différents. Un seul ton quand c'était l'OHVN

Quand le coton est arrivé (50), pas d'engrais encore

Quand l'OHVN est arrivé, en ce temps là, le monde n'était pas si évolué que ça. On a commencé quelques années parce qu'il y avait le crédit. Toutes les tôles pour les maisons c'est depuis ça, on avait un crédit à la banque. Amis après l'achat du coton, ils retiraient.

Aujourd'hui ça peut se faire mais c'est plus difficile. Les gens voient plus loin. Il y en a qui prennent l'argent puis qui refusent de faire le coton ? S'ils refusent tu vas faire quoi ?

L'ha à la tonne faisait 85000, c'est pourquoi es gens sont tombés dedans puis ils ne pouvaient pas s'en sortir

Annexes

Il n'y avait pas d'intellectuels alors l'OHVN, tout ce qu'ils disaient, la population acceptait
Mais actuellement, ils doivent discuter, les tons ne sont pas toujours d'accord

Le coton n'est pas arrivé avant l'engrais mais quand moi j'étais pas là, sinon sans coton il n'y
a pas d'engrais et le coton ne peut pas arriver sans l'engrais

« L'avenir n'est jamais que du présent à mettre en ordre.

Tu n'as pas à le prévoir, mais à le permettre. »

[Antoine de Saint-Exupéry]

